LA VIE SPIRITUELLE

Décembre 1961
N° 478

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu? Très caché et très présent, très beau et très fort, stable et insaisissable, immuable et changeant tout, jamais nouveau, jamais ancien, rénovant toutes choses... Toujours actif et toujours calme, attirant tout sans avoir besoin de rien.

Saint Augustin.

Pendant trente ans, je marchai à la recherche de Dieu, et au bout de ce temps, j'ai découvert que c'était Lui qui me cherchait.

Al Bisthami.

Qui pourra écrire ce qu'il fait entendre aux âmes amoureuses dans lesquelles il habite? Et qui pourra dire avec des paroles ce qu'il leur fait sentir? Et enfin qui pourra donner à entendre ce qu'il leur fait désirer? Certainement personne; pas même ceux en qui cela se passe.

Saint Jean de la Croix.

SOMMAIRE

DIEU ET L'HOMME

Nous ne pouvons pas trouver Dieu sans nous rappeler d'où nous partons. Or, tous, nous partons d'un paradis perdu.

Dieu est devenu impossible à trouver. Non seulement parce qu'il dépasse toute mesure et toute expression humaines, mais parce que, plus radicalement, nous avons déserté et désertons encore le lieu où il habite et ne pouvons plus que caricaturer son visage. « Aussi Dieu va-t-il devoir réapprivoiser l'homme, laborieusement, comme on réapprivoise un oiseau apeuré... Si le mot paternité recommence à vouloir dire pour l'homme ce qu'il veut dire pour Dieu, si le mot amour recommence à vouloir dire pour l'homme ce qu'il veut dire pour Dieu, autrement dit si Dieu remodèle en l'homme son image, l'homme un jour pourra reconnaître à nouveau Dieu. »

On ne peut mieux le comprendre qu'en regardant vers quel paradis perdu soupirent les hommes d'aujourd'hui, à travers quelles détresses et quelles ivresses ils cherchent toute illusion d'éternité. Ne jugeons pas trop vite leur défi; s'ils demeurent incapables d'unité et de réconciliation avec eux-mêmes, cela nous montre à quel point nous ne pouvons nous passer de Dieu, même pour nous comprendre.

Deux signes seront toujours là pour nous assurer que c'est vraiment Dieu que nous cherchons. Dieu n'est pas simplement à choisir, il est à préférer, et à préférer à tout le reste. C'est aux cœurs purs qu'a été promis la béatitude de trouver Dieu. Enfin le Dieu que l'on cherche est un Dieu qui nous attend. Le vrai Dieu est un Dieu que l'on prie, parce qu'il nous attend. « Pendant trente ans, je marchai à la recherche de Dieu, et au bout de ce temps, j'ai découvert que c'était lui qui me cherchait. »

	Un Dieu que l'on prie	569
A.-M. BESNARD, o. p.	Tu m'as séduit, Yahvé	584
D. BARTHÉLEMY, o. p.	Les causes de la méconnaissance de Dieu. Le jardin d'Éden	597
F. BOURDEAU, p. ss. r.	Antonioni ou le paradis perdu	616

UN MYSTIQUE DOMINICAIN JEAN TAULER

On ne pouvait passer sous silence ce centenaire de Tauler, sans doute parmi les plus grands noms qu'on puisse citer des génies de langue allemande (pas encore atteint par le déséquilibre que philosophie et théologie devaient, hélas! presque toujours illustrer plus tard). Il faut souhaiter qu'on redécouvre davantage l'étonnante actualité de ces mystiques rhénans, peu d'hommes le méritent autant : profondément mystiques, liés à une famille religieuse d'une grande rigueur théologique et faisant vivre au début des temps modernes, des intuitions dont tout l'Occident religieux bénéficie encore.

JEAN TAULER.	Dieu et l'homme, textes choisis et traduits par B. Lavaud	624
Y. M.-J. CONGAR, o. p.	Tauler dans son temps et son actualité permanente	642
L. COGNET.	Tauler et les mystiques rhénans. Un guide de lecture pour Eckhart, Suso et Tauler	650
Ph. ROUILLARD, o. s. b.	Pour lire les Pères	661
A.-M. HENRY, o. p.	Religieuses en usine	666
B. GARDEY, o. p.	Journal d'un prêtre d'après-demain.	667

UN DIEU QUE L'ON PRIE

Un dieu que l'on ne prie pas n'est certainement pas le vrai Dieu. Cela veut dire que l'idée que nous nous faisons du Dieu unique, pour être vraie, doit nous porter à le prier. Et que seuls ont le droit de nous parler de Dieu ceux qui le prient. C'est pourquoi nous interrogeons ici les saints au moment où ils s'adressent à Lui. Alors nous les entendons nous parler de celui qui, pour eux, est le « Paradis du bonheur, le Ciel serein, un Père glorieux, Sagesse, Patience, Assurance, l'Au-delà de tout désir, Matin éclatant et Soir bien-aimé... »

Et avec eux, nous pouvons comprendre que l'on n'atteint Dieu que par Dieu lui-même.

Paradis du bonheur, lumière inaccessible.

Tu es saint, Seigneur, Dieu tout-puissant,
Père de notre Seigneur Jésus-Christ,
le paradis du bonheur, le sceptre royal,
l'amour somptueux, l'espérance assurée,
la foi.
Tu es saint, Seigneur Dieu,
tu es le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs

seul tu possèdes l'immortalité,
tu habites une lumière inaccessible, que nul n'a jamais vue.
Tu sièges sur les Chérubins et sur les Trônes,
tu te promènes sur les ailes des vents,
tu as créé le ciel, la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment...
tu fais des vents tes messagers et du feu brûlant ton serviteur,
tu as façonné l'homme à ton image et ressemblance,
tu as mesuré le ciel avec l'empan et la terre tout entière avec le doigt de ta main;
oui, tes œuvres sont très belles, en ta présence [1].

Toi qui connais nos silences.

Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton Christ, ton enfant béni, toi qui exauces la prière exprimée avec droiture, et qui connais aussi la demande de nos silences, nous te rendons grâces, parce que tu nous as jugés dignes de participer à tes saints mystères, pour nous donner par eux la plénitude de la foi, le maintien de la piété, la rémission de nos fautes; parce que le nom de ton Christ est invoqué sur nous et que nous habitons avec toi.

Tu nous as séparés de la complicité des méchants, unis-nous à ceux qui te sont consacrés, établis-nous dans la vérité par la venue de l'Esprit-Saint, découvre-nous ce que nous ignorons, comble nos déficiences, affermis ce que nous avons acquis [2].

Prière d'action de grâces.

Dieu tout-puissant, vrai et incomparable, présent partout, présent à tous et indépendant de chacun; tu n'es pas cerné par un

1. *Prières des premiers chrétiens*, trad. A. HAMMAN. Fayard, Paris, 1955, p. 114. Patr. Or., 18, 431.
2. A. HAMANN, *ibid.*, p. 171. *Const. Ap.*, 8, 15; Funk, 518.

lieu, tu ne vieillis pas avec les âges, tu ne finis pas avec les siècles, tu n'es pas séduit par les paroles, tu es sans commencement, tu n'as pas besoin de protection, tu es au-dessus de toute corruption, soustrait aux changements, de nature immuable, tu habites une lumière inaccessible; d'essence invisible, tu te fais connaître à tous les êtres doués de raison qui te cherchent avec diligence, Dieu de l'Israël qui voit et du peuple qui croit au Christ.

Exauce-moi dans ta bienveillance, à cause de ton nom, et bénis ceux qui ont incliné leur tête; accorde-leur les demandes de leurs cœurs qui sont utiles, et n'écarte personne parmi eux de ton royaume. Sanctifie-les, garde-les, protège-les, soutiens-les, délivre-les de l'Adversaire, de tout ennemi; veille sur leurs demeures, garde leurs entrées et leurs sorties.

Car à Toi sont la gloire, la louange, la grandeur, la vénération, l'adoration, avec ton Enfant, Jésus, ton Christ, notre Seigneur, notre Dieu et notre Roi, et le Saint-Esprit maintenant et toujours et dans les siècles des siècles! Amen[3].

Toi, tu es le ciel serein.

O toi qui diriges le monde sous ta loi immuable, toi le créateur de la terre et du ciel, toi qui, de l'éternité, fais jaillir le temps, toi qui, dans ton inébranlable immobilité, imprimes aux choses un mouvement universel, toi qui n'as pas obéi à des raisons extérieures pour forger ton ouvrage avec une matière en perpétuel devenir, toi qui as réalisé ainsi l'idée du souverain bien que tu portais en toi, étranger à la jalousie; toi, tu diriges tout selon le modèle céleste, du sein de ta splendeur ton esprit régit l'univers splendide, en le façonnant à ton image, et en lui ordonnant d'imposer sa perfection à ses diverses parties... Tu places au centre du monde une âme à la triple essence qui, unissant toutes choses, anime toutes choses, et tu la répands à

3. « Bénédiction finale de l'évêque après la célébration eucharistique ». *Ibid.*, p. 172, nº 173. *Const. Ap.*, Funk, 522.

travers les membres harmonieux de l'univers... Toi, tu fais naître de la même manière les âmes et les vies d'essence inférieure et les installant, pour les élever, sur des chars légers, tu les répands dans le ciel et sur la terre, puis, par une loi généreuse, tu les fais retourner et revenir à toi, grâce à la flamme qui les ramène à leur principe.

Permets, ô Père, à notre esprit de s'élever jusqu'à ton auguste sanctuaire, permets-lui de visiter la source du bien, permets-nous de retrouver la lumière et de fixer sur toi les clairs regards de notre âme. Dissipe les nues et le fardeau de la masse terrestre, et apparais resplendissant de tout ton éclat; car toi, tu es le ciel serein, toi tu es le repos et la paix pour les justes; te voir, c'est notre fin, toi qui es pour nous à la fois le principe, le soutien, le guide, la route et le but[4].

BOÈCE.

Souviens-toi, ô Père glorieux.

Regarde, Majesté de mon Dieu, l'œuvre de la charité ineffable! Vois ton doux enfant écartelé de tout le corps! Examine ces mains innocentes d'où ruisselle un sang sacré, et, apaisé, remets les crimes qu'ont perpétrés les miennes! Considère ce flanc sans défense, percé du fer cruel; rénove-moi au flot de la sainte fontaine, qui, je le crois, en a jailli...

Comment, Père de miséricorde, tu n'es pas tout regard pour la tête de ce jeune fils cher entre tous ? pour cette blanche nuque ployée ? pour cette précieuse mort et pour cet abandon ? Considère, ô toi, très doux, qui nous engendras, l'humanité de cette créature bien-aimée, et aie pitié de la faiblesse de toute chair créée! Elle est blanche, sa poitrine nue; il est rouge, son flanc déchiré; elles brûlent, ses entrailles sèches! Tout révulsés, les yeux admirables; toute livide, la face royale! Les bras sont tout raidis; les jambes de marbre sont pendantes; et de ses

4. *De consolatione philosophiae*, lib. III, trad. Arist. BOCOGNANO. Garnier, Paris, s. d. (1937), pp. 123-125.

pieds percés s'épanche l'onde d'un sang sacré. Ah! considère cette nature déchirée dans tous les membres de ton fils, et souviens-toi, ô Père glorieux, de quelle nature je suis aussi [5].

JEAN DE FÉCAMP.

Tu es notre vie éternelle.

Tu es saint, Seigneur Dieu, toi seul qui fais des merveilles. Tu es fort. Tu es grand. Tu es très haut. Tu es roi tout-puissant, ô Père saint, roi du ciel et de la terre. Tu es trine et un, Seigneur Dieu, tout bien. Tu es le bien, tout le bien, le souverain bien, le Seigneur Dieu vivant et vrai. Tu es charité, amour. Tu es sagesse. Tu es humilité. Tu es patience. Tu es assurance. Tu es quiétude. Tu es joie et liesse. Tu es justice et tempérance. Tu es toute richesse et notre suffisance. Tu es beauté. Tu es calme. Tu es protecteur. Tu es gardien et défenseur. Tu es force. Tu es rafraîchissement. Tu es notre espérance. Tu es notre foi. Tu es notre grande douceur. Tu es notre vie éternelle, grand et admirable Seigneur, Dieu tout-puissant, miséricordieux Sauveur [6].

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Toi, l'au-delà de tout désir.

Jésus, espoir des repentants,
Pitoyable à toute demande,
Toi si bon pour ceux qui te cherchent
Que sera-ce à qui te découvre!

5. DANIEL-ROPS, *Mystiques de France*, Corrêa, Paris, 1958, p. 53.
6. Cf. *Les Opuscules de saint François*, trad. BAYART. Éd. Franciscaines, Paris, 1945, p. 171.

O Jésus, douceur de nos cœurs;
Eau vive, lumière des âmes,
Toi qui surpasse toutes joies,
Toi l'Au-delà de tout désir.

Jésus, auteur de la bonté,
Gage pour nous de toute joie,
Source de douceur et de grâce,
Vrai délice de notre cœur.

Jésus, plus clair que le soleil,
Et plus suave que le baume,
Doux par-delà toute douceur,
Tu dépasses toute tendresse[7]...

SAINT BERNARD.

Ouvrez-moi.

O Trinité! Dieu très haut, très clément, très bienfaisant, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu un, vous le voyez, j'espère en vous. Instruisez-moi, dirigez-moi, soutenez-moi.

O Père! par votre infinie puissance, fixez en vous ma mémoire et remplissez-la de saintes et divines pensées.

O Fils! par votre éternelle sagesse, éclairez mon entendement, accordez-lui la connaissance de votre souveraine vérité et de ma propre bassesse.

O Esprit-Saint, qui êtes l'amour du Père et du Fils! par votre incompréhensible bonté, transportez ma volonté en vous, et enflammez-la du feu inextinguible de votre charité.

Que ne puis-je, ô adorable Trinité! que ne puis-je vous louer et vous aimer aussi parfaitement que vos saints et vos anges dans le Ciel ? Ah! du moins, Seigneur, je glorifie autant que

7. « Jubilus de nomine Jesu ». *Patr. Lat.*, 184, 1317-1320.

je le peux votre sage et bienfaisante toute-puissance. Je bénis votre toute-puissante et bienfaisante sagesse; je glorifie votre sage et toute-puissante bienfaisance...

O mon Seigneur et mon Dieu! ô mon principe et ma fin, ô essence souverainement simple, souverainement tranquille et souverainement aimable; ô abîme de douceur et de délices! ô mon aimable lumière et souverain bonheur de mon âme!... Océan de joies inexprimables! plénitude parfaite de tout bien, mon Dieu et mon Tout, que me faut-il encore quand je vous possède ?

Vous êtes mon bien unique et immuable. Je ne dois rechercher que vous. Je ne cherche et ne désire que vous seul. Ah! Seigneur, attirez-moi après vous.

Je frappe, ouvrez-moi. Ouvrez à un orphelin qui vous implore. Plongez-moi dans l'abîme de votre divinité; rendez-moi un seul esprit avec vous, afin que je puisse, au-dedans de moi, posséder vos délices [8].

SAINT ALBERT LE GRAND.

O mon soir bien-aimé.

Lumière sereine de mon âme, Matin éclatant des plus doux feux, devenez en moi le jour. Amour qui non seulement éclairez, mais divinisez, venez à moi dans votre puissance, venez dissoudre doucement tout mon être. Détruite en ce qui est de moi, faites que je passe en vous tout entière, en sorte que je ne me retrouve plus dans le temps, mais que déjà je vous sois étroitement unie pour l'éternité.

C'est vous qui m'avez aimée le premier; c'est vous qui m'avez choisie. Vous êtes celui qui accourt de lui-même vers la créature; et l'éclat de la lumière éternelle brille sur votre front. Montrez-moi votre visage, tout rayonnant des feux du divin soleil. Comment l'étincelle pourrait-elle subsister loin du feu qui l'a produite ? Comment la goutte d'eau se conserverait-elle

8. *De l'union à Dieu*, trad. J.-J. BERTHIER, o.p. Éd. Saint-Paul, Paris-Fribourg, 1922, p. 134.

hors de la fontaine d'où elle est sortie ? Amour, pourquoi m'avez-vous aimée, moi créature et souillée, si ce n'est parce que vous vouliez me rendre belle en vous ? O vous, qui êtes la fleur délicate qu'a produite la Vierge Marie, votre miséricordieuse bonté m'a séduite et m'entraîne. Amour, ô mon beau Midi, je voudrais mourir mille fois pour me reposer en vous.

O Charité, à l'heure de ma mort, vous me soutiendrez par vos paroles plus délicieuses que le vin le plus exquis ; vous serez ma voie ; O Amour qui êtes Dieu, sans vous le ciel et la terre n'auraient de moi une espérance ni un désir : daignez qu'elle soit ma fin, la consommation de mon être. Dans les traits de mon Dieu, votre lumière éclate comme celle de l'astre du soir ; à l'heure de ma mort, montrez-moi vos rayons.

Amour, ô mon Soir bien-aimé, que la flamme sacrée qui brûle éternellement en votre divine essence consume à ce moment toutes les taches de ma vie. O mon doux Soir, faites-moi m'endormir en vous d'un sommeil tranquille et goûter cet heureux repos que vous avez préparé en vous à ceux que vous aimez. Par votre seul regard si calme et si plein de charmes, daignez disposer toutes choses, et dirigez les préparatifs de mes noces éternelles. Amour, soyez pour moi un Soir si beau, que mon âme transportée dise avec allégresse un doux adieu à son corps, et que mon esprit, retournant au Seigneur qui l'a donné, repose en paix sous votre ombre chérie.

SAINTE GERTRUDE.

Tu es l'Unique.

Tendre Seigneur, tu sais t'offrir avec tant d'amour et de tendresse que tous les cœurs devraient ardemment aspirer après toi, et languir après ton amour. Il coule de ta douce bouche des mots d'amour si vivants, et ils ont si fortement blessé bien des cœurs à la fleur de leurs jours que tout amour périssable s'est éteint en eux. Ah! tendre Seigneur, vers de telles paroles, mon cœur soupire, mon esprit exilé se tend ; je voudrais bien que tu m'en dises. Parle donc, mon unique exquise consolation, dis un

seul petit mot à mon âme, ta pauvre servante, car à ton ombre je me suis doucement endormie, mais mon cœur veille.

... Ah! aimable Seigneur... si mon cœur avait l'amour de tous les cœurs, ma conscience la clarté de tous les anges, et mon âme la beauté de toutes les âmes, et que je fusse digne de ta grâce, je voudrais aujourd'hui si amoureusement te recevoir et immerger dans le fond de mon cœur et de mon âme, que, de toi, ni vie ni mort jamais ne me séparent...

Ah! doux, aimable Seigneur... tu es l'unique Un en qui est enclos tout ce que mon cœur, dans le temps et dans l'éternité, peut désirer... Tu es de tous les êtres le plus beau pour les yeux, le plus doux à la bouche, le plus tendre au toucher, le plus aimable au cœur. Seigneur, je ne vois ni n'entends, et mon âme ne sent rien, en tout ce qui existe, qu'elle ne trouve tout mille fois plus aimable, en Toi, mon Élu. Ah! aimable Seigneur, comment dois-je me comporter envers toi, d'émerveillement et de joie ? Ta présence m'enflamme, mais ta grandeur m'effraie. Ma raison veut honorer son Seigneur, mais mon cœur veut aimer et étreindre amoureusement son unique amour. Si tu es mon Seigneur et mon Dieu, tu es aussi mon Frère et, si j'ose le dire, mon Époux aimé. Oh! que d'amour, que de délices, que de joie, que de dignité j'ai en toi seul![9].

Bx Henri Suso.

Revêtez-moi de vous-même.

O Trinité éternelle! Vous êtes une mer sans fond où plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche encore. De vous, jamais on ne peut dire : c'est assez! L'âme qui se rassasie dans vos profondeurs vous désire sans cesse, parce que toujours elle est affamée de vous; Trinité éternelle; toujours elle souhaite de voir votre lumière dans votre

9. B. Lavaud, o.p. : *L'œuvre mystique de H. Suso.* T. II : *Livret de l'éternelle sagesse.* Egloff, Paris, 1946; chap. VII, p. 73, et XXIII, p. 190.

lumière. Comme le cerf soupire après l'eau vive des sources, ainsi mon âme désire sortir de la prison ténébreuse du corps, pour vous voir en vérité!...

O abîme, ô Divinité éternelle! Océan sans fond! Eh! pouvez-vous me donner davantage que de vous donner vous-même ? Vous êtes le feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais. Vous êtes le feu qui consume en lui-même tout amour-propre de l'âme; vous êtes le feu qui fond toute glace et qui éclaire... Vous êtes la lumière au-dessus de toute lumière...

Dans cette lumière je vous connais, et vous êtes présent à mon esprit, vous le Bien suprême et infini. Bien au-dessus de tout bien! Bien qui fait la félicité! Bien incompréhensible! Bien inestimable! Beauté qui surpasse toute beauté, Sagesse au-dessus de toute sagesse, bien plus, la Sagesse même! Vous, le pain des anges, dans l'ardeur de votre amour vous vous êtes donné aux hommes. Vous êtes le vêtement qui couvre toute nudité, la nourriture qui réjouit par sa douceur tous ceux qui ont faim. Car vous êtes doux, sans ombre d'amertume!

O Trinité éternelle, dans votre lumière que vous m'avez donnée et que j'ai reçue, avec la lumière de la très sainte foi, j'ai connu la voie de la grande perfection. Vous me l'avez montrée, pour que je vous serve dans la lumière et non dans les ténèbres, pour que je sois un miroir de bonne et sainte vie et que je renonce enfin à cette existence misérable, où jusqu'ici et par ma faute, je vous ai servi dans les ténèbres. Revêtez-moi, Trinité éternelle, revêtez-moi de vous-même, pour que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la lumière de la foi très sainte, dont vous avez enivré mon âme[10].

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

10. *Le dialogue de sainte Catherine de Sienne*, t. II, trad. J. HURTAUD, o.p. Lethielleux, Paris, 1947, p. 327.

C'est ton amour enfin.

ce qui me pousse à t'aimer, ô Dieu,
ce n'est pas le ciel que tu m'as
promis ; et ce n'est pas l'enfer si redouté
qui me pousse à ne te point faire offense.

c'est toi qui m'y pousses, Seigneur,
c'est de te voir cloué
sur la croix et insulté ; c'est de
voir ton corps blessé, ce sont
tes affronts et ta mort.

c'est ton amour enfin, en
sorte que je t'aimerais n'y
eût-il pas de ciel et que, n'y
eût-il pas d'enfer, je te craindrais.

Tu n'a rien à me donner pour que je t'aime,
car même si je n'espérais ce que j'espère,
comme je t'aime je t'aimerais.

ANONYME ESPAGNOL (XVI[e] siècle).

Ce n'est pas pour ses présents.

Ce n'est pas pour ses présents
que je persévère dans mes supplications,
mais parce qu'Il est la Vie véritable

Ce n'est pas tant, en effet, par l'attache de l'espérance
que par les liens de l'amour que je suis attiré.
Ce n'est pas des dons,
mais du Donateur dont j'ai toujours la nostalgie.

Ce n'est pas la gloire à quoi j'aspire,
mais c'est le Glorifié que je veux embrasser.
Ce n'est pas par le désir de la vie,
mais par le souvenir de Celui qui donne la vie
que toujours je me consume!

Ce n'est pas après la passion des jouissances que je soupire,
mais c'est par désir de Celui qui les prépare
que du plus profond de mon cœur j'éclate en sanglots.

Ce n'est pas le repos que je cherche,
mais c'est le visage de Celui qui donne le repos
que je demande en suppliant.

Ce n'est pas pour le banquet nuptial,
mais c'est du désir de l'Époux que je languis.

Malgré le fardeau de mes transgressions
je crois avec une indubitable espérance,
en me confiant dans la main du Tout-Puissant,
que non seulement j'obtiendrai le pardon
mais que je Le verrai Lui en personne,
grâce à sa miséricorde et à sa pitié,
et que j'hériterai du ciel,
bien que je mérite parfaitement d'être proscrit.

... Accueille avec suavité, ô Seigneur Dieu puissant,
la supplication de celui qui T'a été une amertume.

... Fais que par le souvenir de ton espérance
je demeure indemne protégé par Toi. Amen[11].

Saint Grégoire de Narek.

11. *Le Livre de Prières*, trad. par I. Kechichian. Cerf, Paris, 1961, p. 102.

Jamais vous ne cessez.

O Seigneur de mon âme, comme vous êtes bien l'ami véritable! Vous, le Tout-Puissant, vous pouvez tout, dès que vous voulez! Non, jamais vous ne cessez d'aimer ceux qui vous aiment! O Maître du monde, que toutes les créatures vous louent! Qui donc aura la voix assez puissante pour proclamer en tous lieux combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures d'ici-bas peuvent nous manquer, mais Vous, le Maître de tout l'univers, vous ne nous manquez jamais! Que vous laissez peu souffrir vos amis! O mon Dieu, quelle délicatesse, quelle attention, quelle tendresse vous leur témoignez! Oui, heureux, celui qui n'a jamais aimé que vous! Vous semblez, ô Seigneur, traiter avec rigueur ceux qui vous aiment, afin que l'excès de la souffrance fasse mieux comprendre l'excès plus grand encore de votre amour...

Que Sa Majesté daigne m'accorder la grâce d'estimer comme repos ce qui est repos, comme honneur ce qui est honneur, comme plaisir ce qui est plaisir, et de ne pas faire tout le contraire! Oh! alors, je me moque de tous les démons, et ce sont eux qui me craindront. Je ne puis concevoir les craintes qui provoquent ces exclamations : Le démon! le démon! quand nous pouvons dire : Mon Dieu! mon Dieu! et faire ainsi trembler l'esprit de ténèbres. Ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement, si Dieu ne le lui permet ?

Béni soit le Seigneur qui m'a prêté un secours si efficace! [12].

Sainte Thérèse d'Avila.

12. *Vie écrite par elle-même*, IIe partie, trad. P. Grégoire de Saint-Joseph, o.c.d. Desclée, Paris, p. 22.

Qui suis-je donc?

Vous avez fait couler les rivières, éclore les fleurs
Vous avez fait le fort et le faible
Mais, Seigneur, vous avez fait la nuit trop longue.

Vous avez fait chanter aux rouges-gorges des airs de printemps
Et à moi vous avez fait chanter un chant solitaire
C'est pourquoi vous avez fait la nuit trop longue...

Vous avez fait les hautes montagnes, la terre, le ciel
Qui suis-je donc pour vous faire des reproches ?
Mais, Seigneur, vous avez fait la nuit trop longue.

Negro spiritual.
Tout ce que vous voulez.

Non! je ne pourrai pas avoir d'autre volonté que la Vôtre, mon Seigneur! je Vous ai donné une fois ma volonté, je ne la reprendrai jamais, elle est pour jamais perdue et noyée dans la Vôtre : que tout ce que Vous voulez se fasse, que tout ce que Vous voulez arrive, quoi que ce puisse être... Que Votre volonté se fasse, mon Dieu... je sais que Votre volonté est Votre gloire, est Votre bien... Qu'elle se fasse... Oh! mon Dieu, faites seulement que moi, que ceux dont Vous m'avez chargé plus particulièrement, que tous les fidèles de Votre Église, que tous les hommes fassent en tout Votre volonté. Amen! Amen![13].

Ch. de Foucauld.

13. *Écrits spirituels.* Gigord, Paris, 1927, p. 166.

Non pas moi, mais votre ineffable Adorateur.

Père adorable,
Si je n'avais au cœur que votre adorateur,
L'Esprit que vous laissez descendre sur le monde
Pour que le chant tremblant des âmes vous réponde,

Père adorable,
Si j'avais pu saisir en moi sans défaillir
Votre Grâce où reposent les choses humaines,
Qui les tient en suspens et vers Vous les ramène,

Père adorable,
Si j'avais accueilli votre Fils en esprit,
Comme il s'est autrefois incarné sur la terre,
Pour tout prendre en passion et traduire en lumière,

Père adorable,
Je chanterais votre ineffable Trinité,
Non pas moi, mais votre ineffable Adorateur,
Non moi, mais ineffablement Notre-Seigneur,
Père adorable!

P. DE LA TOUR DU PIN.

Tu m'as séduit, Yahvé

> Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand!
>
> Ch. de Foucauld.

L'incroyant critique, méprise ou déteste l'Église, mais du moins il la voit exister et il conçoit très bien, même s'il la combat, que des hommes et des femmes se consacrent à soutenir et à développer ses entreprises. Il sait ce que signifie l'attitude de l'homme qui milite pour une cause ou qui défend des intérêts terrestres ; il conçoit à la rigueur que ces hommes et ces femmes se donnent un genre de vie, une discipline, voire un habit et des rites, qui expriment leur fantaisie et leur donnent du cœur à l'ouvrage. Mais que tout cela, en première justification, avant tout autre motif, soit affirmé non précisément en vue du service temporel de l'Église terrestre, mais en vue d'un don total au Dieu invisible, voilà qui devient, pour l'incroyant, déconcertant, irritant, absurde. *Le Christ est mort pour tous afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* (2 Co 5, 15). Cette profession de foi de saint Paul, qui retentit comme un manifeste, condense toute cette folie. Un croyant ne vit plus pour lui-même,

il vit pour le Christ et pour Dieu : pour l'incroyant cette absurdité s'appelle aliénation, la vie religieuse en est le délire et la vie contemplative l'incompréhensible démence.

Connaître que Dieu est Dieu.

Comment pourrait-il lui en apparaître autrement ? Pour l'incroyant, Dieu n'est qu'un nom, un mythe, une pauvre et illusoire idée. Ne plus vivre pour soi-même et vouloir vivre pour ce néant, c'est professer le suicide. Entre l'hypothèse, même la plus séduisante, d'un Dieu, et la plus substantielle réalité du monde terrestre, aucune comparaison ne se peut risquer, aucun pari n'est raisonnable. Nous qui aimons à calculer des probabilités, nous ne pouvons pas croire en un Dieu simplement probable ; nous qui aimons spéculer sur l'aléatoire, nous refusons de spéculer sur l'invisible tant qu'il ne s'est pas montré plus réel que le visible. Notre vie nous apparaît si essentiellement liée au temps et au devenir qu'elle se méfie de l'éternité. Fortune ou infortune de notre époque, qui le dira ? Ce qui est vrai, c'est que les tranquilles certitudes religieuses de tant de siècles, qui ignoraient ce que nous savons touchant l'homme, ses profondeurs, ses alibis, ses impostures, ne nous apparaissent plus toutes enviables, nous apparaissent parfois suspectes. Par contre une clameur de joie remplit le croyant lorsque, après avoir séjourné sur l'âpre terre de l'absence de Dieu ou sur les terres confortables des idolâtries, il franchit la mer Rouge, parvient au Sinaï : Dieu lui est certain, il sait que Dieu Est, l'invisible lui est devenu aussi réel que le visible et la vie éternelle lui est manifestée.

Pour la plupart des hommes, Dieu n'est pas Dieu. Ils ne l'ont pas rencontré. Ils ne se sont pas trouvés confrontés à son mystère éblouissant. Pourquoi la rencontre ne s'est pas faite ni l'illumination, nous ne pouvons le dire, Dieu le sait. C'est au peuple d'Israël que Dieu a commencé à se révéler dans sa vérité, c'est-à-dire comme Dieu : voilà le fait ; ceux qui l'ont vécu, cette poignée d'hommes au sein de l'humanité, n'en peu-

vent plus douter : voilà leur situation, à la fois bienheureuse et inconfortable. Il s'ensuit que c'est en Israël aussi qu'est née l'authentique conscience d'une consécration à Dieu, car les deux mystères sont corrélatifs. Quand Dieu est Dieu pour un homme, cet homme comprend, d'une seule et même intuition, ce que veut dire : se consacrer à Dieu, vivre non plus pour soi-même mais pour Dieu. Au contraire, tant qu'un homme n'a pas connu Dieu comme Dieu, il n'est au pouvoir de personne de lui faire saisir ou pressentir le sens de ces mots.

Tu es Quelqu'un.

Connaître que Dieu est Dieu, c'est connaître d'abord qu'il est le *Dieu vivant,* c'est-à-dire qu'un authentique dialogue personnel peut s'engager entre lui et son peuple. Un mur d'isolation et de mutisme tombe d'un seul coup, une voie existe entre le cœur de Dieu et celui de l'homme, une certaine Parole de Dieu a trouvé son chemin dans le cœur de l'homme et une parole de l'homme — ô fraîcheur d'aube de la vraie prière! — peut alors trouver son passage jusqu'au Cœur de Dieu. O Toi, Ami, ô Toi mon Espérance, ô Toi indicible qui te tiens présent, comme ma fiancée, ou mon frère, ou mon père. Tu es Quelqu'un... partenaire qui m'interpelle, qui exige, qui me révèle à moi-même, qui n'est ni moi ni une création de moi, qui est un Autre et que je ne peux pas empêcher de parler quand j'écoute ni d'écouter, que je parle ou je me taise. Qu'on essaye d'exprimer cette expérience comme on voudra, c'est bien elle qui s'appelle Révélation, c'est bien elle qui est la source de la religion d'Israël et de la religion chrétienne. Ne plus vivre pour soi-même mais pour Dieu, prend un sens et ne prend un sens que là. Ce n'est pas se jeter, à vie perdue, du haut d'une falaise d'illusion dans l'océan d'une sublime absence, c'est nouer des liens décisifs, c'est faire alliance ferme et réelle avec cette Personne mystérieuse mais Qui Est, avec le Dieu invisible mais vivant, avec le Dieu de toute la terre mais Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de Jésus-Christ.

Il est le Seul.

Affirmer que Dieu est Dieu, c'est professer encore qu'il est saint. Il n'est pas simplement Quelqu'un, le Très-Haut ou le Très-Grand, il est le Seul Très-Haut, le Seul Très-Grand, l'Absolu personnel qui appelle toute personne hors du néant, qui donne à toute subjectivité d'être liberté, parole, don et besoin d'amour. Devant lui, si l'on s'approche, il faut ôter les sandales de ses pieds et inventer cet imprévisible prosternement, dont jusqu'à cette heure on ne pouvait pas même avoir l'idée, et qui n'est ni le tremblement de l'esclave, ni la ruse humiliée du vaincu, mais l'hommage bienheureux d'une adoration volontaire. Saint est Dieu, c'est-à-dire que devant lui toutes nos idées ou conceptions le concernant s'allument et se mettent à flamber sans se consumer. Il est la Gloire éclatante *aux yeux du cœur et qui voient la sagesse,* il est la Beauté suréminente, la Puissance juste et flamboyante devant laquelle on est saisi d'une invincible admiration, d'une joie craintive mais inénarrable, d'une confiance pleine de hardiesse et d'humilité.

> Interroge donc les anciens âges qui t'ont précédé depuis le jour où Dieu créa l'homme sur la terre : d'un bout du ciel à l'autre y eut-il jamais parole aussi auguste ? En entendit-on de semblable ? Est-il un peuple qui ait entendu la voix du Dieu vivant parlant du milieu du feu, comme tu l'as entendue, et soit demeuré en vie ?...
>
> Sache-le donc aujourd'hui et médite-le dans ton cœur : c'est Yahvé qui est Dieu là-haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre, lui et nul autre (Dt 4, 32-33, 39).

L'expérience d'Israël est simple et catégorique. Quiconque est entré en contact de foi avec le Dieu saint, se trouve par ce contact même consacré à Dieu. Nul ne peut voir Dieu et vivre : c'était une certitude en Israël. Nous pouvons la comprendre en ce sens : nul ne peut voir Dieu et continuer à vivre pour lui-même ; qui a vu Dieu, ce qui s'appelle vu, désormais il vit pour Dieu. C'est la même chose. Voir Dieu, c'est déjà vivre de Dieu,

vivre avec Dieu, vivre pour Dieu. La vie éternelle est annoncée et préfigurée dès le premier instant de la saisie de la foi.

> Et maintenant Israël, que te demande Yahvé ton Dieu ? Sinon de craindre Yahvé ton Dieu, de suivre toutes ses voies, de l'aimer, de servir Yahvé ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de garder les commandements de Yahvé et ses lois que je te prescris aujourd'hui pour ton bonheur.
>
> C'est bien à Yahvé ton Dieu qu'appartiennent les cieux et les cieux des cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve, Yahvé pourtant ne s'est attaché qu'à tes pères, par amour pour eux, et après eux il a élu entre toutes les nations, leur descendance, vous-mêmes, jusqu'aujourd'hui. Circoncisez votre cœur, et ne raidissez plus votre nuque, car Yahvé votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs (Dt 10, 12-17).
>
> Car tu es un peuple consacré à Yahvé ton Dieu; c'est toi que Yahvé ton Dieu a choisi pour son peuple à lui, parmi toutes les nations qui sont sur la terre (Dt 7, 6).

Être pur pour voir Dieu.

A la première impression, cette idée de consécration à Dieu ne semble ni plus ni moins originale que celle que l'on pouvait rencontrer chez les religions païennes d'alentour. Or ce n'est pas vrai. Elle implique aussitôt un lien étrange mais certain et étroit avec ce qu'il faut bien appeler la chasteté. Plusieurs indices dans l'Ancien Testament nous le font percevoir.

Relevons d'abord l'absence de « parèdre » à côté du Dieu d'Israël, singularité dans le monde des représentations religieuses d'alors, où l'univers divin des païens faisait souvent place à diverses hypostases de la féminité. Le Dieu d'Israël n'est ni masculin ni féminin. Sa sainteté le situe dans un ordre transcendant au-delà des perfections relatives et complémentaires des sexes. Il a une vie intime et mystérieuse, mais qui n'est pas celle de ses rapports avec une quelconque divinité féminine : Jésus seul pourra nous révéler le secret de la vie trinitaire, de ce courant de relations d'amour qui manifeste un Dieu un et pourtant pas solitaire. Le Dieu d'Israël est un Dieu de fécon-

dité, en ce sens que c'est lui qui donne à tout germe de croître et à toute chair de se multiplier, aux événements d'engendrer une histoire et à sa Parole d'enfanter le salut, mais cette fécondité est l'œuvre insaisissable, unique et transcendante de son Esprit : nul autre Dieu ou déesse à côté de lui!

La chaste et consumante sainteté du Dieu d'Israël se trahit encore dans la « chasteté » du culte qu'il exige de son peuple. C'est là l'une des originalités les plus remarquables de l'Ancien Testament. Les prescriptions de pureté rituelle du Pentateuque (par exemple Lv 15) sont bien connues, mais il faut faire une mention particulière de l'exclusion catégorique de toute prostitution sacrée : (Dt 23, 18). Ce verset, si banal en apparence, contient une formidable révolution religieuse. La prostitution sacrée était l'une des manifestations les plus courantes des cultes idolâtriques; les hiérodules entretenaient dans les sanctuaires d'étranges associations entre le sexuel et le sacré. Bien plus que de simples coutumes, il faut sans doute y voir l'aveu de l'impuissance des hommes à comprendre et à dominer leur instinct vital et leur destin tragique. Les scènes de prostitution sacrée pouvaient-elles ressembler à autre chose qu'à de passionnées et décevantes conjurations, à de dramatiques et vaines prières vers des divinités muettes ? Le Dieu qui parle, lui, révèle à l'homme le sens de son être charnel et sa vocation au divin, il lève l'ambiguïté qui règne ancestralement sur le sexuel et le sacré. Le monothéisme yahviste apparaît radicalement incompatible avec la prostitution sacrée, et d'ailleurs avec la prostitution sous toutes ses formes. Qu'Israël se détournât du Dieu unique et saint, un penchant irrésistible l'entraînait à nouveau vers ces égarements (1 R 14, 24), mais les yahvistes convaincus prenaient à cœur d'extirper du pays ces pratiques condamnées (1 R 22, 47; 2 R 23, 7).

Dieu et le dialogue de notre cœur.

Il y a donc une connexion cachée, essentielle, entre la rectitude de la foi et la rectitude de la chair. Nous disons bien : rectitude

de la chair, et non condamnation de la chair. A aucun moment, dans la Bible, la sexualité comme telle ne fait l'objet d'une interdiction ou d'une dépréciation. Les rapports de l'homme et de la femme sont sous le signe de la bénédiction divine. L'alliance conjugale devient la figure de l'alliance de Dieu avec son peuple : cette haute fortune reflue sur le mariage humain et finira par lui conférer, dans le Nouveau Testament, la dignité d'un authentique sacrement. Mais précisément à cause de la dignité ainsi conférée à la chair et parce que les réalités charnelles expriment, sous-tendent, nourrissent dans l'homme les réalités spirituelles, toute déviation sexuelle compromet mystérieusement le rapport le plus spirituel de l'homme avec Dieu. L'idolâtrie en Israël est considérée comme une prostitution. Ce n'est pas là un pur symbolisme, suggestif et vigoureux, le fruit un peu cru d'une imagination puissante. C'est une coïncidence profonde. Idolâtrie et prostitution : ces deux égarements, pris chacun dans sa brutale réalité, n'en font qu'un pour un prophète Osée, à qui précisément Dieu lui-même fait vivre une singulière aventure prophétique, indissolublement conjugale et théologale : Os 4, 14. Idolâtrie et prostitution sont, en réalité, deux manifestations conjuguées et inévitables d'une perversion plus radicale, de la perte du sens du vrai Dieu. Chacune est l'image et la parabole de l'autre : l'idolâtrie est une sorte de prostitution, et la prostitution implique une idolâtrie. Chacune ensemence l'autre : la prostitution conduit à l'idolâtrie et l'épisode du Baal-Péor est demeuré dans la Bible l'illustration typique de cette loi trop vérifiée (Nb 25 ; Os 9, 10 ; Ap 2, 14) ; inversement l'idolâtrie, sorte de péché réellement capital, livre l'homme aux ravages de toutes les aberrations sexuelles, c'est ainsi du moins que saint Paul conçoit les choses : Rm 1, 22-25. Idolâtrie et prostitution expriment la frénésie de l'homme à qui Dieu manque : il manque à son esprit, mais il manque aussi à son corps! Hors la présence du Dieu Esprit et du Dieu de toute chair, l'esprit et la chair ne trouvent plus leur unité et l'homme se désagrège.

Hommes modernes, avertis par des sciences psychologiques nouvelles, nous pouvons pressentir la raison dernière du rapport à première vue étrange qui relie la foi au Dieu vivant et la rectitude charnelle. Nous savons mieux que la sexualité, non

pas réduite à ses seules fonctions génitales, est l'une des composantes essentielles qui constituent et trahissent l'équilibre ou le déséquilibre de la personnalité. Fonction de transmission de la vie, elle est avant tout la fonction de l'ouverture à autrui. Les troubles ou les déviations de la sexualité dénoncent la plus ou moins grande incapacité d'une personne de vivre avec vérité, oblativité et vérité, le dialogue avec autrui. Or l'ouverture et la foi au Dieu vivant, précisément parce qu'il est le Dieu vivant et du dialogue, mettent en jeu, d'une façon délicate et suprême cette fonction du dialogue ; notre cœur, qui ne peut atteindre son équilibre adulte qu'en s'ouvrant aux autres, c'est lui aussi, et le même, qui doit s'ouvrir à Dieu. Le dialogue de notre cœur avec le Dieu vivant peut ne s'éveiller que tardivement, c'est lui pourtant qui est l'analogué premier, le dialogue fondamental d'où tout dialogue, sur terre et entre personnes, tire sa valeur de communion et son nom. L'idolâtrie, comme la prostitution et pour les mêmes raisons profondes, n'est qu'un triste monologue, un dialogue avorté et perverti, l'assouvissement d'un instinct qui, clos sur lui-même, n'atteint pas son issue, sa fin, son dépassement dans l'Autre connu et aimé pour lui-même. L'idolâtre ne s'est pas ouvert et donné au vrai Dieu, seul Interlocuteur avec lequel l'homme puisse s'accomplir lui-même et devenir parfait ; c'est la fonction d'autrui qui est en lui déviée ou retardée — à l'égard de Dieu, mais quoi d'étonnant à ce qu'elle soit aussi déviée ou retardée à l'égard de ses semblables ? quoi d'étonnant à ce que cette insuffisance finisse par engendrer dans les personnalités les plus fragiles ses troubles caractéristiques, y compris ses immaturités sexuelles ? Et, inversement, quoi d'étonnant à ce que de telles immaturités obnubilent dans l'âme la vraie connaissance du Dieu vivant ?

Vous serez saints parce que je suis saint.

D'emblée nous percevons que la chasteté chrétienne (aussi bien la chasteté conjugale que la virginité consacrée) n'est pas une simple conduite morale héritée de coutumes ancestrales et

arbitraires, juxtaposées à un credo religieux dont la vérité serait d'un autre ordre, étanche et étranger à l'ordre moral. La chasteté chrétienne, et la morale chrétienne en général, n'est que l'unique vérité du rapport de l'homme au Dieu vivant transcrite et inscrite dans tout l'homme, y compris son psychisme et son corps; déployant ses harmoniques dans tout l'homme, y compris ses pulsions et ses instincts. C'est la même lumière de conscience qui fait découvrir à l'homme la Face du Dieu de gloire et l'image qu'il doit en devenir : *vous serez saints parce que moi, votre Dieu, je suis saint* (Lv 19, 2), *vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Mt 5, 48). Pour ne pas ajouter à la confusion du langage, nous ne dirons peut-être pas avec Péguy que le spirituel est lui-même charnel, mais nous pouvons dire avec lui, en toute force des termes, que le surnaturel est aussi charnel et que l'Esprit de Dieu, qui a vivifié le corps ressuscité du Christ vivifiera de même nos propres corps.

Ces convictions ne doivent rien à des spéculations idéalistes ou platoniciennes, à des nostalgies de pureté dont les motivations apparaîtraient suspectes. Bien des chrétiens sans doute ont été et sont contaminés par les unes ou par les autres, mais leur maturité et leur sainteté *chrétiennes* auront toujours consisté et consisteront toujours à se dégager le plus totalement possible de ces influences pour conquérir la liberté évangélique de leur comportement moral. L'exigence de pureté et de chasteté de la morale chrétienne provient exclusivement du contact sans précédent et sans égal avec le Dieu vivant et saint. A ce titre, une tradition rabbinique concernant Moïse est du plus haut intérêt, — moins par son affirmation du fait, que par le témoignage qu'elle constitue du lien normal entre l'aperception du Dieu de gloire et la chasteté charnelle :

> L'aggadah, pas plus que la Bible, ne méconnaît en lui l'intime de Dieu, l'interlocuteur de Dieu, le contemplatif, celui qui est près de Dieu et « se rassasie de la splendeur de la Shekinah » qu'il a ramenée sur la terre par sa sainteté... C'est à cause de cette proximité très spéciale de Moïse avec Dieu, semble-t-il, que l'aggadah montre Moïse comme ne connaissant plus son épouse après que Dieu s'est révélé à lui. L'aggadah est unanime à cet égard... Cette abstention est généralement mise en rapport direct

et causal avec son intimité avec Dieu (R. Bloch, Moïse dans la tradition rabbinique, dans : *Moïse l'homme de l'Alliance,* Desclée de Brouwer, 1955, pp. 126-127 et note 84).

Il est urgent que les chrétiens retrouvent les sources théologales de leur conduite morale!

Quand Dieu séduit.

C'est le tout de l'homme qui fait face au Dieu Saint. De même que *vivante est la Parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, pénétrant jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, de l'articulation et des moelles* (Heb 4, 12), de même vivante est la Gloire de Dieu et son rayonnement pénétrant n'est arrêté par aucune matière ni aucune cuirasse, il atteint et transperce l'esprit et la chair, l'intelligence et l'instinct. Quand Dieu séduit un être, sa séduction est totale, et c'est bien pourquoi le geste de cet être se livrant corps et âme à son séducteur s'appelle adoration. C'est un mélange d'admiration sacrée, de certitude d'être aimé, de reconnaissance humble de la Seigneurie divine, de fierté de connaître un tel Dieu : *Quelle est la grande nation dont les dieux se fassent aussi proches que Yahvé notre Dieu l'est pour nous chaque fois que nous l'invoquons ?* (Dt 4, 7). Cette adoration sans réserve n'est pas autre chose qu'une entrée dans un état de consécration à ce Dieu. Sainteté divine qui se dévoile et, *ipso facto,* consécration à Dieu de celui qui voit et reconnaît cette sainteté : les deux réalités sont rigoureusement connexes, et le passage dynamique de la seconde à la première s'appelle sacrifice; et tout l'ensemble de l'aventure s'appelle religion.

La « religion » de Jérémie, par exemple, tient tout entière dans cet aveu : *Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire* (Jr 20, 7) : tu m'as révélé ta gloire et la gloire de ton dessein, et je me suis voué à toi et à ton dessein. Toute la vie de Jérémie désormais est sacrifice : il s'est laissé séduire, mais cette séduction est dépouillante, consumante *comme un feu dévo-*

rant (*ibid.*, v. 9). Jérémie doit se perdre lui-même pour s'identifier à sa mission dans le dessein de Dieu ; ou plutôt il doit « se laisser perdre », « se laisser » identifier à sa mission, car il n'est pas seul pour cette métamorphose : désormais Yahvé est avec lui *comme un héros puissant* (*ibid.*, v. 11). Le sacrifice, en effet, est l'acte commun du Séducteur et du séduit, du Sanctifiant et du sanctifié. Nul ne peut s'offrir à Dieu si Dieu le premier ne s'est offert à lui comme gloire béante et béatifiante.

Tu m'as séduit et je me suis laissé séduire : finalement ce mot n'exprime pas la seule religion personnelle de Jérémie, mais la religion d'Israël tout entière. Quand Dieu veut posséder un peuple ou posséder un homme, il déploie à son intention une véritable entreprise de séduction, soit par lent investissement, soit par fulgurante théophanie ; c'est le seul moyen qu'il ait voulu employer afin de capter, sans la violer, notre liberté. D'ailleurs la séduction divine est sans ruse et sans stratagème, à la différence de toute séduction qu'une créature — Satan le premier — essaie d'exercer sur une autre. Pour séduire, la créature use de mensonge et se pare d'illusion. Pour séduire, Dieu n'a qu'à manifester l'éblouissante vérité de sa réalité. Pour nous séduire, Dieu n'a qu'à se montrer à nos yeux tel qu'il est ; il n'a qu'à s'approcher et se découvrir : c'est Moi! peut-il dire, et notre être est fasciné, comme Moïse par le Buisson ardent. La séduction de la nue Vérité divine est inexprimable, inoubliable, irrésistible. Dieu dit : C'est Moi! et le peuple se prosterne ; Dieu déclare : Tu es mon peuple! alors le peuple se remet debout et répond : Tu es mon Dieu! Ce dialogue élémentaire résume toute l'histoire du salut, il est le scénario sacré de l'entrée dans la foi biblique, dans l'état de consécration au Dieu vivant.

> Désormais, si vous m'obéissez et respectez mon alliance, je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples : car toute la terre est mon domaine. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation sacrée. Tel est le discours que tu tiendras aux enfants d'Israël (Ex 19, 5-6).

Témoins d'une consécration.

Cette consécration collective du peuple saint était vécue parfois avec une intensité toute particulière par certains individus. Un Samson, un Samuel, les prophètes, ont vécu pour Yahvé et pour sa Parole avec un exclusivisme jaloux et passionné. Ils nous révèlent cette loi du dessein de Dieu, qui vaut encore aujourd'hui : que, du sein d'un peuple tout entier consacré à sa sainteté, Dieu aime se choisir des individus qui vivent avec une conscience plus vive et une obéissance plus totale le mystère de cette consécration collective, qui peuvent ainsi en être auprès des autres les témoins saisissants et constituer pour lui-même les prémices en lesquelles il accueille les autres. Parce que ceux-là ont connu de plus près le Dieu vivant, parce que son appel en eux a retenti avec une force spéciale, ils se trouvent distingués à l'intérieur du peuple des saints et des fidèles du Dieu vivant. Pourtant leur spiritualité n'est pas d'une autre essence que celle offerte à tout le peuple, ils n'inventent pas des voies secrètes et des mystiques ésotériques pour s'unir au Dieu saint : ils vivent simplement jusqu'au bout, *usque in finem,* l'aventure de la connaissance de Dieu. Leur consécration spéciale, le sacrifice spirituel de tout leur être à Dieu, leur chasteté, et, finalement, à partir du Nouveau Testament, la virginité, n'apparaissent que comme l'expression suprême mais cohérente du dynamisme intrinsèque de la foi vivante. Tous souscriraient à cet aveu significatif de Charles de Foucauld, qui n'a fait que s'insérer humblement dans cet immense courant de la sainteté biblique parvenu jusqu'à lui dans l'Église et qui continue à drainer sans cesse d'autres cœurs :

> Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand!

On ne se donne qu'à Celui qui a le droit de nous prendre, et

qui nous le manifeste. On ne se jette pas dans la possession du premier dieu venu : on se remet en l'entière Seigneurie de notre Dieu Créateur et Sauveur. Cela suppose qu'on ait connu la séduction de sa Gloire, la manifestation de son Dessein créateur et de son salut. L'adoration et l'holocauste supposent la foi vive. « Mon obéissance n'est pas à qui la veut », s'écriait un jour Bernanos. Il ne voulait en faire hommage qu'à Celui seul de qui il dépendait totalement. C'est cette lucidité et cette fierté dans le don de soi qui confèrent à un tel hommage de chrétien sa valeur sacrée et sa noblesse divine.

A.-M. Besnard, o.p.

LES CAUSES DE LA MÉCONNAISSANCE DE DIEU

Le jardin d'Éden

Le paradis perdu.

Nous avons vu précédemment que Job nous découvre ce que sont, face à Dieu, les réactions de celui que saint Paul appelle « le vieil homme ». Ce vieil homme qui, en nous, doit mourir pour que naisse l'homme nouveau, il nous fallait d'abord l'observer à l'état pur. Il est en effet très intéressant d'envisager des corps à l'état pur avant de les étudier sous des formes complexes. Or, dans le Livre de Job, l'auteur a voulu nous présenter les réactions de l'homme païen devant Dieu, les difficultés qu'il éprouve à exister vraiment en face de Dieu. Ces difficultés peuvent se réduire à deux :

1. L'homme sent sa vie chose fragile, qui s'épuise progressivement, qui va vers la poussière, sans aucun espoir humain, connu à cette époque-là, de survivre pour de bon.

2. Déjà en deçà de la mort, l'homme souffre de l'impossibilité d'une intimité réelle avec Dieu. Au contraire, le contact avec Dieu qui s'établit à travers un remords torturant détruit dès maintenant l'espérance de l'homme, même cette espérance d'être

au moins juste, parce qu'il ignore jusqu'aux termes dans lesquels Dieu pose la question de la justice de l'homme.

Dieu met donc l'homme à la porte après l'avoir défiguré. C'est ainsi que Job dramatisait son expérience. Et comment ne pas évoquer Adam et Ève s'éloignant du jardin d'Éden que leur interdit l'ange à l'épée de feu. En un mot : le paradis perdu. D'un côté la perte d'une vie sans cesse jaillissante et renouvelée qui irait en s'épanouissant de plus en plus, alors que la voilà brisée par une mort hâtive; et de l'autre côté la perte d'une union intime avec Dieu, semblable à celle d'un enfant avec son père. Ce sont les deux pertes de paradis qui établissent comme dramatique la situation de l'homme. Aussi est-ce dans ce qui se passe au paradis terrestre que nous allons découvrir le pourquoi de la perte de ce paradis, l'explication de cette situation actuelle qui oppresse Job.

Les citernes crevassées.

Mais avant d'aborder ce récit de l'aventure au jardin d'Éden, nous trouverons déjà une orientation dans un tout petit texte de Jérémie (2, 13) où Dieu parle par la bouche du prophète : « Ils m'ont abandonné, moi la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne retiennent même pas l'eau. » C'est le thème fondamental. Pourquoi l'homme actuellement est-il dans la situation désolée de Job ? C'est parce qu'il a abandonné la source d'eaux vives. Et qu'entend-on par « abandonner la source d'eaux vives » ? C'est vouloir avoir sa vie pour soi, en soi, ne plus être dépendant d'une source extérieure. La source d'eaux vives, c'est ce en quoi l'homme puise une vie toujours renouvelée. Les citernes crevassées qui ne retiennent même pas l'eau, parce que l'eau s'infiltre en elles, c'est au contraire le lot de vie accaparé par l'homme en un essai d'autonomie. Mais ce n'est plus de l'eau vive, ce n'est plus de la vie qui se renouvelle à satiété, c'est une eau morte, c'est une vie vouée à la mort. Et même il faut dire que l'homme qui s'est coupé de la source d'eaux vives est déjà mort, puisqu'il n'a plus l'espérance du

renouvellement perpétuel de la vie en lui. La mort se définissant pour les Hébreux non par le dernier instant de la vie physique, mais par la perte de l'espérance, on appelle eaux mortes des eaux désormais stagnantes, limitées et qui s'infiltrent pour aller mourir dans le sable sans pouvoir se renouveler.

Ce n'est pas la source d'eaux vives qui s'est détournée, ni qui a abandonné l'homme, Jérémie nous le dit : « *ils* m'ont abandonné, *moi* la source des eaux vives ». Moi, Dieu, ils m'ont abandonné. Cela nous indique que si l'homme actuellement n'a plus la vie en lui, n'a plus cette intimité avec Dieu, c'est lui qui a abandonné. Mais cela ne fait que reporter la question : pourquoi l'homme a-t-il abandonné la source d'eaux vives ? Pourquoi a-t-il abandonné Dieu ? Et voici l'endroit précis où nous devons aborder le récit du paradis et de la chute : pour avoir la réponse à cette question.

Le récit du paradis et de la chute.

Ce récit (Gn 3, 1-11) sous une forme enfantine et imagée est très très lourd de sens :

> Le serpent était le plus retors des animaux sauvages que le Seigneur Dieu avait faits. Aussi dit-il à la femme : « Alors, Dieu a dit : vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? »
>
> « — Du fruit des arbres du jardin, nous pouvons manger, c'est seulement du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin que Dieu a dit : N'en mangez pas, n'y touchez pas sous peine de mort. »
>
> « — Allons donc ! vous n'en mourrez pas. Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, arbitres du bien et du mal. »
>
> Alors la femme se rendit compte que l'arbre était appétissant et séduisant à regarder, et précieux pour qui cherche la connaissance. Aussi prit-elle un de ses fruits et en goûta. Elle en donna aussi à son mari qui se trouvait près d'elle ; lui aussi goûta. Alors leurs yeux à tous deux se dessillèrent et ils connurent qu'ils étaient nus. Et ils cousirent des feuilles de figuier pour s'en faire des pagnes. Voilà qu'ils entendirent le pas

du Seigneur Dieu qui, dans le jardin, faisait sa promenade à la brise du soir. Et ils se cachèrent, l'homme et sa femme, pour échapper au regard du Seigneur Dieu, parmi les arbres du jardin. Mais le Seigneur Dieu appela l'homme : « Où donc es-tu ? »

« — J'ai entendu ton pas dans le jardin, et j'ai pris peur parce que je suis nu. Alors je me suis caché. »

« — Et qui t'a appris que tu étais nu ? Aurais-tu donc mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger ? »

Voilà le récit.

On voit tout de suite une chose : c'est qu'il n'y a ici rien d'inintelligible. C'est extrêmement clair au plan de la surface de l'histoire. On peut se demander : qu'est-ce que c'est que cet arbre ? Qu'est-ce que c'est que le serpent ? Comment se fait-il que l'homme puisse être voué à la mort, que la nudité naisse du fait de manger ? Ce sont des questions qui rayonnent autour du récit. Mais le déroulement du récit est simple. Cependant, on entrevoit une mystérieuse profondeur derrière tout cela. En tant qu'anecdote, on la prendrait pour un conte enfantin. Au plan de ce qui y est impliqué, cela noue les réalités fondamentales qui forment la trame de la destinée de l'homme. Si on veut poser des questions à ce texte, il y a d'abord des points qu'il faut éclairer, il y a ensuite des mouvements d'âme qu'il faut comprendre.

D'abord des points fixes à éclairer : vous savez qu'il y avait, selon le récit (2, 9), deux arbres : l'arbre de vie dont l'homme pouvait manger, qui n'était pas interdit, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui était interdit.

L'arbre de vie.

Cet arbre de vie dont l'homme mangeait normalement est ce qui correspond dans le texte de Jérémie déjà cité à la source d'eaux vives, c'est-à-dire cette alimentation sans cesse renouvelée à la vie communiquée par Dieu. Autrement dit l'arbre de vie est à la vie profonde, à l'épanouissement total de l'homme, ce que la nourriture est à la vie physique de l'homme. Cette espèce de

cordon ombilical par lequel l'homme est relié à son créateur et d'où il puise sans cesse tout ce dont il a besoin pour croître, se renouveler, s'affirmer comme homme.

L'arbre à connaître le bien et le mal.

L'arbre à connaître le bien et le mal est déjà un peu plus mystérieux. Ce ne peut pas être l'expérience du bien et du mal, puisque l'homme possédait déjà en soi, par la liberté, la possibilité de faire le bien et de faire le mal. On ne pouvait pas, d'autre part, lui interdire d'en faire l'expérience. Tous les actes sont des actes bons ou mauvais. Sans cesse, n'importe quel choix positif, n'importe quelle fidélité à Dieu, était une expérience du bien. On ne peut pas dire que la connaissance du bien, au sens expérimental, était interdite à l'homme. Alors qu'est-ce que c'est ?

L'arbre à connaître le bien et le mal désigne, je crois, la possibilité de déterminer soi-même son bien et son mal, c'est-à-dire de devenir le principe de sa propre conscience morale. L'homme souffre en effet de ne pouvoir unifier deux échelles d'appréciation. D'un côté il a des désirs qui lui font apparaître sous les espèces du doux et de l'amer, du succulent ou du nauséeux bon nombre de choses. Mais cette échelle-là ne recouvre pas exactement l'autre échelle qui est l'échelle bien-mal, haut-bas, si l'on peut dire. Les deux échelles ne coïncident pas. L'homme voudrait sans cesse pouvoir faire de l'échelle de ses désirs son échelle de valeurs, et l'homme souffre toujours de sentir que le bien puisse lui apparaître amer et que le mal puisse lui apparaître succulent. Il y a là une espèce de paradoxe, et c'est une tentation perpétuelle qui habite l'homme de se dire : « Eh bien! je vais décréter désormais que ce qui pour moi est doux, j'appellerai ça le bien et que ce qui pour moi est amer, j'appellerai ça le mal. » Voilà la tentation d'Adam, et l'interdiction faite par Dieu à Adam, c'était justement de franchir cette limite-là, de décréter de son bien et de son mal en fonction de ses désirs et de ses goûts. Imaginez en effet un enfant de quatre ou cinq ans qui décréterait un beau jour que tout ce qui lui paraît succulent est le bien, et que tout ce qui lui paraît amer

est le mal, et qui continuerait sur ce chemin en pleine indépendance. Beaucoup d'étapes ne seraient jamais franchies, beaucoup de mues ne s'accompliraient jamais en cet enfant. L'enfant en effet sent ses propres valeurs d'une façon uniquement instinctive. Il ne peut pas deviner, il ne peut pas sentir ce qu'un être adulte qui l'aime sent et devine par expérience comme son bien et son mal authentique. Et l'homme, à peine né des mains de Dieu, était dans une situation analogue.

Faire le mal n'est pas chose dramatique, tant que l'homme conserve une conscience éveillée par laquelle il se fait juger. Le pêcheur qui garde lucide en lui sa conscience, même comme une dissonance grinçante dont il souffre au fond de lui-même sans pour autant se décider à la faire taire, celui-là n'a pas mangé du fruit. Par contre, saint Paul dans l'Épître aux Romains (1,32) parle de ceux qui non seulement font le mal, mais sont d'accord avec ceux qui le font. Cette gradation de « non seulement » à « mais » paraît, à première lecture, surprenante. On pourrait dire : être d'accord avec ceux qui font le mal, c'est moins grave que de le faire. Non, c'est plus grave, parce que l'homme peut ne pas être d'accord avec lui-même qui fait le mal. Mais à partir du moment où il est d'accord avec lui-même et les autres qui le font, il a bâillonné la conscience, il a mangé du fruit de l'arbre. Et le péché contre l'esprit, n'est-ce pas cela? Non seulement ne pas obéir à l'Esprit, mais s'efforcer de le faire taire.

Voilà quel était le chemin que Dieu avait interdit à l'homme. Certes, Dieu sait que cet homme fera des embardées à l'occasion. Bien qu'il soit entre les mains de Dieu, cet être libre tirera à hue et à dia. Mais qu'il ne mange pas de l'arbre à déterminer soi-même le bien et le mal et à perdre la conscience de cet appel divin qui lui détermine son bien et son mal, au-delà de ses propres désirs!

Tactique du tentateur.

Et comment l'homme fut-il tenté? Ici nous abordons l'analyse de ces mouvements d'âme en lesquels s'articule la tragédie de

l'Eden. Mais il faut d'abord remarquer que ce n'est pas l'homme, c'est la femme qui fut tentée. Nous allons voir que cela a des conséquences.

Le serpent entre donc en scène. D'abord : le tentateur. Ne demandons pas : le tentateur, était-ce un ange, pourquoi était-il tentateur? Ici la Bible ne donne pas les papiers d'identité du tentateur. Elle dit qu'il y eut un tentateur et le décrit comme retors. Cela doit suffire pour ce récit. Le tentateur intervient et commence par défigurer l'ordre de Dieu, non pas en le diminuant, mais en le majorant : « Alors, Dieu a dit : vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin! » Ces mots sèment l'inquiétude en Ève : « Est-ce que j'aurais mal entendu lorsque j'ai cru qu'on pouvait manger de tous les arbres sauf de celui qui est au milieu ? » Mais elle résiste à cette suggestion et rectifie pour l'honneur de Dieu car elle ne veut pas le faire apparaître comme un despote terrible : « Non, ce n'est pas ce qu'Il a dit. Il a dit : De tous vous pouvez manger, mais de l'arbre qui est au milieu, celui-là vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas sous peine de mort. »

Et la pauvre Ève, impressionnée par l'ordre de Dieu, a ajouté : « vous n'y toucherez pas », que Dieu n'avait pas dit. Il avait seulement dit : « vous n'en mangerez pas ». Mais elle se dit : « pour arriver à ne pas en manger, le plus simple c'est de ne pas y toucher ». Cette précaution a cependant pour effet secondaire de créer toute une *aura* imaginative autour de l'interdiction de Dieu qui occupe ainsi une place accrue dans sa conscience préoccupée. Le serpent a donc atteint son premier but : faire que la femme soit obsédée par l'interdiction.

Ensuite, il va toucher au motif de l'interdiction. Ève avait rapporté la parole de Dieu : « vous n'en mangerez pas, sous peine de mort ». Le serpent tout de suite rectifie de son côté, c'est-à-dire gauchit : « Allons donc! vous n'en mourrez pas. Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, arbitres du bien et du mal. » Ève est très impressionnée : « Qu'est-ce que ça veut dire ? J'avais cru que Dieu me protégeait de manger de cet arbre parce qu'il était mortel pour moi. Je croyais que Dieu, comme un père à l'égard d'un enfant qui n'a pas assez de raison pour ne pas aller toucher au poêle dès qu'il le voit, m'avait

dit : ne touche pas à ça, ce serait ta mort. Et voilà que ce serpent me laisse entendre que peut-être Dieu a eu de tout autres motifs en tête, peut-être que Dieu est, comme il l'entend, un despote jaloux de son autorité qui ne veut surtout pas qu'un autre atteigne cette clairvoyance, cette possibilité de décréter le bien et le mal qui est son privilège à lui. Il veut rester seul sur son trône, et il n'accepte de faire des créatures qu'à condition qu'elles restent en dessous de lui. Mais que l'une d'entre elles découvre le chemin et la porte qui fera d'elle un dieu, voilà ce que Dieu ne veut pas. Dieu sait cela, craint cela et ferme l'accès de la divinité, comme Barbe-Bleue la porte de la chambre aux sept épouses. »

De l'arbre aux lèvres.

Ève est donc inquiète : « Voyons, est-ce ce serpent « mal embouché » qui a raison ? ou bien n'avais-je pas raison de penser auparavant qu'en réalité Dieu veut mon bien et me protéger des périls de mort que je porte en moi-même ? » Le doute est entré dans son âme. En est-elle responsable ? C'est le serpent qui a semé le doute dans son âme, c'est le tentateur. Mais voyons ce qui suit : « Alors, la femme se rendit compte (pourquoi *alors* seulement ? Parce que ce fut le résultat de la tentation). Alors, la femme se rendit compte que l'arbre était appétissant et séduisant à regarder, et précieux pour qui cherche la connaissance. » Son imagination joue et colore l'arbre, objet de cette interdiction ambiguë, d'un aspect étrangement attirant : si cet arbre était vraiment l'arbre à devenir des dieux... Le voilà qui devient fort attirant depuis que cette explication a été semée comme un possible dans l'esprit d'Ève. Et naît alors ce vertige de l'imagination qui ne sait plus sur quelles valeurs elle se base, qui ne sait plus s'il s'agit de s'affranchir d'un Dieu despote et jaloux ou au contraire de suivre les consignes d'un père prévoyant à l'égard d'un enfant écervelé. L'imagination n'a plus de racines à ce moment-là. Aussi, ce vertige fait qu'elle tombe comme le vertige fait qu'on tombe. Sans vertige, on ne tomberait pas. Avec le

vertige, les jambes deviennent vraiment comme du coton. Oui les jambes de sa volonté sont devenues comme du coton. Et elle a pris un des fruits. Elle y a mis une dent.

Dès qu'elle y a mis sa dent, elle a pensé qu'elle avait un mari, et elle en a vite passé à son mari pour ne pas être seule dans ce coup hasardeux. Elle se disait : qu'est-ce qui va se passer ? Tout de suite, un frisson en faisant le geste, lorsqu'elle sent que le geste lui sort des mains : il vaut mieux que mon mari soit dans le coup lui aussi. Qu'on meure ensemble, qu'on soit dieu ensemble, advienne que pourra, mais pour tous les deux. Le mari n'aurait jamais eu l'idée de manger de l'arbre. Il est très peu imaginatif : il ne s'est même pas rendu compte qu'un serpent était en train de tourner la tête de sa femme, bien qu'il fût à côté d'elle. Ainsi d'une seule initiative les deux ont mangé. Admirez la subtilité du récit : « Lui aussi, goûta. Alors leurs yeux à tous deux se dessillèrent! » Voilà la nouvelle connaissance, celle que le serpent avait prophétisée : vous deviendrez comme des dieux qui savent discerner le bien du mal. C'est par la connaissance qu'on entre dans la divinité ; « alors leurs yeux à tous deux se dessillèrent... et ils connurent (puis cette petite chute) qu'ils étaient nus ». Oui, il y a eu une nouvelle connaissance, mais une connaissance tout autre qu'ils ne l'espéraient.

Responsable ?

Avant de voir qu'elles ont été les conséquences de la chute, cherchons à éclairer un peu les véritables responsabilités de la chute. Comment tenir, en effet, Ève tentée, pour responsable du doute qui entre dans son imagination, ou pour responsable du fait qu'obsédée par ce doute et flageolante dans sa volonté elle soit comme attirée vertigineusement par le fruit et en mange ? Où se situe la responsabilité ? Il ne faut la situer, je pense, ni au moment où Ève a conçu le doute, ni à celui où elle a commis l'acte, mais lorsqu'elle s'est ouverte à la fascination du doute, lorsqu'elle a caressé le doute. C'est là exactement qu'elle fut responsable : en ce moment où elle commença à s'attarder avec

complaisance sur cette éventualité, sur ce doute qui touchait aux motifs de l'interdit divin, lorsqu'elle a laissé son esprit jouer autour de la possibilité que présentait le serpent. Ce n'est pas le fait d'avoir entendu, ce n'est pas le fait d'avoir agi, c'est le fait d'avoir prêté l'oreille, d'avoir laissé tourner et retourner en elle cette possibilité, d'avoir comme oublié à ce moment-là toute son expérience quotidienne de la conduite de Dieu sur leurs vies, de la conduite de Dieu sur la création, enfin d'avoir préféré l'éventualité la plus improbable, mais en même temps la plus affreuse : qu'elle soit le jouet de Dieu.

Je crois que c'est là exactement que se situe la faute, de la même façon que pour certaines fautes de sensualité par exemple la responsabilité majeure ne réside ni dans l'imagination initiale ni dans telle bouffée de désir, ni non plus à proprement parler dans le geste qui, à certains moments, peut sortir comme par lui-même d'un désir exaspéré et de nerfs portés à bout, mais dans l'entre-deux, dans le moment où l'imagination est comme accueillie, retournée puis acceptée. Il y a là le très faible moment où justement il y a encore liberté réelle et où, un instant après, il n'y aura plus liberté. Pourtant aucun geste n'a eu lieu, mais l'accueil d'un possible s'est fait comme en jouant. Et dans ce jeu l'élément déterminant prend la forme d'une sorte de vertige du pire.

Nudité et parure.

Quelle fut la conséquence principale de la faute? Ce fut la nudité. Ou plutôt la prise de conscience de cette situation : « Ils connurent qu'ils étaient nus. » Et ils réagirent en s'habillant : « Ils cousirent des feuilles de figuier pour s'en faire des pagnes. » Pour comprendre ce qu'entend la Bible par le mot : nudité, il faut d'abord noter qu'en Israël, ce mot-là n'a absolument pas la résonance qu'il a dans notre culture moderne. Nous serions tentés de penser : nudité-attrait. Mais aux yeux d'un Israélite de cette époque-là, il faut être construit bizarrement pour penser comme cela. Eux pensent d'abord : nudité-humiliation, et plus encore nudité-dénuement, c'est-à-dire se trouver démuni et désemparé

devant une présence dangereuse. Il y a une espèce de peur de viol dans toute nudité en Israël, physique mais beaucoup plus encore spirituelle.

L'homme est un être qui essaie de se parer, beaucoup plus que de s'habiller. Il essaie de jouer un personnage, d'avoir une figure, d'avoir un air... d'ange, et la femme aussi. Mais, à proprement parler, tout cela est un essai pour avoir l'air d'*être*. L'homme est un être qui essaie d'avoir l'air d'être, d'être au moins aux yeux des autres, s'il n'arrive pas avec assez de sécurité à *être* à ses propres yeux. Cela au moins tranquillise : se rendre compte qu'on peut *sembler* attirant ou estimable pour un autre. Ça vous aide à penser qu'on pourrait même l'*être* en réalité, et qu'il peut être exagérément pessimiste d'en douter. Se donner des airs aux yeux des autres puis de soi-même, voilà ce qu'on appelle la parure. Or l'homme cherche d'abord à se parer. Pourquoi ? Justement parce qu'en réalité, il se sait *étant* mal, étant d'une façon insatisfaite, étant hors de la paix, étant dans l'angoisse. Aussi s'essaie-t-il à apparaître autre. Et être nu : c'est voir ses apparences crouler, voir cet « essai d'avoir l'air d'être » sombrer, se trouver sous les yeux de tous tel qu'au fond de sa conscience, malheureusement, on a la certitude désespérante d'être. On n'aime pas être pris sur le fait. Si l'on pèche et qu'on n'est pas vu, il n'y a que demi-mal. Si l'on pèche et que l'on est vu, cela devient dramatique. Parce qu'on risque d'être vraiment un pécheur, à ce moment-là, aux yeux de tous les autres. Si on ne l'est qu'à ses yeux à soi-même, on peut encore jouer le jeu et espérer s'y prendre.

Eh bien, être nu, c'est justement cela, c'est voir s'étaler aux yeux de tous cette humiliation que l'on porte au fond de soi-même. Ne plus pouvoir jouer le jeu aux yeux des autres, et ainsi se sentir désemparé devant des présences dangereuses. Pourquoi dangereuses ? Parce qu'en Israël, les autres c'est ou bien des gens bouche bée d'admiration car « on leur en met plein la vue... » ou bien des espèces de serpents non charmés qui cherchent à mordre.

Des serpents à charmer.

La vie sociale ressemble dans certains Psaumes à la situation du charmeur de serpents : il faut tenir en respect les « moqueurs », éviter que quelqu'un ne commence à susurrer à l'oreille de l'autre et qu'ils ne se mettent à siffler en vous voyant passer. Ce serait signe que l'on est nu. On a beau être habillé exactement comme d'habitude, le personnage qu'on s'essayait à construire a claqué, le charme du charmeur de serpents est rompu et alors tous se mettent à siffler et à essayer de mordre par les médisances qui font perdre la face. Il n'y a qu'une façon de faire taire les médisants, d'arriver à neutraliser toutes ces envies haineuses qui cherchent à vous démolir, c'est d'arriver à sauver la face, à tenir à tout prix le personnage que l'on veut réaliser. Et le drame, ce n'est pas d'avoir perdu santé, fortune ou bonheur, c'est d'abord d'être devenu la proie des regards moqueurs et des railleries de tous les autres. N'est-ce pas la situation du charmeur de serpent ? Ou bien on domine et on maîtrise l'ensemble, ou bien on se sent tout à coup devenu la proie de ceux qui sont prêts à vous bondir dessus.

Le Regard contre lequel il n'est point de charmes.

La nudité exprime d'abord cet effondrement du personnage que la parure s'évertuait à créer. Mais elle ne se situe pas seulement au plan des rapports entre hommes. Elle a d'abord sa place au plan des rapports avec Dieu. Job nous en a décrit les effets : se sentir épié, dévisagé, se sentir jugé par le Tout-Puissant, par celui dont on sait au fond de soi-même que le regard est absolument lucide. Voilà le dénuement que l'homme a expérimenté dès la faute consommée. Sous le regard de Dieu il a tout de suite senti qu'il avait coupé la racine de vie. Pourquoi ? Ayant douté de la bonté du père, il avait ensuite scellé ce doute par un geste qui l'entérinait comme un sceau au bas d'un acte. Quand l'homme a

accompli le geste de manger le fruit, cela voulait dire : au fond, j'ai reconnu que Dieu est celui qui veut me maintenir en humiliation et qu'il faut s'en affranchir à tout prix pour devenir soi-même un dieu.

Manger le fruit signifiait cette interprétation des motifs de Dieu. Par ce geste était rompu le climat de confiance, l'abandon filial entre les mains d'un père dont l'amour pour nous serait notre unique trésor. Ayant rompu cela, l'homme sait qu'il a rompu avec la source de vie. On ne peut en effet recevoir de Dieu une vie sans cesse renouvelée que si l'on demeure fixé et ouvert à lui de tout soi-même. Or l'homme en voulant devenir un dieu s'est d'abord coupé de cette relation d'ouverture totale et confiante qui lui aurait seule assuré la vie.

Hallucinations d'un cœur crispé.

Et directement, l'homme est passé d'un Dieu-Père entre les mains duquel on joue comme un enfant, à un Dieu-Juge dont on fuit la Face. Est-ce Dieu qui a changé à l'égard de l'homme? Je ne crois pas, ou pas principalement. C'est principalement dans l'âme même de l'homme que cela s'est passé. L'homme après sa faute s'est dit : qu'est-ce que Dieu va en penser? Et pour interpréter ce que Dieu pourrait en penser, il imagine à partir de son propre cœur, de son cœur déjà crispé par la faute, par l'acte de rébellion. Et dans son cœur crispé, il se dit : « Et moi, comment réagirais-je si l'on s'était ainsi rebellé contre moi? » Et désormais le *moi* de l'homme signifie quelque chose d'autre que ce qu'il était auparavant, car il vient de se poser d'une façon tout à fait neuve en s'affirmant contre toute espèce de dépendance. Et c'est cet homme, à peine dressé en son autonomie contre toute dépendance, qui se dit : « Que ferais-je moi, si quelqu'un se rebellait contre moi, comme je l'ai fait à l'égard de Dieu? » Il est évident qu'un tel homme dans son cœur crispé garderait rancœur et rancune à celui qui s'est ainsi rebellé. Il couperait désormais toute relation avec lui, et exigerait une réparation humiliante avant de réentrouvrir la porte peu à peu.

Rappelez-vous à ce point de vue la parabole de l'Enfant prodigue (Lc 15, 11-32) qui commence par un récit de faute originelle, quoiqu'on souligne rarement cet aspect. Cet enfant qui est au loin a vu lui aussi se tarir les sources de vie. Il était parti à l'étranger avec son petit patrimoine à lui. Et le patrimoine s'est dissipé comme les eaux vives devenues mortes s'infiltrent à travers une citerne crevassée. Bientôt il n'a plus rien eu en mains. Voyant venir la mort, l'épuisement de tout, il recommence à penser au père qu'il a quitté. Comment l'imagine-t-il ? Il se dit : « Ah! j'étais quand même mieux auprès de mon père que maintenant! Combien des serviteurs de mon père sont nourris infiniment mieux que je ne le suis maintenant... Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais revenir auprès de lui et il va falloir que je m'humilie d'abord pour l'apaiser. Je vais lui dire : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, aussi ne suis-je plus digne d'être appelé ton fils. Reprends-moi, je t'en prie, comme un de tes serviteurs. » Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'il s'imagine retrouvant un père courroucé, un père qui va lui dire : « Pas question de te reprendre comme ça, mon garçon, je voudrais des preuves que tu sais mieux ce que tu veux. Commence par un moment de stage à mon service. Selon les résultats, je verrai si je peux te reconnaître comme mon fils à nouveau. » C'est donc dans cette disposition d'esprit qu'il s'approche, prêt à croquer cette pilule amère d'avoir à s'humilier devant son père. Et que trouve-t-il ? Son père qui l'attendait devant l'entrée de la maison, et cela non par hasard, car il l'attendait depuis toujours dans son amour.

Mais le fils ne comprend pas ce que son père a dans le cœur. La preuve en est qu'il commence tout de suite par réciter le petit discours qu'il avait préparé : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. » Mais le père lui tombe sur le dos, sur les épaules, l'embrasse à gros baisers, et crie : « Qu'on aille me chercher tout de suite l'anneau et la plus belle robe, qu'on tue le veau gras... » Le fils n'y comprend rien. Pourquoi ? Parce qu'en se rebellant contre son père, il a défiguré en lui-même l'image du père. C'est même cela qui fut à l'origine de sa révolte : il a d'abord douté que le père soit *père* et père *aimant*. Il a cru que le père était *despote accaparant*, qu'il ne voulait pas que ses enfants le lâchent, et découvrent eux aussi l'indépendance adulte. C'est en se forti-

fiant dans cette interprétation que le père en réalité n'est qu'un parâtre, quelqu'un qui veut garder à tout prix son fils à côté de lui pour le servir, et pour qui le bonheur de ce fils ne compte pas... C'est en s'endurcissant dans ce ressentiment qu'il a eu la force de quitter son père, de décrocher. Ce départ était devenu chose nécessaire, une conséquence normale.

Il avait commencé par défigurer en lui-même l'image du père, ayant douté de son amour. Et cette défiguration de l'image du père continuera ensuite et, sous l'amertume de l'échec, se durcira en caricature. C'est elle qui fera apparaître la rentrée en grâce comme une humiliation lourde à digérer, un nouvel asservissement auquel il faut se résigner. Il ne se dit pas : l'amour de mon père me manque, il dit : « Je n'ai plus rien à manger, on est mieux nourri chez mon père. Peut-être que la servitude que j'ai voulu fuir vaut mieux que la mort. Résignons-nous donc à l'accepter... » Il revient, non parce qu'il a retrouvé son père, mais parce qu'il ne peut plus trouver ailleurs de quoi se nourrir. Il ne revient à son père que comme à un pis-aller.

Certes le geste d'asservissement, d'humiliation, de reconnaissance d'échec est dur à sortir, mais cela lui apparaît comme les seuls termes possibles de la réconciliation parce qu'à ses yeux de rebelle qui a caricaturé en lui l'image de son père, la réaction de celui-ci ne peut être que d'exiger réparation, par amour-propre, pour son autorité paternelle froissée. Il ne peut pas imaginer que l'amour de son père est en réalité blessé, souffrant, écartelé et qu'il appelle, qu'il désire ce retour de son fils, que le père n'a aucune envie de négocier mais qu'il voudrait pouvoir le rappeler de l'intérieur de son cœur, ce fils égaré au loin, dont le simple retour suffirait tout de suite à le combler. Le père sait en effet que même si c'est le besoin qui ramène son fils, l'amour pourra renaître ensuite, au contact authentique du père et non plus de la caricature que le fils s'en était forgée.

Et la peur de Dieu naquit.

Eh bien! le même malentendu sépara l'homme de Dieu dans la première faute. La situation normale de l'homme n'était pas

d'avoir peur de Dieu, de se sentir nu devant lui. Mais une fois qu'il a défiguré en lui-même l'image du père, se le figurant comme un despote soupçonneux et jaloux de son autorité, alors il commença à le redouter, puisqu'il l'avait d'abord imaginé comme tel à la base de son péché. Et le drame de la faute n'est peut-être pas tellement le fait d'avoir essayé de devenir Dieu soi-même à la place de Dieu. L'homme se rendrait compte qu'on n'y arrive pas, buterait contre l'impossible et reviendrait. Mais c'est qu'à la racine de cela, il y a une méconnaissance de ce qu'est le père, et il y a ensuite une volonté de se leurrer et de s'imaginer le père comme un despote jaloux, pour justifier sa rébellion désespérée. Et c'est cette caricature de l'image de Dieu qui va être le plus dur à extirper de l'homme. L'homme se rendra bien vite compte qu'il n'est pas un dieu, il se rendra bien vite compte que ce paradis perdu était le seul lieu possible du bonheur. Mais ce qui va l'empêcher de revenir vers son Dieu, c'est qu'il imaginera sans cesse ce retour comme la contrepartie d'un marché humiliant où il va falloir payer en remords, en désaveu personnel pour apaiser l'autorité divine offensée. L'homme est devenu incapable d'imaginer ce retour comme la redécouverte d'un cœur méconnu, ce qu'il est pourtant en réalité. Aussi du point de vue de Dieu, le retour de l'homme consistera-t-il avant tout en un réapprivoisement de l'homme.

Une insupportable douceur.

L'homme, devenu sauvage, fuit terrorisé vers la mort, terrorisé parce qu'il ne peut pas supporter le regard de son père dont il a en réalité méconnu et bafoué l'amour. Et je dirais : c'est parce que les yeux du père sont trop doux à porter pour l'homme, d'une douceur trop déchirante, que l'homme comme pour atténuer sa faute essaie de s'enferrer dans cette conviction qu'en réalité le Père exerçait sur lui un joug intenable qu'il fallait secouer à tout prix. Oui, au ton des premiers mots de Dieu : « Adam, où es-tu ? », tout de suite le pécheur a reconnu que le visage authentique était celui du Père aimant et non du despote jaloux de son

autorité. Mais il n'en a tremblé que plus, parce qu'une fois qu'il a rompu les liens il ne peut plus supporter l'amour, l'amour qui déchire encore plus lorsqu'on se rend compte qu'on l'a méconnu.

Je connais des ménages en dérive. Cela a débuté par la faute de l'un, qui a commis certaines infidélités. L'autre ne le savait pas. Mais pour celui qui a péché, la nausée de sa faute s'accroît lorsqu'il se sent entouré de la confiance de celui qui ignore tout. Il ne peut plus porter cette confiance, plus pesante encore que des soupçons. Est-ce parce qu'il se rend compte justement de ce qu'il a détruit, et qu'il garde pourtant sans cesse sous les yeux au contact de ce cœur fidèle toujours ouvert, est-ce pour cela qu'il essaie à ce moment-là de caricaturer l'autre et de se dire : « Il fallait que je le fuie et j'ai eu bien raison. » Est-ce pour ce motif qu'il essaie de faire taire en lui tout ce qui pourrait réveiller cette confiance et déchirer encore plus son cœur, maintenant qu'il a fait un autre choix qui l'inquiète et dans lequel il lui faut s'enferrer par goût du pire ? Combien caricature-t-on de visages, parce qu'une fois pris par le doute et les rêves, on n'a plus la force de reconnaître ensuite qu'on est passé à côté de l'amour... On veut se convaincre qu'on a eu raison de douter, qu'il n'y avait pas de possibilité d'amour et qu'il fallait s'en aller. C'est ce que fait l'homme à l'égard de Dieu.

Une humanité à réapprivoiser...

Aussi Dieu va-t-il devoir le réapprivoiser, laborieusement, comme on réapprivoise un oiseau apeuré. Il ne faut pas le prendre dans la main tout de suite, il faut d'abord le familiariser. On met un petit peu de pain derrière la fenêtre fermée. L'oiseau vient quand la fenêtre est fermée, il ne viendrait pas si elle était ouverte. On répète ce manège plusieurs jours. Un autre jour, on entrouvre la fenêtre, il vient quand même parce qu'il est habitué à venir. Vous arriverez ensuite à mettre le pain sur le coin du bureau, il viendra petit à petit, même si le moindre de vos gestes l'inquiète et le fait trembler. C'est ce que Dieu fait avec l'homme. Mais si l'oiseau se résigne à vous approcher, c'est

parce que c'est l'hiver. L'été vous n'arriveriez pas à l'apprivoiser, mais l'hiver il ne trouve guère à manger, aussi se rapproche-t-il des fenêtres de ces hommes qu'il redoute.

Dieu ne va pouvoir réapprivoiser un peuple qu'en hiver. Les descendants de Jacob en Égypte, c'est un peuple en hiver, un peuple prêt à mourir, qui voit sa mort devant lui. Et c'est cela que Dieu va pouvoir réapprivoiser. Ce n'est pas tout de suite que Dieu va pouvoir le prendre en main sur le Sinaï. Il va falloir d'abord qu'il commence par le sauver de la mort de façon absolument inattendue : ce sera la sortie d'Égypte et le passage de la mer Rouge. Ce peuple, il ne lui demandera pas de l'appeler tout de suite Dieu, nom qui évoque la toute-puissance redoutable. Il lui demandera de l'appeler par un nom qu'il s'est donné : Yahvo[1] qui veut dire pour Israël : Sauveur, car ce nom est lié à l'expérience de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge.

... pour remodeler en elle l'image de Dieu...

Et Israël acceptera la main de ce Sauveur pour le guider puisque c'est elle qui l'a arraché à la mort, et ensuite il acceptera aussi la main de ce Sauveur pour le remodeler à nouveau. Il faut en effet que Dieu remodèle en l'homme son image à lui, Dieu. Car l'homme fut fait à l'image de Dieu. Mais ce même homme a fui les mains de Dieu qui l'avait modelé et a caricaturé en lui-même l'image de Dieu. Dieu ne pourra donc se faire reconnaître de l'homme que si d'abord il remodèle en lui son image, que s'il commence par le remodeler à son image. Si le mot paternité recommence à vouloir dire pour l'homme ce qu'il veut dire pour Dieu, si le mot amour recommence à vouloir dire pour l'homme ce qu'il veut dire pour Dieu, autrement dit si Dieu remodèle en l'homme son image, l'homme un jour pourra reconnaître à nouveau Dieu. Mais pour modeler l'homme à son image à nouveau, il faut d'abord que Dieu reprenne en main cet

1. Il faut préférer la vocalisation Yahvo à Yahvé moins bien attesté.

homme fuyard et terrorisé qui s'en va loin de sa face, emportant avec lui ce reste d'eaux vives dérobées jusqu'à ce qu'elles s'épuisent vers une mort sans espoir. Cet homme qui fuit son Dieu vers la mort c'est lui qu'il faut reprendre ; on ne peut le remodeler qu'à ce prix. Mais on ne peut le reprendre que le jour où, à la porte de la mort et de la destruction, il est prêt à accepter qu'une main le guide hors du pays de servitude, hors de l'abîme des grandes eaux de la mer Rouge.

... afin qu'elle puisse le redécouvrir.

Une fois sauvé, après, il suivra son Sauveur. Il acceptera d'être pétri à nouveau par celui qui l'a ressaisi et dont il ignore que c'est le Dieu même qu'il fuyait. Pendant que Dieu le remodèle, il pourra commencer à reconnaître en lui l'image que Dieu y pétrit et à redécouvrir qui était ce Dieu qu'il a méconnu.

Nous assisterons donc à cette reprise en main par Dieu d'une foule misérable. Cela se passait dans la terre de Goshen, il y a seulement 3.200 ans.

DOMINIQUE BARTHÉLEMY, O.P.

ANTONIONI
ou le Paradis perdu

« C'est vrai, c'est à l'Eden que je songeais. »
A. RIMBAUD.

Pourquoi court-on aux films d'Antonioni ? Ils ne sont pas drôles du tout. La critique, un instant passionnée, hésite et, au double sens du mot, se rétracte. Mais le public, lent à se laisser convaincre, subit maintenant sans réserve la fascination de la tristesse. Longue est *La Nuit,* mélancolique *L'Aventure,* déchirant *Le Cri.* Chacun de ces films d'une trilogie déjà célèbre rejette à la rue des spectateurs aux traits tirés, aux yeux mi-clos, qui semblent prolonger pour leur compte, comme des somnambules, l'errance qu'ils viennent de suivre à l'écran. Car, d'un film à l'autre le décor peut changer du tout au tout — *le Cri* (1957) est livré à la brume et à la plaine spongieuse du Pô, *l'Aventure* (1960), au soleil sur la mer, sur les rochers ou sur les pierres antiques de la Sicile, *la Nuit* (1961) aux constructions modernes agressives et aux éclairages factices de Milan — le tourment des personnages demeure invariable : ils vont, ils viennent, ils cherchent, ils appellent. En vain. On peut essayer sur eux tous les réactifs, pluie ou soleil, nature ou ville, travail ou loisirs, le résultat demeure identique : mystérieusement frustrés, ils rôdent et leur cœur n'a point de repos. Que cherchent-ils donc, ces amants insatisfaits ? L'Absolu ? Peut-être ! L'ultime secret de leur nostalgie restera informulé. A coup sûr, eux-mêmes l'ignorent.

Ne nous hâtons point, dans un bel élan fraternel, pour leur fournir la clef de leur tristesse et du même coup son remède, de leur citer saint Augustin : « Tu nous a faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur n'aura point de repos qu'il ne repose en Toi », non seule-

ment ils ne nous comprendraient pas, mais nous verrions naître sur le visage fatigué d'Antonioni, leur inspirateur, un sourire énigmatique. Avant d'évangéliser ses personnages, c'est lui qu'il faudrait confesser. De quel ennui souffre-t-il ? Quel est son mal ? Et quel son désir ? Peut-on l'appeler Dieu ? Le permet-il ? Il le permet, mais sans quitter son sourire ambigu. Car, ce désir d'éternité dont vingt siècles de christianisme ont imprégné notre cœur, si c'était une passion inutile ? S'il faisait peser sur notre âge nouveau le poids d'exigences trop vieilles ? Si c'était lui, enfin, non pas notre espérance, mais la clef de notre écartèlement ?

A quel prix peut-on encore parler de Dieu à l'homme d'aujourd'hui pour dissoudre son malaise, s'il craint que Dieu lui-même, fantôme mal exorcisé, en soit la cause ? (Rappelons que *le Cri* a été coté 4 B, *l'Aventure* et *la Nuit* 4 A).

★

Pour comprendre Antonioni, le plus simple est encore de le situer dans le courant néo-réaliste italien. Sauf à reconnaître qu'il s'y est taillé d'autorité une place originale. Observateur remarquable, comme Rossellini, de Sica ou Fellini, il voit dans le cinéma un instrument de révélation du réel. « Il tourne habituellement en extérieurs et en décors naturels, parfois au milieu de difficultés sans nom, afin que le cadre de ses films soit plus dense et comme irréfragable » note le P. Tilliette dans de très savants « Cadrages sur Antonioni » (*Etudes*, juillet-août 1961). Il va jusqu'à refuser au montage le procédé, commode mais fictif, du retour en arrière. Il s'agit de capter la vérité sans tricherie. Il entend dans cette entreprise aller plus loin que tous ses devanciers. Il se distancera notamment de V. de Sica et de Fellini.

V. de Sica, lorsqu'il travaillait avec Zavattini, s'arrêtait le plus souvent à la quotidienneté superficielle pour y mettre en évidence des exigences sociales. Antonioni, qui ne cache pas ses affinités avec l'extrême-gauche, reprend les mêmes démarches significatives, mais il en propose une tout autre lecture, bien plus profonde. Quand on voit Aldo et sa petite fille errer dans *le Cri*, impossible de ne pas songer à l'ouvrier du *Voleur de bicyclette* et à son petit garçon. La similitude de certaines séquences comme celle de la brouille entre le père et l'enfant confinerait au plagiat, s'il ne s'agissait d'une référence voulue et d'une critique implicite : il n'y a pas que la perte d'une bicyclette qui puisse jeter un homme sur la route. Aldo n'a pas grand-peine, lui, à trouver du travail. Il pourrait partir en Amérique, s'il le voulait. Mais il cherche bien autre chose qu'un vélo. On lui a volé son âme.

Recommencer le paradis ?

Antonioni va-t-il donc rejoindre les perspectives spiritualistes ouvertes par le Fellini de la *Strada*, des *Nuits de Cabiria*, de la *Dolce Vita* ? Il les récuse au con-

traire avec une sourde violence, comme arbitraires, factices, plaquées sur le réel au lieu d'en naître. Les références critiques sont ici presque insolentes.

Qu'est-ce que *la Nuit,* en effet, sinon *l'une* des sept nuits de la *Dolce Vita,* mais dont l'analyse cette fois s'étire sur deux heures? Antonioni se veut plus sérieux. Il n'a pas craint de prendre le même acteur, Marcello Mastroiani, pour le plonger dans le même milieu des fêtards sophistiqués, — Milan cette fois après Rome. Il l'a seulement vieilli de dix ans, lui a donné une épouse sage, et il a comblé son vœu de devenir écrivain couronné. Pour voir si l'espérance de la grâce, dont il augmentera ainsi les chances mais dont Fellini se fait selon lui un alibi commode, serait au rendez-vous. Or, à l'aube, il n'y a rien; pas d'image de la grâce au ciel. Rien qu'un ménage désuni, désagrégé, qui roule à terre en pleurant, « rendu au sol » dirait Rimbaud, « avec la réalité rugueuse à étreindre ». Chemin faisant, nous avons eu droit à un strip-tease, comme dans la *Dolce Vita.* Plus d'un spectateur l'aura trouvé impudent et inutile. Pourtant quel symbole! Lorsque les époux se dirigent vers le parc au petit matin, quelle est donc cette musique ironique et cahotante à l'orchestre ? Celle du strip-tease! Voici l'heure de la vérité nue. Tout faux-semblant détruit, il n'y a plus bientôt qu'un pauvre homme et une pauvre femme qui se cherchent en gémissant. La caméra s'éloigne, elle se détourne avec pudeur et regarde pensivement les arbres, le jardin. Elle ne guette pas de signe dans les nuages comme celle de Fellini, elle regarde le beau parc et s'interroge : l'homme et la femme peuvent-ils recommencer le paradis terrestre, un paradis à leur mesure, un paradis sans Dieu? « C'est vrai », semble avouer Antonioni après Rimbaud, « c'est à l'Eden que je songeais ».

A la fin de *la Strada,* chef-d'œuvre de Fellini, les larmes de Zampano sont célèbres. Il vient de comprendre, lui, la brute insensible, que Gelsomina avait pu l'aimer d'amour et son cœur se brise. Il tombe à genoux sur la plage, *lève les yeux au ciel,* et il pleure. Fin. Dieu les rassemblera. Ressaisissant tout le film à partir de cette dernière image, André Bazin proposait de l'intituler : « Histoire d'un homme qui apprit à pleurer ». Définition pénétrante dont Fellini lui-même se déclara bouleversé. — Or la même définition conviendrait exactement à *l'Aventure* : Sandro, l'homme aux conquêtes faciles, s'écroule sur le banc, sa tête *s'incline vers la terre* sous la main de Claudia qui pardonne, et il pleure. Fin. Mêmes larmes, mais regrets opposés, symbole de la divergence des espoirs. Antonioni ne croit pas aux solutions célestes. Il en veut une au ras du sol, parce que c'est là, maintenant, que le désespoir nous déchire. Ce n'est pas Dieu qui rassemble ces amants mais « une sorte de pitié réciproque » (Antonioni), une pitié sans illusion (Antonioni encore : « Que nous reste-t-il sans cela? »), une pitié tout humaine.

Faut-il insister? A la fin de *Il Bidone,* le film le plus désolé de Fellini, Augusto se hisse au moins au bord de ce désert pierreux où il va mourir. Il émerge de cet enfer. — A la fin du *Cri,* Aldo quand il revient enfin après son long vagabondage, d'Elvia en Virginia, de Virginia en Andreina, vers la femme qu'il aime, mais qui l'a repoussé, Irma, c'est pour la trouver heureuse, comblée, avec un nouvel enfant. Alors il monte comme un automate à la tour de l'usine où tout a commencé et, vertige ou suicide, il chancelle soudain et s'écrase au sol comme un pantin. Irma le reçoit là, *par terre,* plaqué devant elle pour toujours, et elle pouse un cri d'horreur qui défait toute la victoire, un cri, *le Cri!*

L'illusion d'éternité.

Quel diagnostic Antonioni porte-t-il donc sur le mal du couple, sujet de tous ses films, et quel remède préconise-t-il? Il l'a dit à mots couverts qu'on a pourtant trouvés grandiloquents : « Il y a dans le monde, aujourd'hui, une fracture très grave entre la science d'un côté, toute projetée vers l'avenir... et, de l'autre côté, une morale raidie, figée... Nous ne serions pas érotiques, c'est-à-dire malades d'Eros, si Eros était en bonne santé. Et en disant en bonne santé, je veux dire juste, adéquat, à la mesure et à la condition de l'homme. »

Quelle mesure? Celle de notre inconstance et de notre fragilité. Ne faudrait-il pas cesser de joindre à tout prix dans notre ambition permanence et amour ? Des siècles de christianisme ont conditionné l'homme à ce lien : il ne conçoit pas de vrai bonheur en amour sans durée indéfinie. Il faudrait qu'il arrive à se désintoxiquer de cet « éternalisme », puisque aussi bien « Dieu est mort » et que le mariage, institution chrétienne, se délite au contact de conditions économiques nouvelles qui rendent chaque jour plus inéluctable l'émancipation de la femme.

Alors? « l'amour libre, le cœur à l'encan, le mariage à l'essai, le compagnonnage..., est-ce cela, s'étonne le P. Tilliette, est-ce cet individualisme insouciant que l'on nous offre pour affronter le drame et les dangers de l'âge technique, de l'ère atomique ? » Mais il s'agit de bien autre chose. Comme tout marxiste, Antonioni espère qu'avec l'avènement d'une société sans classes, un nouvel équilibre s'établira entre l'homme et la femme. A « homme nouveau », *sentiments nouveaux.* L'homme enfin accordé à la Nature sera du même coup accordé à la femme puisque aussi bien, selon Marx, le rapport de l'homme à la femme est simultanément son rapport à l'homme et à la Nature. Que sera cette harmonie d'un nouvel Eden? Plus souple à coup sûr que celle dont une morale chrétienne périmée nous impose encore la contrainte, guérie de son illusion d'éternité.

L'illusion est du côté d'Antonioni, nous le savons bien, mais on ne la réfutera pas — comme on prétendit le faire certain soir aux Intellectuels catholiques, à

la désolation d'un jeune critique — par de sages considérations sur la nature immuable de l'homme, sur Homère et l'amour éternel! Homère croyait aux dieux et au gynécée, répliquerait Antonioni. Aujourd'hui « Dieu est mort » et la femme devient l'égale de l'homme.

Une parabole de la perte de Dieu.

Comment lui répondre? Non par de vains appels à la raison mais par l'affirmation tranquille de notre foi, foi agissante en Jésus-Christ, le véritable « Homme Nouveau ».

Alors, bienheureuse ambiguïté de l'art, cette œuvre change de signe. Antonioni croyait dénoncer la nostalgie de la durée dans l'amour dont l'homme serait encore selon lui empoisonné, il chante pour nous la soif d'un amour éternel dont nous savons, comme chrétiens, que le péché nous sépare mais que Jésus nous y introduit avec une exigence croissante, au gré même d'une évolution qu'il nous charge de promouvoir.

« Dieu est mort ». Tel serait le premier constat. Hélas! Dieu est mort pour beaucoup en effet. Il y a dans *l'Aventure* une admirable parabole de la perte de Dieu. C'est la lente, l'interminable recherche d'Anna sur l'île. Anna veut dire en hébreu « Dieu fait grâce ». Antonioni le sait-il? De la part d'un esthète aussi raffiné, c'est l'ignorance qui surprendrait. Par quel hasard nous renverrait-il expressément à l'Écriture? Car le père d'Anna vient nous dire bizarrement qu'on a trouvé dans les affaires de sa fille une Bible... La « grâce de Dieu » a disparu. L'appel retentira longuement à tous les échos de l'île déserte : Anna, Anna! Il n'obtiendra pas de réponse et nulle explication ne nous sera fournie de cet étrange évanouissement. Pauvre Anna, à qui répugnait le réalisme de l'amour! Pauvre Anna, crispée comme la morale dont nous souffrons! Elle s'est volatilisée, ne nous laissant, souvenir dérisoire, que la Bible. Ainsi Dieu, le trouble-fête, s'est-il effacé du monde. Ce n'est plus qu'un nom à quoi rien ne répond.

Chrétiens, comment ferons-nous comprendre aux hommes, nos frères, que rien « ne saurait nous arracher à l'amour que Dieu nous témoigne dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rom 9, 39)? A quoi reconnaîtront-ils qu'il s'agit bien du *Dieu vivant,* sinon « à l'Esprit qu'Il nous a donné » (1 Jo 3, 24; cf. 4, 13). Esprit de vie et d'amour, qui veut toujours recréer le monde. Sommes-nous vraiment engagés avec lui dans cette Genèse?

Un défi.

Il y a trois scènes d'amour dans *l'Aventure,* et chacune est située à proximité d'une église, comme un muet défi de la vie à son ombre. Vers la première

église se hâtent des religieuses, tristes amantes d'un Dieu fictif aux yeux d'Antonioni; le vrai rendez-vous est en face. Une autre a beau être toute neuve, elle est déserte et close. (Antonioni avait d'abord songé à une église en ruine de village abandonné, mais l'ironie n'est pas moins mordante de cette bâtisse préfabriquée et déjà sans emploi.) Telle autre est belle : jadis peut-être la grâce l'habita, mais d'affreux petits séminaristes en culottes longues en surgissent soudain, trottinant comme des cloportes et flanqués de grands séminaristes desséchés. Chacun sait que l'évolution ne passe plus par les insectes. Et une scène improvisée lors du tournage, ce sont les amants, grimpés à la tour de cette église, qui réveillent à leur profit l'antique carillon.

Antonioni ne semble-t-il pas nous dire ainsi : votre foi n'est plus présente au monde ni le monde à votre foi? Votre Église n'est plus qu'une forme vide, sans action sur l'avenir de l'homme.

Quelle honte si nous donnions prise tant soit peu à cette accusation injuste! Mais aussi, comme il faut protester quand on ne lui oppose que le passé : Homère et l'essence éternelle de l'homme, dont nous serions les défenseurs! Alors que nous sommes chargés nous chrétiens, les premiers, d'abolir peu à peu toute inégalité injuste entre l'homme et la femme, et de faire ainsi surgir sans cesse entre eux jusqu'à la fin du monde des *sentiments nouveaux* de la nouveauté même du Christ.

La réconciliation dans la grâce de Dieu.

Le Dieu vivant ne nous est présent qu'en Jésus-Christ. Et Jésus-Christ est « l'Homme nouveau » dont nous devons épouser la croissance jusqu'à la fin du monde. Quelle est donc cette nouveauté? Celle de la parfaite réconciliation dans la grâce de Dieu. Les marxistes n'ont fait que nous voler cette idée en la dénaturant. Cette charte révolutionnaire, nous la tenons de saint Paul. Elle a pour indicatif fondamental le « ni Juif, ni Grec ». « Il n'y a pas de distinction entre Juif et Grec, tous ont le même Seigneur, riche envers ceux qui l'invoquent » (Rom 10, 12; cf. 1 Cor 1, 24, etc.). Désormais tout le monde fait partie en droit du peuple élu, tous les hommes ont accès à l'Église, juifs ou païens à égalité. Ce n'est pas une question de mérite : il suffit de croire au Christ.

Cette désaliénation fondamentale en entraîne trois autres qu'il faut sans cesse promouvoir au long des siècles.

Ni esclave, ni homme libre. « Nous avons tous été baptisés en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres (1 Cor 12, 13). La société antique était bâtie sur l'esclavage : deux tiers d'esclaves humiliés au service d'un tiers d'aristocrates cultivés (certains disent : un huitième!) Le christianisme a posé le principe d'une fraternité universelle. Il n'a pas tout bouleversé d'un seul coup mais il n'a pas cessé

de peser en ce sens, selon ce qu'autorisaient les conditions économiques. Déjà Paul, « le vieux Paul » (Phil 9), osait plaider dans le billet à Philémon l'affranchissement d'Onésime, esclave pourtant fugitif et peut-être voleur (18) : Reçois-le « comme un frère très cher » (16, cf. 21). Et peu à peu l'esclavage a cédé. Le servage a cédé. Le prolétariat et même, on peut le croire, le salariat massif, disparaîtront. L'Église promeut la propriété pour tous. Mais c'est à nous, chrétiens, de hâter cete désaliénation, de faire grandir parmi les hommes, le Christ, l'Homme nouveau.

Ni Grec, ni barbare (ou Scythe). « Je me dois aux Grecs comme aux barbares, aux savants comme aux ignorants » (Rom 1, 14). « Vous avez revêtu l'homme nouveau... Là il n'est plus question de Grec ou de Juif (de circoncision ou d'incirconcision), de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre; il n'y a que le Christ qui est tout et en tout » (Col 3, 11). La société antique était bâtie sur le mépris des peuples barbares (tels les Scythes des vastes plaines). Les Grecs civilisés, raffinés même, avaient en somme le racisme de leur culture. Le christianisme a posé le principe d'une égalité de toutes les races dans le Christ : pas d'esclavage d'une nation ou d'une race par rapport aux autres; accès de tous au mieux-être et à la culture. N'y a-t-il pas encore beaucoup de chemin à faire, ici aussi, pour que la nouveauté du Christ advienne pleinement?

Ni homme, ni femme enfin! « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Gal 3, 28). La société antique était bâtie sur l'infériorité de la femme confinée dans le gynécée. Les philosophes se demandaient même si elle avait une âme (comme l'esclave), si ce n'était pas seulement un gentil animal. « Parmi les bienfaits dont Platon remerciait les dieux, rappelle Simone de Beauvoir, le premier était qu'ils l'aient créé libre et non esclave, le second homme et non femme. » Ceci ne valant guère mieux que cela. Cette disparité méprisante a cessé dans le Christ. « Ni homme ni femme. » Abolie la misogynie. Finie l'aliénation de la femme; le christianisme pose le principe de sa promotion, pour une meilleure authenticité d'ailleurs de son partenaire. Reste à réaliser ce principe. Croit-on vraiment que, par exception le Christ ait déjà atteint toute sa taille en ce domaine? L'évolution ailleurs inachevée serait-elle ici déjà close? N'y a-t-il plus rien à changer à la situation sociale de la femme pour l'avènement d'un amour plus vrai, purifié de toute assurance tyrannique?

Aldo l'a méconnu dans *le Cri*. Pourquoi Irma le repousse-t-elle dès le début? « Je l'aurais épousé, dit-elle, il aurait fait de moi son esclave. » Et à voir sur quel ton il la commande, avec quelle dureté il la gifle!

Un tel amour où la femme, n'est plus aucunement servante paraîtra plus exposé. Il aura d'autant plus besoin de l'exemple

des âmes consacrées pour croire à la fidélité mutuelle. Mais les conditions économiques nous y provoquent, comme Antonioni le souligne habilement. A nous, chrétiens, de montrer comment la grâce du Christ peut fonder durablement ce nouvel amour entre partenaires toujours plus totalement égaux. Ou bien dirons-nous avec Simenon qui se flatte d'avoir « des instincts turcs » : « Je trouve que la femme serait beaucoup mieux au harem que partout ailleurs » ? A nous de promouvoir l'évolution du couple voulue par le christianisme et de la guider, non vers la confusion stupide des natures féminines et masculines et de leurs valeurs propres, mais *vers une égalité absolue dans l'apport de dons différents*. Même les dons de l'homme pour le commandement ne le font pas supérieur à la femme. Prendre la décision commune à laquelle la femme se rangera doit être un service... Par-delà la vieille rivalité latente des sexes et le long mépris où la femme a été tenue par des siècles de paganisme, l'amour appelle sans cesse des délicatesses nouvelles. Aux couples chrétiens de les montrer possibles et souhaitables.

Nous n'avons pas à partager les erreurs pernicieuses d'Antonioni, mais nous pouvons, admirant son art, épouser son tourment et faire nôtre sa recherche sur l'avenir du couple. Que sait-il de la vérité du Christ ? Le « ni homme ni femme », dont il espère l'avènement marxiste, comment rendrait-il caduque la morale chrétienne, quand il est le mot-clef de son programme ? Nous qui « avons cru à l'Amour », nous savons que Dieu achemine le couple vers un nouveau Paradis dont nous sommes chargés, de par la grâce du Christ, de promouvoir dès ici-bas les prémices. Que l'amour de « l'Homme Nouveau » soit toujours en nous et dans l'Église un ferment de ce devenir, telle est bien la condition pour qu'aux yeux d'Antonioni et de beaucoup de nos frères notre foi au Dieu vivant ne soit pas une dérision.

F. Bourdeau,
rédemptoriste.

DIEU ET L'HOMME
d'après Jean Tauler

Les maîtres ont de grandes discussions pour décider si l
connaissance est plus haute, ou si c'est l'amour. Laissons-les dis
cuter. Il n'y a aucun doute que l'amour ici-bas ne soit plu
méritoire et plus utile que la connaissance, car l'amour pénètr
à l'intérieur, alors que la connaissance doit rester dehors
L'amour n'a besoin d'aucune grande subtile connaissance, mai
seulement d'une pure foi à la manière chrétienne.

Jean Tauler, éd. V, p. 349, 1-6.

La connaissance s'achève dans l'union représentative de l'obje
connu au connaissant ; mais l'amour fait que la réalité aimé
elle-même est unie en quelque manière à celui qui aime. [...] C'es
donc que l'amour unit plus que la connaissance.

Saint Thomas, I^a-II^ae, qu. 28, art. 1 ad 3.

*Même allégée de tout ce qui n'est pas certainement, ou certaine
ment pas, de lui, mais lui fut attribué en des éditions successive
jusqu'à celle que traduisit ou, plus exactement, paraphrasa en bo
latin le chartreux Laurent Surius (c'est le latin de Surius que devai
traduire en français au début de ce siècle le P. Noël, o. p.), même
réduite aux sermons reportés par ses auditrices et critiquement édité
en 1910 par Ferd. Vetter et, en 1924 et 1929, par A. L. Corin, tra
duits en français par les PP. Hugueny et Théry et A. L. Corin, l'œuvr
spirituelle du dominicain Jean Tauler, le « Docteur illuminé », es
un trésor sans prix. En ses commentaires quelque peu allégorisant
de versets ou de brèves péricopes des Evangiles ou des Epîtres, i
traite avec une rare profondeur de tous les points importants de l
vie spirituelle à tous les degrés, mais surtout des plus hauts, de l*

plus intime union à Dieu. Aux moniales, ses « chères enfants » des cloîtres rhénans, Tauler prêche infatigablement, lumineusement, la pauvreté et la liberté d'esprit, l'humilité, le détachement de tout le créé, l'affranchissement de toute affection tant soit peu désordonnée à qui ou à quoi que ce soit au monde, la nudité, l'abandon sans réserve à Dieu et à son action, toutes dispositions absolument nécessaires pour devenir un « homme noble », dont le « noble fond », où Dieu demeure et imprime son image, soit vraiment occupé, possédé par lui sans obstacle ni partage.

Non moins qu'un saint Jean de la Croix, un Jean Tauler sait parfaitement et dit clairement que l'effort humain, prévenu et aidé de la grâce commune, ne peut réaliser au degré voulu ces conditions de la haute et intime union à Dieu, si Dieu lui-même n'y met la main en soumettant l'âme généreuse et résolue à des épreuves crucifiantes dont tout lui est occasion de parler. « La myrrhe amère, écrivions-nous à ce propos[1]*, le rejet apparent par Jésus des humbles supplications de la Chananéenne, le cerf chassé et forcé par les chiens et les chasseurs, les enfants qui ont bu trop de vin durant le sommeil de leur père et que le père, à son réveil, fouette et abreuve d'eau pour les désenivrer, l'hiver, ses tempêtes et ses frimas, la nuit et ses ténèbres, le désert et la solitude, le broiement, la mastication et la déglutition des mets, le départ de Jésus, les coups de marteau, le bouleversement de la maison de fond en comble pour retrouver une drachme perdue, la mesure évangélique, la barque conduite au large, la pêche miraculeuse, à propos de tout cela et de bien d'autres choses encore, le Prédicateur parle des ténèbres spirituelles, des souffrances sans nom de l'homme chassé par Dieu comme un gibier de choix pour être mangé et digéré par lui, c'est-à-dire parfaitement assimilé à lui dans l'union sans différence. La raison de ces amères souffrances est la nécessité d'une purification définitive de l'âme, d'un affranchissement parfait de toute attache aux créatures, d'un dégagement absolu du « Gemüt », pour le retour de l'âme à la pauvreté qu'elle avait dans l'idée divine, dans son « Ungeschaffenheit », comme dit Tauler après Me Eckhart, d'un mot intraduisible, mais parfaitement clair cependant. »*

Mais chez Tauler, comme plus tard chez saint Jean de la Croix et d'ailleurs tous les grands mystiques, la nuit annonce le jour et son

1. *Revue thomiste*, avril-juin 1939; B. LAVAUD, *Les épreuves mystiques selon Jean Tauler*, pp. 309-329, 328.

éblouissante lumière; la souffrance, la joie; l'hiver, l'été de Dieu. Laissant ici de côté les textes concernant l'épreuve dont nous avons rassemblé quelques-uns des plus beaux dans l'étude citée, recueillons quelques extraits concernant la merveilleuse union de connaissance et d'amour dont les rigueurs divines sont le prélude. Le choix est forcément un peu arbitraire entre tant de richesses. La place réduite ne nous permet pas de reprendre l'explication des points obscurs. Les lecteurs de La Vie Spirituelle *savent que Tauler est parfaitement orthodoxe et que tous les soupçons et accusations dont il fut l'objet à cet égard sont dissipés ou victorieusement réfutés. L'excellente traduction Hugueny-Théry-Corin, comme d'ailleurs la nouvelle version en allemand moderne,* Johannes Tauler predigten *du Dr Georg Hofmann, est un peu explicative. J'ai tenté, m'aidant des versions précédentes, de traduire à nouveaux frais l'original, tout souci d'élégance écarté, en gardant le vocabulaire concret et imagé, la forte et abrupte concision de l'auteur, sans omettre même les répétitions peu correctes dont il use volontiers pour mieux inculquer sa pensée. On peut dire que cette traduction est peu coulante et barbare. J'en accepte d'avance le reproche pour l'amour de la fidélité*[2].

Une nécessaire discrétion

Ne t'inquiète pas des hautes spéculations, mais descends en ton propre fond; apprends à te connaître toi-même et ne t'enquiers pas du « caché » de Dieu, du flux et reflux[3], de l'être et du non-être, de l'étincelle de l'âme dans l'être de l'âme. Il ne vous appartient pas, dit le Christ, de connaître l'intimité de Dieu. Nous devons avoir une foi candide, entière à un seul Dieu, en la Trinité des Personnes, une foi non divisée mais simple et pure.

Arius et Sibillus (Sabellius) qui s'entendaient à merveille au

2. Ne pouvant citer toutes les éditions et traductions, je renvoie à Ferdinand Vetter : *Die predigten Tauler* (V), page et ligne; à *Sermons de Tauler*, traduction Hugueny-Théry-Corin (Hug.), numéro du sermon et de sa subdivision, tome et page; quelquefois à *Johannes Tauler predigten*, vollständige Ausgabe übertragen und herausgegeben von Dr. Georg Hofmann (Hof.), page.

3. Selon lequel les créatures procèdent de Dieu et reviennent à lui.

sujet de la sainte Trinité[4], où en sont-ils venus ? Et Salomon, et Origène[5], qui ont orienté merveilleusement la sainte Église ? Nous ne savons pas où ils sont venus. Là-dessus, voyez pour vous-mêmes. Personne ne répondra pour vous que vous-mêmes (*V. 74, 25-75, 4; Hug. S. XVI, 6; I, 307*).

Les moniales n'ont pas à jouer les philosophes ou les théologiens.

Parler de nouvelles langues, cela signifie qu'entre vous, vous devez parler de Dieu et de la vie vertueuse, mais non pas disserter sur la divinité d'autre façon, en raisonneuses. Cela ne vous revient pas. Ni avec des mots savants et de subtiles paroles, mais à partir du fond des vertus. A vouloir vous comporter de manière raisonneuse vous mettez en péril vous-mêmes et les autres à qui vous inculquez cela (*V. 309, 5; Hug. S. XXV, 5; II, 32*).

Divine transcendance

Comme le disait saint Denys, que tout s'en tienne à son néant; ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien vouloir ici-bas qu'avec abnégation de toi-même. Ne chercher ni vouloir rien à soi, mais seulement avoir tout de façon abandonnée. Car Dieu n'est rien de tout ce que tu peux nommer de Lui. Il est au-dessus de tout mode, de toute essence, de tout bien, et il n'est rien de ce que tu peux connaître et nommer de Lui. Il est au-dessus de tout cela bien plus que ne peut le concevoir aucune intelligence : ni haut ni bas, ni comme ceci ni comme cela, mais fort au-dessus de tout mode, ni ceci ni cela (*V. 204, 3; Hug. S. LIV, 6; II, 372*). Tiens-toi bien bas et enfonce-toi dans ton non-savoir, ton ne-vouloir-savoir, considère que, étant homme, tu n'as pas à connaître en rien le grand Dieu inconnu caché; reste dans la tranquillité et le

4. Ils en discutaient fort, mais entendaient fort erronément le mystère.
5. Curieux rapprochement que celui de ces deux noms !

repos, et non dans l'illumination et le savourement (*V. 204, 20; Hug. S. LIV, 6; II. 373*).

L'éclat du divin soleil

Dans le sermon sur la parabole des ouvriers embauchés par le propriétaire à diverses heures du jour, Tauler parle de la connaissance mystique sous les rayons éclatants du soleil divin.

Alors le soleil devient encore plus éclatant, il jette sa chaleur sur ces fruits et les fait de plus en plus transparents et la douceur commence à se fixer de plus en plus et les enveloppes deviennent très minces. Ainsi en cela (dans le domaine spirituel) les intermédiaires deviennent enfin si minces que l'homme pénètre du regard dans le divin en une intimité sans relâche. Aussi souvent et aussi tôt qu'on peut se tourner vers lui, on trouve à l'intérieur le divin soleil, brillant avec beaucoup plus d'éclat que tous les soleils ont jamais lui au firmament, et toute manière de l'homme est si divinisée qu'il ne ressent ni ne goûte ni ne connaît rien aussi vraiment que Dieu, d'une connaissance essentielle bien au-dessus du savoir et des modes rationnels (*V, 33, 5; Hug. S. VII, 9; I, 222*).

Entrer dans le temple intérieur

Ceux que Dieu guérit, comme le paralytique de la piscine probatique, ne doivent pas se mêler à la foule, sous peine de retomber dans l'ignorance, mais entrer dans le Temple pour y reconnaître Dieu.

Il leur arrive exactement la même chose qu'au paralytique : ils tombent dans une ignorance de Dieu. Lorsque les Juifs lui demandèrent qui l'avait guéri, il ne le savait pas; mais lorsqu'il vint dans le Temple, Jésus lui parla; alors il le reconnut et il le prêcha à tout le peuple; ainsi doit faire l'homme d'amour. Dès qu'il s'avise d'une telle ignorance en lui-même, il doit quitter toutes

choses et aller vite dans le Temple, c'est-à-dire entrer, dans un rassemblement de toutes ses puissances en son temple intérieur, en son intime fond. Lorsqu'il y entre bien, sans aucun doute il trouve vraiment Dieu et il le reconnaîtra (*V, 39, 25*; *Hug. S. VIII, 12; I, 234-5*).

Le moment de votre mort.

Alors arrive l'aimable jour où le bon Dieu veut vous ramener à la maison : le moment de votre mort. Oh, mes enfants, alors il vous revaudra votre ignorance et vos ténèbres; il vous traitera paternellement, il vous consolera et souvent même vous fera goûter, avant de mourir, ce qui fera vos éternelles délices et vous mourrez alors en grande sécurité. Ceux qui, dans ces ténèbres, lui sont restés fidèles, il les introduit immédiatement dans son ineffable et éternel amour, et ils sont ensevelis dans la divinité, car ils sont morts en Dieu (*V. 38, 23*; *Hug. S. VIII, 9; I, 233*).

Où Dieu habite et opère

Dieu ne veut en aucune façon y (dans les puissances inférieures) habiter. Ce n'est pas là sa place; elle est trop étroite et trop exiguë pour Lui, Il ne peut s'y retourner. Il ne peut y accomplir son œuvre. Il veut et doit habiter dans les puissances supérieures. C'est là qu'Il doit opérer divinement à sa propre façon. Là seulement est sa place, là Il trouve sa propre image et ressemblance, là Dieu habite, là Il opère. Qui veut vraiment trouver Dieu, qu'il Le cherche là, et nulle part ailleurs. Qui parvient là, trouve qu'il a cherché trop loin et par de longs détours. Là, l'esprit est alors ravi au-dessus de toutes les puissances, dans un désert sauvage, dont personne ne peut parler, dans les ténèbres secrètes du Bien sans mode; il est introduit dans l'unité, dans l'unité simple et sans mode, de sorte qu'il perd toute distinction, même celle des objets et impressions, car dans l'unité on perd toute multiplicité et l'unité unifie toute multiplicité (*V, 54, 22*; *Hug. S. XI, 9; I, 264-5; Hof. 80*).

Les ineffables ténèbres.

On appelle celle-ci (l'Unité) — et elle l'est vraiment — une ineffable ténèbre, et c'est pourtant la lumière essentielle ; et on l'appelle désert sauvage, qui dépasse l'entendement ; personne n'y trouve ni chemin ni mode ; c'est au-dessus de tout mode.

Voici comment il faut entendre cette ténèbre : c'est une lumière qu'aucune intelligence créée ne peut atteindre ni comprendre naturellement. Et c'est un lieu sauvage, parce qu'il n'a aucun accès. Quand l'esprit y est introduit, c'est au-dessus de lui-même et au-dessus de tout son concevoir et comprendre. Là, la source jaillissante est bue de son propre fond, de sa véritable source essentielle [...] Il (l'esprit) s'y plonge tout entier avec tout ce qu'il est et qu'il peut. Il voudrait bien boire à pleine bouche, mais cela ne peut lui échoir ici-bas. Alors il plonge et s'abîme dans le fond, tout comme une eau répandue sur le sol s'y infiltre (*V, 55, 1* ; *Hug. S. XI, 10* ; *I, 266-7* ; *Hof. 81*).

La connaissance du Saint-Esprit

Le Saint-Esprit est une immensité si inconcevablement grande et riche d'amour, que toute sa grandeur et son immensité ne peuvent pas être saisies par la raison, de manière imagée (conceptuelle). Ciel et terre, et tout ce qu'on y peut saisir, ne sont rien en regard ; toutes les créatures ensemble sont en comparaison bien moins que la plus petite créature en face du monde entier ; que dis-je, toutes les créatures ensemble sont mille fois et inconcevablement moins que le moins que l'homme peut penser du Saint-Esprit, et c'est pourquoi il faut que le Saint-Esprit, là où il doit être reçu, prépare lui-même sa place et mette en état pour lui la capacité d'accueil, et en outre se reçoive lui-même. C'est l'inexprimable abîme de Dieu, et non le lieu d'habitation des créatures, qui doit être sa demeure et son lieu d'accueil (*V. 103, 14* ; *Hug. S. XXVI, 1 ; II, 36 ; Hof. 00*).

Le Saint-Esprit remplit tout l'homme.

Autant il y a de demeures et de chambres dans sa maison, autant il y a dans l'homme de puissances, de sens et d'activités. En tous vient le Saint-Esprit de façon particulière. Sitôt qu'il vient, il presse, attire, incline vers soi l'homme, il le travaille et l'illumine. Mais cette entrée et cette action ne sont pas perçues par chacun de la même façon; certes, l'Esprit-Saint habite réellement en tous les hommes bons; cependant celui qui doit éprouver son action, qui souhaite ou veut goûter sa présence, celui-là doit se recueillir en lui-même, s'abstraire de toutes choses extérieures et faire au Saint-Esprit une place, pour que celui-ci puisse faire en lui son œuvre en repos et silence; alors seulement l'homme prend conscience (de cette action) et en lui se révèle l'Esprit-Saint. Plus l'homme d'heure en heure s'y adonne volontiers, et plus il perçoit, et plus l'Esprit-Saint se révèle en lui, bien qu'il ait été donné tout entier dès le commencement (*V. 104,* 16; *Hug. S. XXVI, 1; II, 37; Hof. 179*).

Les dons d'intelligence et de sagesse

Viennent ensuite les sixième et septième dons : ce sont l'intelligence et la délectable sagesse. Ces deux dons conduisent vraiment l'homme droit au Fond, au-dessus de tout mode humain de vie dans le divin abîme où Dieu se connaît lui-même, se comprend lui-même et goûte sa propre sagesse et essence. En cet abîme l'esprit se perd lui-même si profondément, d'une si insondable manière, qu'il ne sait plus rien de lui-même; il ne connaît là ni paroles ni modes, ni goût, ni sentiment, ni connaître ni aimer, car tout est un limpide, pur et simple Dieu, un ineffable abîme, un Être, un esprit. Dieu donne par grâce à l'esprit ce que lui-même est de nature, et il approprie à l'esprit son être sans nom, sans forme et sans mode. En cet esprit, de cet esprit Dieu opérera toutes les œuvres : connaître, aimer, louer, jouir. L'esprit est passif, il est dans le subir-Dieu. De tout cela et de tout ce qui se passe en cet état, on ne peut pas plus parler ni dire comment cela se fait, qu'on ne peut parler de l'Être divin... (*V. 109, 15; Hug. S. XXVI, 10; II, 47; Hof. 185*).

En un tranquille silence.

Oh! quel inexprimable fruit est engendré de ce Fond où l'esprit transfiguré, avec cette disconvenance, avec amour, plonge et se fond en la vraie connaissance de sa disconvenance, et où l'esprit fait un saut périlleux, dépassant son pouvoir, dans le divin abîme! Tout homme qui s'est d'abord bien exercé et s'est purifié dans la nature et dans l'esprit, selon son pouvoir, une aimable plongée lui est accordée, car aussitôt que la nature a fait le sien (son œuvre) sans pouvoir aller au-delà, qu'elle est parvenue au plus haut point, alors vient le divin abîme, il fait jaillir ses étincelles dans l'esprit et par la force de ce secours surnaturel, l'esprit transfiguré et purifié est tiré hors de lui-même et élevé à un singulier, purifié, inexprimable désir de Dieu. Un tel amour est fort au-dessus de tout ce que la terre connaît, sans aucune mesure, il vient de force divine et cette conversion est au-dessus de toute puissance de connaissance, au-dessus de toute force des sens, merveilleuse, inconcevable. Et, bien que cette conversion soit seule au-dessus de toutes les autres, les autres l'ont cependant servie et favorisée : chaque bon vouloir, intention et désir, parole et œuvre, chaque souffrance et difficulté. Cette conversion, ne peuvent la donner ni les anges ni les saints ensemble, ni rien de ce qui est au ciel et sur la terre, aucune chose, mais seul le divin abîme en toute son immensité, car un tel changement est au-dessus de toute mesure de créature, en vertu divine, fort au-dessus de toute mesure, en une divine démesure. En cette conversion l'esprit purifié, transfiguré, sombre dans la divine ténèbre, en un tranquille silence et en un inconcevable et inexprimable « unifier ». En cet engloutissement se perd toute convenance et disconvenance, en cet abîme l'esprit se perd lui-même et ne sait rien de Dieu ni de lui-même, rien de convenance ou disconvenance, ni de quoi que ce soit d'autre, car il est englouti dans l'unité de Dieu et a perdu tout « distinguer » (*V. 117, 11; Hug. S. XXVIII, 6; II, 63-4; Hof. 196*).

Connaissance de la Trinité

Tauler expose les opinions des maîtres, notamment celle de saint Thomas, qui dit que l'image réside dans les facultés supérieures en acte. Il propose alors la doctrine à laquelle il adhère.

Mais d'autres Maîtres disent, et c'est inappréciablement plus

élevé, que l'image de la Trinité réside dans le fond le plus intime, le plus secret, le fond le plus profond de l'âme, là où, dans ce fond, elle a Dieu essentiellement, réellement et substantiellement, en lequel Dieu opère, est et jouit de lui-même; et on ne pourrait pas plus séparer Dieu de là que de lui-même. Cela vient de son éternelle ordonnance; il a ainsi décidé qu'il ne peut ni ne veut s'en séparer, et là, dans le fond, ce fond a, par grâce, tout ce que Dieu a par nature. Pour autant que l'homme se laisserait et tournerait dans le fond, la grâce naîtrait; autrement elle ne naîtrait pas vraiment de la manière la plus haute (*V. 300,* 17; *Hug. S. XXIX,* 3).

Cher enfant, veux-tu en venir là (à contempler la sainte Trinité en ton fond), avise-toi bien de ces trois points :

Le premier, d'avoir en visée Dieu seul et l'honneur de Dieu en toutes choses, non le tien. Le second, en toutes tes œuvres et tous tes pas (démarches) veille assidûment à toi-même, considère avec persévérance ton insondable néant, et examine de quoi tu t'occupes autour de toi et ce qui est en toi. Le troisième ne considère pas ce qui se trouve hors de toi et dont tu n'es pas chargé; ne t'en préoccupe pas, et laisse les choses reposer en elles-mêmes; laisse le bien être bien et, du mal, ne juge pas, ne t'informe pas.

Tourne-toi vers le Fond, demeure là, et écoute la voix paternelle qui appelle en toi; elle t'appelle à l'intérieur en soi et te confère telle richesse que, si besoin était, tu pourrais donner satisfaction à tous les prêtres de l'Église (répondre à toutes les questions), tant est vive la clarté dont l'homme pris par Dieu est gratifié et illuminé.

Cher enfant, si tu oubliais tout ce qui a été dit, alors retiens seulement deux petits points et tu parviendras (à la vie intérieure) :

1) sois tout petit, petit, intérieurement et au dehors, jusque dans le fond, non seulement en tes paroles et ton apparence, mais en vérité en tout ton « comprendre »; 2) aie pour Dieu un amour vrai, non ce que, à la manière sensible, on appelle amour mais, à la manière essentielle, un souverainement intime amour de Dieu. Cet amour n'est pas le simple amour extérieur et sensible de Dieu, ce que, si habituellement, on entend par viser Dieu, mais un amour contemplatif avec le « Gemüt », un amour de tout l'être,

(tendu) à l'instar du coureur disputant un championnat ou du tireur qui vise la cible.

A parvenir tous à ce fond où nous pouvons trouver la vraie image de la sainte Trinité, que nous aide la sainte Trinité (*V. 303, 6; Hug. S. XXIX, 6; Hof. 205*).

La réception du Saint-Sacrement.

Mes chers enfants, parler de cette ineffable noblesse de l'âme nous est impossible, et nous ne pouvons en rien le comprendre. Si nous avions ici un homme, en sa noblesse naturelle, dans la pureté d'Adam au Paradis, dans l'état de nature, sans aucune grâce, seulement dans sa nature nue, cet homme serait si lumineux et pur, si ravissant et riche en faveur de Dieu, qu'aucun homme ne pourrait comprendre sa pureté ni ne pourrait, avec la raison, la concevoir. Alors, comment une raison pourrait-elle saisir cet abîme résidant au-dessus de tout être, où cette aimable nourriture est une avec l'homme d'une manière admirable, le tire tout en soi et le change en soi. C'est plus intime que toute union que la raison humaine peut penser et en au-delà de tout changement, bien plus qu'une petite gouttelette d'eau ne se perd dans un foudre de vin et est unie avec lui, ou le rayon du soleil avec sa splendeur, ou l'âme avec le corps, et les deux font ensemble un (seul) homme ou un seul (être). Dans cette union l'esprit est tiré et élevé au-dessus de sa maladie, au-dessus de son état naturel, de sa disconvenance, et là il est purifié, transfiguré et élevé au-dessus de toute sa force et au-dessus de lui-même et de son mode; tout son opérer et son être sont de part en part pénétrés par Dieu; il est de manière divine formé et transformé intérieurement; là, la naissance est accomplie en vérité, et l'esprit perd toute convenance qui lui soit propre, il s'écoule en divine unité.

Ainsi opère le feu sur le bois : il lui ôte l'humidité, la verdeur, sa nature grossière, il le rend plus chaud, plus ardent, plus semblable à lui; à mesure que le bois s'approche de la ressemblance du feu, la dissemblance s'enfuit de plus en plus, et enfin, en un rapide moment, le feu retire au bois sa matière, le bois devient feu et la matière perd à la fois convenance et disconvenance : elle est devenue feu, elle n'est plus semblable, elle est devenue *un* avec le feu. Dans l'unité on perd la ressemblance. Tout de même, l'aliment d'amour tire l'esprit hors de toute disconvenance en convenance, et puis, de la res-

semblance en une divine unité. Cela advient à l'esprit transfiguré, qui perd convenance et disconvenance ; celui à qui la divine chaleur dans le feu d'amour a pris toute humidité, grossièreté, disconvenance, celui-là se perd en la divinité, en cette nourriture. Aussi Notre-Seigneur lui-même disait-il à saint Augustin : « Je suis une nourriture des grands ; crois et mange-moi ; et tu ne me changeras pas en toi, mais au contraire toi, tu seras changé en moi » (*V. 120, 11 ; Hug. S. XXXII, 4 ; II, 106-7 ; Hof. 227-8*).

Avant les grandes épreuves

Au premier degré (la jubilation) on parvient en considérant assidûment comment Dieu nous a donné de précieux signes d'amour en les merveilles du ciel et de la terre, a prodigué une plénitude de bienfaits à nous et à toutes créatures, comment tout verdoie et fleurit et est plein de Dieu, comment l'inconcevable mansuétude de Dieu a inondé toute créature de ses grands dons, comment Dieu a cherché, conduit et doté l'homme, comment il l'a invité et averti, avec quelle inquiète patience il l'attend, comment, pour l'amour de l'homme, lui-même est devenu homme, a souffert et a mis en jeu pour nous sa vie, son âme, lui-même ; à quelle ineffable intimité avec lui il a invité l'homme, comment la très sainte Trinité l'a anxieusement attendu pour qu'il puisse jouir éternellement d'elle. Et lorsque l'homme en reconnaissance d'amour passe en revue tout cela, alors se lève en lui une grande et efficace joie. L'homme qui contemple ces choses en droit amour est si dominé de joie intérieure que le faible corps ne peut soutenir la joie et elle éclate en manifestations particulières : faute de quoi peut-être le sang viendrait à lui sortir de la bouche, comme on l'a déjà souvent observé, où l'homme éprouverait une grande oppression. Et ainsi il est doté par Notre-Seigneur d'une grande douceur, et il reçoit un embrassement intérieur en union expérimentale. Ainsi Dieu appâte et tire et ravit l'homme d'abord de son moi et puis de toute disconvenance vis-à-vis de lui.

Qu'il soit interdit à tout homme d'oser s'en prendre à ces enfants de Dieu, soit en les empêchant, soit en voulant les dissi-

per en la multiplicité par des manières ou œuvres grossières, au risque de vous perdre vous-mêmes [6].

Après l'épreuve

Quand Notre-Seigneur a ainsi, en cette insupportable oppression, préparé l'homme — car cela le prépare plus que ne pourraient le préparer tous les exercices que pourraient faire tous les hommes — alors vient le Seigneur et il le porte au troisième degré. Et en celui-là, le Seigneur lui arrache vraiment le bandeau des yeux, et il lui découvre la vérité. Alors monte pour lui l'éclat du clair soleil, et il le tire complètement de toute sa misère. C'est, pour l'homme vraiment comme si, de mort, il le faisait vivant. En ce degré le Seigneur conduit tout droit l'homme hors de lui-même en soi-même, et il lui revaut toute sa misère, et il lui guérit toutes ses blessures, et en cela Dieu tire l'homme du mode humain en un mode divin, hors de toute détresse en une divine sûreté, et là l'homme est si divinisé que tout ce que l'homme est et opère, cela, l'opère et l'est Dieu en lui, et il (l'homme) est si fort élevé au-dessus de son mode naturel qu'il devient complètement par grâce ce que Dieu est essentiellement par nature. En cela l'homme se sent et se trouve lui-même perdu, il ne sait ni ne trouve ni ne sent lui-même en rien, il ne sait rien qu'un être simple.

Et s'il advenait que l'homme, de façon ou d'autre, retombât à

6. *V. 160, 7; Hug. S. XL, 9, II, 209-210. Hof., 303.*

Cf. *V. 171, 15; Hug. S. II, 216* : Enfants, qu'est ce filet que Notre-Seigneur dit de jeter, avec lequel ils firent si grande prise? Le filet que l'on doit jeter, c'est la pensée : la mémoire de l'homme. L'homme doit d'abord la jeter en saintes méditations, et il doit en toute application prendre pour soi tous les sujets qui puissent le tirer ou incliner à sainte dévotion : l'adorable vie et passion et la sainte, l'amoureuse carrière et œuvres de notre cher Seigneur; il doit se les représenter si profondément, qu'en lui amour et dilection pénètrent toutes ses puissances et ses sens de si grand amour et joie qu'il ne puisse cacher la joie ni empêcher qu'elle n'éclate au dehors en jubilation.

sa propre manière sur lui-même ou le sien, hors de cette hauteur, en s'appropriant, ce serait vraiment la chute de Lucifer. C'est ainsi que se réalise la vraie unité de la prière dont l'épître disait que l'homme en vérité devient un avec Dieu (*V. 171, 345; II, 212, 13; Hof. 305-6*).

L'homme docile à suivre Dieu.

A cet homme qui est si docile à suivre Dieu et qui a gardé la fidélité en cette angoisse, à celui-là le Seigneur doit répondre par lui-même (en se donnant lui-même à l'homme). Il tire cet homme si insondablement en lui-même et en sa propre béatitude, là l'esprit est si délicieusement tiré en Dieu et devient tellement imbibé et inondé de la divinité, ravi en Dieu, qu'en la divine unité il perd toute multiplicité.

Ce sont là ceux à qui Dieu, dès ici-bas, revaut tout leur travail et qui ont un véritable avant-goût de ce dont ils doivent éternellement jouir. Ce sont ceux sur qui repose la sainte Église, et, s'ils n'existaient pas dans la sainte chrétienté, la chrétienté ne pourrait tenir une heure. Car leur seul exister, le seul fait qu'ils sont, est quelque chose de plus précieux et plus utile que tout le « faire » du monde.

Voilà ceux dont Notre-Seigneur disait : qui les touche, touche à la prunelle de mes yeux (Zacharie, 11, 8). C'est pourquoi prenez garde de leur faire aucun tort. Puissions-nous tous atteindre à cela de la manière qui touche de plus près à sa gloire. Dieu nous y aide. Amen (*V. 129, 20; Hug. S. XLIII, 11; II, 247*).

La mesure tassée et débordante

Vient ensuite la mesure tassée et pressée : c'est l'amour ruisselant (débordant). Il tire tout à lui, toute bonne œuvre, toute vie, toute souffrance, tout, dans son vase, tout ce qui, dans tout le monde se produit de bien du fait de tous les hommes, bons et mauvais. Si ton amour est plus fort que l'amour de qui fait ces œuvres, elles deviennent par ton amour plus à toi qu'à celui qui les fait.

Ah! combien de psautiers et de nocturnes sont lus, combien de messes dites ou chantées, combien de sacrifices offerts, et, à qui les fait, jamais rien n'en revient, mais tout revient complètement à celui qui, par son amour, presse tout dans son vase. Rien ne peut lui échapper dans le monde entier. De ces œuvres et de toutes celles dont Dieu n'est pas la fin, Dieu ne fait pas cas. Là-dessus saint Paul dit : quand je donnerais tout mon bien aux pauvres et laisserais brûler mon corps, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Tout est dans l'amour. Si quelqu'un a quelque chose de mauvais, cela lui reste, mais ce qu'il y a là de bon, reste à l'amour.

Ainsi le blé versé dans un boisseau court et se presse en un, comme si tous les grains voulaient devenir un.

L'amour absorbe aussi tout ce qui est dans le ciel, en tous les anges et les saints, la souffrance de tous les martyrs; il absorbe en soi tout ce que les créatures ont de bon au ciel et sur la terre : une immense part en est perdue; du moins il semble qu'elle le soit, mais l'amour ne la laisse pas perdre. Les maîtres et les saints disent que, dans l'éternelle vie, l'amour est si grand que là l'âme qui connaît qu'une autre a plus d'amour qu'elle, elle s'en réjouit aussi fort que si elle l'avait elle-même, et plus on a de ressemblance avec cette disposition, plus noblement on jouira bienheureusement dans l'éternité (Du sermon 60 *c. Estote misericordes, V. 338, 26-339, 5; Hug. S. XXXIX, 11, II, 189*).

La vraie connaissance est naissance de Dieu dans l'homme.

On connaît le thème des trois naissances : naissance éternelle du Verbe; naissance temporelle du Verbe incarné; naissance de Dieu dans l'âme. C'est à partir de la première que Tauler, dans le sermon de Noël, cherche à faire entendre ce qu'est et doit être la troisième.

Un enfant nous est né, un fils nous est donné.
Il est nôtre, tout à fait nôtre, nôtre, plus que tout autre bien. Il naît à chaque instant en nous.

Comment nous devons en venir à ce que cette naissance advienne en nous noblement et fructueusement, nous devons l'apprendre du caractère propre de la première génération paternelle, où le Père engendre son Fils dans l'éternité.

De par la surabondance de la suressentielle richesse de sa bonté, Dieu ne pouvait se tenir enfermé en lui-même : il lui fallait se diffuser et se communiquer, car, au dire de Boèce et de saint Augustin, « la nature de Dieu, sa propriété, c'est de se diffuser ». Ainsi le Père s'est d'abord diffusé dans la procession des divines personnes. Saint Augustin a dit : « C'est parce que Dieu est bon que nous existons » et tout ce que les créatures ont de bon, tout cela vient de l'essentielle bonté de Dieu seul.

Quelle est donc maintenant la propriété que nous devons noter et apprendre dans la génération paternelle (la naissance du Fils du sein du Père) ? Le Père, en sa propriété personnelle, rentre en lui-même et par sa divine intelligence se pénètre à fond en claire compréhension, il voit l'abîme essentiel de son être éternel; cette simple compréhension de soi-même, il l'exprime parfaitement : sa parole est son Fils en l'éternité. Il est demeurant en lui-même en essentielle unité, et il est sortant de lui-même en personnelle distinction. C'est ainsi qu'il entre en lui et se connaît lui-même, et puis il sort de lui en engendrant son image, qu'il a connue et comprise, et alors il rentre de nouveau en lui en parfaite complaisance de lui-même; la complaisance s'écoule en inexprimable amour, qui est le Saint-Esprit. C'est ainsi qu'il demeure, sort et rentre. C'est pourquoi toutes sorties sont pour les rentrées. Aussi le cours du ciel est-il de tous le plus noble et le plus parfait, car, au sens le plus propre, il revient en son origine et commencement, d'où il est parti. De même la course de l'homme est la plus noble et la plus parfaite lorsqu'il revient de la manière la plus propre à son origine.

Or, la propriété que le céleste Père a en son entrée et en sa sortie, l'homme aussi doit l'avoir en lui, qui veut devenir une mère spirituelle de cette divine naissance. Il doit parfaitement rentrer en soi et puis sortir de soi. Mais comment ?

L'âme a trois nobles facultés en lesquelles elle est une vraie image de la sainte Trinité : mémoire, entendement, volonté libre. Par ces puissances elle est si capable de saisir et de recevoir Dieu, qu'elle peut devenir réceptrice de tout ce que Dieu est et possède, et le donner, et en outre elle le voit en l'éternité, car l'âme est créée entre le temps et l'éternité. Or, par ses parties supérieures, elle appartient à l'éternité, et, par les inférieures, elles appartient au temps, savoir par ses facultés sensibles et animales. Actuellement, l'âme est à la fois

par ses parties supérieures et inférieures répandue dans le temps et les choses temporelles à cause de l'apparentement que les puissances supérieures ont avec les inférieures; et il en faut peu pour qu'elle se répande dans les choses sensibles et s'éloigne de l'éternité. En vérité, il faut nécessairement que se produise une re-course, si cette naissance doit avoir lieu; il faut une puissante rentrée, un recueillement, une concentration de toutes les puisances, les plus basses et les plus hautes, un retrait de toutes dispersions, car toutes choses unies sont plus fortes. Ainsi le tireur, qui veut atteindre un but exactement, ferme un œil pour que l'autre voie avec plus de précision. Qui veut contempler profondément une chose y met tous ses sens et les contraint à rentrer dans l'âme, d'où ils sont issus; comme tous les rameaux viennent du tronc de l'arbre, ainsi sont rassemblées toutes les puissances sensibles, de désir et de mouvement, dans les plus hautes, dans le fond : c'est là l'entrée.

Alors doit avoir lieu une sortie, une ascension hors de lui-même et au-dessus de lui; alors nous devons renoncer à toute propriété du vouloir, du désir et de l'œuvre, car là doit demeurer seulement une simple et pure visée de Dieu, et, du sien propre, rien, en aucune manière d'être, de devenir ou de gagner (n'avoir plus rien en esprit de propriété), mais il faut ne vouloir être qu'à Dieu, lui faire place, au plus haut et au plus proche, pour qu'il puisse accomplir son œuvre et sa naissance sans en être empêché par toi.

Car, lorsque deux doivent devenir un, il faut que l'un se tienne passif et l'autre actif. Si mon œil doit recevoir l'image sur le mur, ou quoi qu'il doive voir, il faut qu'il soit en lui-même nu, sans aucune image, car s'il avait en lui une seule image de quelque couleur, il ne verrait jamais aucune couleur, ou si l'oreille a un son, elle n'entend jamais aucun son. Ainsi toute chose qui doit recevoir, il lui faut être vide, libre et pure. A ce propos saint Augustin disait : « Vide-toi pour que tu puisses être rempli; sors, pour que tu puisses rentrer. » Et ailleurs il disait : « O toi, noble âme, o noble créature, pourquoi vas-tu hors de toi chercher celui qui, tout entier et de la manière la plus vraie et la plus pure, est en toi; et quand tu es participante de la nature divine, qu'as-tu donc à faire ou à opérer avec toutes les créatures ? ». Si l'homme préparait ainsi le lieu, le fond, nul doute que Dieu ne dût complètement le remplir; le ciel se romprait plutôt et remplirait le vide. Dieu, beaucoup moins, laisserait les choses vides : ce serait contre toute sa nature et contre sa justice.

Voilà pourquoi tu dois te taire. Alors le Verbe de cette naissance peut parler en toi et en toi être entendu. Mais sûrement, si tu veux parler, lui doit se taire. On ne peut mieux servir le Verbe qu'en se

taisant et écoutant. Si tu sors complètement de toi, alors sans nul doute il rentre complètement, ni moins ni plus : autant tu sors, autant il entre[7].

J. TAULER.

(*Traduction de* B. LAVAUD, O. P.)

7. *V. 8*, 15-10, 17; *Hug. S. II*, p. 165. Cf. dans le sermon *Duc in Altum*, à propos des rudes épreuves et angoisses durant lesquelles il ne faut pas chercher de consolation dans les créatures : « Crois-moi, il ne s'élève aucune angoisse dans l'homme, que Dieu ne veuille ensuite innover une nouvelle naissance en lui; et sache que tout ce qui te prend, apaise et dissout en toi l'angoisse ou l'oppression, c'est cela qui s'engendre en toi. Et c'est la naissance : quoi que ce soit, Dieu ou la créature. Et maintenant, réfléchis : si c'est une créature qui t'enlève cela, qu'elle s'appelle comme elle veut, elle te gâte la naissance de Dieu complètement. » (*V. 172*, 15; *Hug. S. XLI, 4, II, 218.*)

TAULER

dans son temps et son actualité permanente

Le centenaire de la mort de Jean Tauler le 15 mai 1361 d'après sa pierre tombale, le 16 juin d'après une Chronique plus tardive — n'a pas été même à Strasbourg, où une belle avenue porte son nom, une date très remarquée. Il a cependant suscité, non seulement une exposition de documents et d'éditions anciennes dans le beau Musée de l'Œuvre Notre-Dame, mais la réunion d'un Colloque de Mystique rhénane, qui s'est tenu à l'Université de Strasbourg, du 16 au 19 mai. Ce fut tout aussi bien un Colloque franco-allemand, ou plutôt un Colloque rhénan, et c'était bien ainsi. En effet, si Tauler est un Strasbourgeois, né et mort à Strasbourg, s'il y a prêché souvent, il a prêché aussi bien à Bâle et à Cologne : la plupart des 83 Sermons qui nous restent de lui ont été donnés à Cologne. Il est ainsi un témoin de l'existence d'un pays rhénan constituant une certaine unité humaine et spirituelle originale. Et même, si l'on ajoute qu'il a sans doute rencontré le Bx Henri Suso, « le saint François souabe », de Constance (1295-1365), qu'il a connu Maître Eckhart (1260-1327) à Strasbourg ou même à Cologne, qu'il s'est très probablement entretenu avec Ruysbroeck, le mystique flamand (1293-1381), on voit que son cadre de vie a été cette vallée qui, du lac de Constance, mène au delta Rhin-Meuse-Escaut, et dans laquelle s'est alors réalisé une rare alliance entre mystique et humanisme.

Nous ne reviendrons pas sur la vie de Tauler, dont on connaît d'ailleurs mal les péripéties. Nous voudrions, par contre, dégager, telle qu'elle nous apparaît, l'originalité de Tauler comme docteur de la vie spirituelle. Elle est aussi notable pour la forme que pour le fond de son message.

LA FORME DES SERMONS

Nous connaissons assez bien le sermon médiéval : mieux sans doute le sermon qu'on adressait, en latin, à des auditoires de clercs qui englobaient les étudiants, les religieux et les religieuses, que le sermon vraiment populaire, donné en langue vulgaire. Les sermons de Tauler[1] sont en langue vulgaire, sans aucun mélange de latin, et le fait est déjà notable, mais ils ont été souvent prêchés à des auditoires de religieuses ou de religieux.

Le moyen âge était très soucieux de pédagogie et de méthode. Il aimait savoir comment il fallait procéder, et suivre des modèles. Il nous a laissé un assez grand nombre d'*Artes praedicandi* ou d'exposés sur les principes et la technique du sermon, qui sont aujourd'hui bien étudiés et connus[2]. Or ce qui nous frappe, c'est le caractère artificiel et compliqué de ces sermons. Les Anciens aimaient les règles strictes. Cela ne les empêchait pas, ou du moins cela n'empêchait pas les esprits les plus créateurs, d'y exprimer leur originalité la plus personnelle : notre théâtre classique illustre bien cette remarque, son cas étant un peu analogue sur ce point. Pourtant, la formule risquait de nuire à l'esprit, la recette à l'inspiration. On pouvait si facilement remplir les cadres conventionnels des divisions, subdivisions, explications de mots selon des procédés catalogués, enfin citations se suivant en chaîne, sans y faire passer aucun message personnel vécu et, comme nous dirions aujourd'hui, existentiel...

On risquait ainsi de chercher la prouesse en multipliant les subtilités ou les traits étonnants. Il existe, à toutes les époques, une correspondance entre les différents domaines où s'exprime et s'applique le goût : peinture, architecture, style littéraire. Nous sommes, avec Tauler, à l'époque où le style ogival commence à tourner à la prouesse compliquée, comme à Saint-Ouen de Rouen, par exemple, dont la nef est contemporaine de notre auteur. A vrai dire, on n'est pas encore au seuil du flamboyant : la cathédrale de Metz, l'église

1. *Sermons de Tauler*. Trad. par les RR. PP. Hugueny, Théry et A. L. Corbin, 3 vol. Paris, 1927-1935.

2. Citons seulement Et. Gilson, *Michel Menot et la technique du sermon médiéval*, dans *Rev. d'Hist. Franciscaine*, 2 (1925), pp. 301-360; Th. M. Charland, *Artes Praedicandi. Contribution à l'histoire de la rhétorique au Moyen Age*. Paris-Ottawa, 1936. Pour la fin du XV^e^ siècle, Dorothea Rutii, *Die mittelalterliche Predigttheorie und das Manuela Curatorum des Johann Ulrich Surgant*. Bâle-Stuttgart, 1956.

des Dominicains de Guebwiller (1312 et suiv.), sont aussi contemporains de Tauler. On y admire surtout le parti de grandeur et de suggestion de l'élan religieux par la verticalité.

Rien d'artificiel.

Il n'y a rien, dans les sermons de Tauler, de la technique ni des recettes compliquées du sermon médiéval. Rien de ses subdivisions artificielles et multipliées, dont chacune engendrait de nouvelles subdivisions. Rien d'une formule mécanique de construction et de distribution. Le développement s'ordonne de l'intérieur, tout comme la très grande sculpture, celle de Rodin, celle aussi de tant de statues des cathédrales, se construit de l'intérieur. Tauler part d'un verset biblique emprunté à la liturgie du jour, le plus souvent l'Évangile. Il n'en fait pas à proprement parler l'exégèse, en ce sens qu'il rechercherait la vérité historique et philosophique du passage. Il en fait le cadre de la méditation, il y introduit sa réflexion et sa pensée comme des hôtes pour lesquels une demeure est faite. Il y retrouve et y inscrit, du dedans, la seule chose qu'au fond il ait à dire, la réalité et la vérité du rapport spirituel entre l'âme et Dieu. Il interprète les fêtes et les textes scripturaires en les rapportant, non pas même tellement aux mystères particuliers que l'Église célèbre au cours de l'année liturgique, mais au mystère unique, intérieur et personnel, qui est le rapport de l'âme avec Dieu.

Sa logique n'est pas celle d'une dialectique, d'une recherche ou d'une explication scientifique, mais bien plutôt celle du cœur telle que Pascal la caractérisait en disant qu' « elle consiste principalement à la digression sur chaque point, *qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours*[3] ».

La doctrine de Tauler est haute et profonde, mais sa parole est remarquablement simple. Dieu lui-même nous a présenté les mystères les plus hauts en paraboles faites d'évocations tirées de la vie la plus ordinaire, la plus familière aux auditeurs de l'Évangile. Tauler fait de même. Qu'on lise, par exemple, le Sermon 7e[4], qui met en œuvre, pour exposer les étapes de la vie spirituelle, tous les détails du soin de la vigne. Une autre fois, Tauler évoque le fumier des chevaux de ferme : dans l'écurie, c'est une puanteur, mais si on le

3. *Pensées*, frag. 283.
4. Édit. citée, t. I, pp. 215 s. Comp. Sermon 6, n. 8 (p. 213).

transporte et l'étale sur les champs, il permet une culture fructueuse. De même nos péchés quand, au lieu de les garder vainement, nous les mettons sur le champ d'une volonté s'offrant, vide elle-même, à l'action purifiante et fécondante de Dieu [5].

Tauler et Lacordaire.

Tauler délivrait ainsi un message vrai, tout intérieur et personnellement senti. S'il était permis de rapprocher ici deux hommes aussi différents à tant d'égards, mais dont la même année 1961 nous fait célébrer le centenaire, on comparerait Jean Tauler à Henri-Dominique Lacordaire. On ne peut assimiler l'un à l'autre. Lacordaire est mêlé aux combats de son siècle ; il propose une apologétique militante à un monde en révolte contre Dieu ou en oubli de lui. Sa parole est pathétique, sonore, pleine d'évocations et d'images saisissantes : celle de Tauler n'a pas cette valeur en quelque sorte volcanique, elle demeure étrangère aux événements et aux grands courants d'idées du siècle. Quelque chose, pourtant, les rapproche. Ce qu'était, à l'époque de Tauler, la technique compliquée des arts de prêcher, une certaine rhétorique dérivée des grands classiques, mais passablement formaliste, l'était vers les années 1830-1834. Tandis que l'abbé Lacordaire donnait, à Stanislas, des conférences auxquelles venaient en foule de jeunes étudiants que cette parole touchait, l'archevêque de Paris avait confié le carême de Notre-Dame pour 1834, à sept orateurs de talent, parmi lesquels l'abbé Dupanloup, qui donnèrent tour à tour des discours écrits, appris par cœur, sur des thèmes connus, dans une forme imitée de Massillon et de Bourdaloue. Ce fut un insuccès. Pressé par Ozanam et ses amis, Mgr de Quélen confia le carême de l'année suivante à Lacordaire. Ce que celui-ci apporta sous les voûtes de la vieille cathédrale, un de ses auditeurs l'a défini ainsi : « Ce n'était pas une parole apprise, c'était une âme, et cette âme, pour parler son langage, rompait les digues de la chair et se jetait à corps perdu dans l'âme d'autrui [6]. »

L'âme de Lacordaire était de feu. Celle de Tauler, tempérament moins fort, était certainement plus calme, moins riche d'éclats. Mais les transpositions convenables étant faites, sa nouveauté nous semble d'une nature comparable. Lui aussi délaissait les chemins battus

5. Sermon 6, n. 8 (t. I, pp. 213 s.).
6. H. Delpech, cité dans Th. Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, t. II, p. 530.

d'une technique impersonnelle, pour livrer simplement, par le moyen magnifique de la parole humaine, son âme religieuse. Dès qu'on atteint authentiquement l'homme, on est saisi. Quand cet homme a vraiment la foi et qu'il aime Dieu, il ouvre pour les autres une source sur la fraîcheur et l'authenticité de laquelle les hommes ne se trompent pas.

LE FOND DU MESSAGE

Le XIV^e^ siècle est une époque où, dans l'Église d'Occident, on multiplie certaines formes extérieures de dévotion. Depuis la fin du XI^e^ siècle surtout, le moyen âge a beaucoup pratiqué les dévotions : aux saints et à leurs reliques, aux lieux de pèlerinage, envers la sainte humanité du Christ, envers sa Passion et chaque détail de celle-ci, envers tous ceux qui ont entouré l'Incarnation. Or la remarque faite par J. Huizinga au sujet du XV^e^ siècle commence à trouver son application à l'époque où prêche Tauler : le XV^e^ siècle, disait l'historien néerlandais, présente tous les traits du moyen âge, *exagérés*. Les aspects les plus humains, les plus sensibles et les plus dramatiques se développent jusqu'à un point d'exagération parfois malsaine. Tauler vit au moment de la lutte entre l'empereur Louis le Bavarois et la Papauté, et Strasbourg, ville d'Empire, subit les contrecoups du conflit (interdit de 1325 et exil). Vingt ans plus tard sévit la Peste Noire (1347-1348), qui détruit un tiers de la population et déclenche partout une recrudescence du sentiment dramatique du péché, de l'expiation et de l'intercession. C'est le moment des processions de flagellants, c'est aussi celui des crises aiguës de violence contre les Juifs. Bergman a tenté de rendre ce climat dans son film *Le Septième Sceau*. La soif de voir, d'éprouver, de crier son angoisse, de souffrir, trouve une issue dans une religiosité très démonstrative, très extérieure, très sensible.

Ramener l'homme à la vérité.

Il n'y a *rien* de tout cela chez Tauler. A l'égard des observances ascétiques, il est si discret, parfois même si critique, qu'on a pu prétendre qu'il en était l'adversaire. C'est faux. Il parle des prières, du jeûne, de la confession. Il n'est pas contre. Mais, outre qu'il était

lui-même faible et dit n'avoir jamais pu pratiquer toutes les observances de son Ordre, il s'était fait, sur ce sujet, une conviction lucide. Il avait trouvé, dans sa faiblesse, une voie de pauvreté spirituelle et de dépouillement : « La vraie jouissance », disait-il, « c'est de pouvoir jeûner, veiller, prier, observer la Règle de l'Ordre. Mais cette jouissance de pouvoir satisfaire à tous les points de la Règle, Notre-Seigneur ne me l'a pas accordée[7]. » Il place bien au-dessus de toute pratique extérieure, oui, même de la confession comme geste extérieur après lequel on pourrait se croire quitte, une disposition intérieure beaucoup plus profonde et radicale. On n'est pas saint par les choses extérieures, mais par le fond, où Dieu opère dans une âme entièrement vide[8]. Aussi Tauler admettait-il qu'on laissât les prières extérieures pour la prière intérieure[9].

Tout son message revient, précisément, à ramener l'homme à la vérité du rapport religieux, *à ce point décisif où Dieu est vraiment Dieu*. Ce point se situe à un niveau très profond que Tauler appelle le fond de l'âme[10]. C'est à ce niveau que Tauler réclame une livraison totale de nous-mêmes à Dieu. Quiétisme ? Absolument pas. On a, de fait, traité Tauler de « Bégard »[11]. Il n'est pas impossible que sa doctrine ait été prise charnellement par tel disciple peu fidèle et ait produit, une fois ou l'autre, quelque chose qui ressemblât au quiétisme et à ses fruits douteux. Ce n'était absolument pas le cas chez Tauler, pour lequel cette livraison de soi à Dieu ne dispensait pas de l'exercice des vertus, mais le supposait. Tauler pensait, du reste, qu'on ne saurait guère être mystique avant quarante ou cinquante ans[12], c'est-à-dire à un âge où un certain enthousiasme juvénile et romantique a normalement fait place, sous le coup d'épreuves ou de désillusions surmontées, à un sens réaliste des choses, à l'appréciation des résultats modestes, mais solides, à une certaine qualité virile et forte de la fidélité.

7. Sermon 59, n. 3 (t. III, pp. 46-47); comp. 64 (pp. 99-100) et 83, n. 3 (p. 272).

8. Voir Sermon 55, n. 3 (t. III, pp. 6-7); 76 (pp. 229-230). A des religieuses qui s'appliquaient à bien chanter, Tauler rappelait que Dieu ne les a pas appelées à être ses oiseaux, mais ses épouses : Sermon 59, n. 2 (t. III, p. 45).

9. Voir Sermon 39, n. 4 (t. II, p. 188); 40, n. 2 (p. 200).

10. Voir P. Wyser, *Der Seelengrund in Taulers Predigten*, dans *Lebendiges Mittelalter. Festgabe f. W. Stammler*. Fribourg-en-S., 1958, pp. 204-211.

11. Voir des allusions en ce sens : Sermon 36, n. 5 (t. II, p. 155); 71, n. 4 (t. III, p. 175).

12. Ainsi Sermon 19, n. 6 (t. I, p. 342).

C'est Dieu qu'il faut chercher.

L'exercice de vertus, cependant, n'était pas le principal, selon Tauler, car c'était encore quelque chose *de nous,* et en quoi nous pouvions nous chercher nous-mêmes [13]. Or c'est Dieu qu'il fallait chercher. C'est lui qui devait agir, et agir en Dieu, souverainement. C'est lui qui devait nous modeler selon ses vouloirs et à sa mesure sans mesure, et non pas nous le modeler selon nos idées et nos mesures. Lui seul pouvait opérer en nous cette conversion totale et profonde qui atteindrait le fond de l'âme, ce point antérieur à toute activité particulière et où toutes, cependant, avaient leur lointaine racine [14]. Nous ne pouvions, nous, que nous offrir, nus et vides, à son action.

Pris en sa vérité à ce niveau-là, le rapport religieux est simple, et Tauler, en l'expliquant, revient toujours aux mêmes thèmes, parce qu'il ne s'attache qu'à l'essentiel. L'essentiel ne consiste en aucun exercice particulier, en aucune modalité particulière [15], et ceci en raison de sa nature, qui consiste à être un rapport *avec Dieu lui-même.* Non un effort de nous vers lui, un pont jeté de nous vers lui, mais une relation de grâce opérée par Dieu en nous, un pont jeté de lui à nous. Dès lors, la chose décisivement importante était de laisser Dieu agir et de s'offrir simplement à son action, de se tenir sous elle, en elle... Ne pas façonner Dieu à notre sens, ne pas même nous façonner nous-mêmes, mais nous laisser façonner *par Dieu* en notre fond, et en tout depuis notre fond : tels étaient dans leur simplicité, la spiritualité que prêchait Jean Tauler, le message qu'il délivrait [16].

Si Tauler — et avec lui la nuée de témoins qui faisaient entendre le même appel — avait été mieux entendu et suivi, on eût évité le développement exagéré jusqu'à l'invraisemblable, des dévotions et *des*

13. Cf. Sermon 52, n. 1 (t. II, pp. 340-341).

14. Voir Sermon 5 (t. I, pp. 197 s.); 43, n. 10 (t. II, p. 246 : « Telle est la véritable conversion... »).

15. Très fréquent . Cf. par exemple Sermon 15 (t. I, pp. 293, 296, 301). Cela tient à ce que Dieu lui-même est, dans sa simplicité, absolument transcendant à toute forme, image, représentation, acte particulier...

16. *Passim;* voir par exemple Sermon 72, n. 2 (t. III, p. 185) : « ... Tu t'es fait un Dieu imaginaire à ta façon et non pas selon son essence à lui... »

pratiques extérieures, qui a envahi la religion et a culminé dans la prédication des Indulgences par un frère lointain de Tauler, Jean Tetzel, dans les années 1515-1517. Ce serait toute une étude documentée qu'il faudrait écrire ici, mais ce n'est pas nécessaire, cette histoire étant assez bien connue. Luther, qui aimait Tauler, voudra d'abord réaffirmer la vérité, la simplicité, le caractère essentiellement théologal, du rapport religieux de la foi, indûment recouvert de trop d'excroissances humaines. Qu'il l'ait mal interprété, cela ne déprécie pas son intention première, qui, en ce qu'elle a d'authentique, paraît apparentée à celle de Tauler.

Yves M.-J. Congar.

TAULER
ET LES MYSTIQUES RHÉNANS

Un guide de lecture pour
ECKHART, SUSO ET TAULER

L'excellent choix de textes du P. Lavaud et leur traduction rigoureuse nous rappellent, comme le dit le P. Congar, l'actualité permanente des trois grands mystiques dominicains. Nous avons la chance d'avoir pour Tauler l'essentiel de ses textes dans l'édition des Sermons qu'on peut encore trouver aux Éditions du Cerf, malgré leur parution déjà ancienne. Les pages suivantes nous donnent grâce à l'érudition de M. l'abbé Cognet l'une des meilleures introductions que l'on pouvait souhaiter à l'œuvre de ces mystiques, qui nous sont souvent beaucoup plus proches que nous le croyons.

Au déclin du XVII^e^ siècle, répondant à Fénelon et à Mme Guyon, Bossuet constatait d'une plume dédaigneuse l'oubli dans lequel étaient tombés les grands mystiques de l'École rhéno-flamande : « A cause qu'on n'a pu rien conclure de précis de leurs exagérations, on a mieux aimé les abandonner, et ils demeurent presque inconnus dans des coins de bibliothèques. » Monsieur de Meaux eût été bien étonné sans doute d'apprendre que, moins de deux siècles plus tard, ces auteurs si décriés auraient repris place parmi les classiques du mysticisme chrétien. Dans cette redécouverte, la France n'a aucune part, et c'est normal; ce phénomène ne pouvait se produire que dans les pays où la langue le rendait possible. Quelques dates le jalonnent, qu'il est intéressant de rappeler : en 1829, l'édition de Suso par le futur cardinal Diepenbrok; en 1857, celle d'Eckhart par Pfeiffer; en 1858, celle de Ruusbroec par David. Depuis, études et travaux se sont

multipliés au point de former une impressionnante bibliographie, qui déconcerte un peu le lecteur non prévenu. En ces dernières années, l'attention s'est reportée d'une manière encore plus intense sur l'École rhéno-flamande. Les spécialistes mesurent mieux qu'on ne l'avait fait auparavant l'importance, dans la spiritualité chrétienne, du courant auquel elle se rattache, et s'aperçoivent que son influence a été bien plus profonde et plus étendue qu'on ne le supposait jadis. D'où, chez beaucoup de lecteurs curieux de ces questions, le désir de connaître mieux cette forme de pensée demeurée un peu ésotérique. Le présent article voudrait fournir quelques indications qui permettraient d'aborder plus facilement le grand trio dominicain qui tient, dans ce groupe, une place absolument centrale : Eckhart, Suso, Tauler. Sans doute, c'est le centenaire de la mort de Tauler qui en est l'occasion, — mais on ne saurait le séparer de ses deux frères en religion, auxquels le rattache une communauté de pensée avouée et consciente. En revanche, d'autres membres de la même tendance, un Ruusbroec par exemple, y sont suffisamment isolés pour nécessiter une étude particulière. Nous nous plaçons naturellement au point de vue du lecteur français. Par malheur, cela ne veut point dire que nous puissions mentionner uniquement des ouvrages de langue française. En ce domaine, on doit le reconnaître, le lecteur angliciste et surtout germaniste est très favorisé, et quelques indications sont ici nécessaires à quiconque veut approfondir ses connaissances.

I. BIOGRAPHIES

Il est séduisant et souvent fort utile d'aborder un auteur à travers sa biographie. Malheureusement, dans le cas des grands mystiques dominicains du XIV[e] siècle, cette méthode aboutit d'entrée à une déception. Il est déconcertant en effet de voir combien nous sommes pauvres en renseignements sur ce que fut leur existence terrestre : quelques dates, trop souvent imprécises, quelques noms de lieux, quelques anecdotes dont parfois le caractère légendaire n'est que trop apparent. C'est évidemment un matériel assez mince pour un biographe, d'autant plus que leurs œuvres elles-mêmes nous offrent peu d'indications qu'on puisse dater. Dans de telles conditions, on comprend qu'il n'existe pas, sur eux, d'ouvrages proprement biographiques. Le lecteur trouvera l'essentiel dans les notices historiques jointes aux études doctrinales et aux éditions que nous allons mentionner. Ces notices sont claires et précises : elles nous fournissent donc au moins le cadre indispensable. Pour Eckhart, il faut recommander tout particulièrement celle du P. Œchslin dans le *Dictionnaire de Spiritualité*

(1958); pour Suso, les travaux de M. Bizet apportent tout ce qu'on peut désirer; pour Tauler enfin, nous n'avons actuellement rien de mieux en français que l'excellente introduction du P. Théry à la traduction française des *Sermons* (1928). Évidemment, cette brièveté nous laisse sur notre faim. Cependant, elle nous apporte assez pour suggérer quelques remarques.

Tout d'abord, nos grands mystiques dominicains ne sont nullement des isolés. Nous le redirons en parlant des sources de leur doctrine. Mais, dans la vie même, ils appartiennent à une famille spirituelle, ils dépendent d'un milieu. L'influence de leur entourage, des contingences sociales et politiques, est bien plus profonde sur eux qu'on ne l'a parfois pensé. Pour les comprendre, il est donc indispensable de faire revivre dans une certaine mesure leur époque, avec ses problèmes et ses drames, surtout dans le domaine spirituel. C'est parfois difficile, les ouvrages généraux étant le plus souvent assez vagues sur ce point. Heureusement, nous disposons en français de deux excellentes sources d'information. C'est d'abord l'admirable ouvrage de M. J.-A. Bizet, *Mystiques allemands du XIV^e siècle* (Aubier, 1957). Il s'agit là d'une anthologie dont nous reparlerons. Mais l'introduction qui la précède résume d'une manière saisissante ce que fut le monde où vécurent nos mystiques. On trouvera un autre tableau des plus intéressants, dû à la plume de Dom Vandenbroucke, dans le tome II de l'*Histoire de la Spiritualité chrétienne*, parue chez Aubier (1961). Ces pages nous permettent d'imaginer mieux combien fut délicate et scabreuse la position des mystiques en un siècle troublé et traversé d'hérésies à forme illuministe. Elles mettent en plein relief le caractère agité de leurs biographies. Elles permettent enfin d'en juger à leur juste valeur certains épisodes, tels par exemple le procès doctrinal intenté à Maître Eckhart à la fin de sa vie.

Ne pas dissocier doctrine et sainteté.

D'autre part, si avares de détails que soient ces données biographiques, elles mettent en évidence un fait central : nos mystiques furent des religieux d'une piété éminente, que tout un milieu, particulièrement fervent et exigeant pourtant, a considérés comme des saints. C'est là un point très important, qu'on n'estime pas toujours à sa juste valeur. Il est absurde en effet de vouloir juger et interpréter leur doctrine en la séparant de leur vie. C'est là pourtant une méthode très courante, spécialement parmi les auteurs allemands du XIX^e siècle. Elle conduit à un complet contresens, car les affirmations les plus hardies et les plus paradoxales en apparence d'un Eckhart ou d'un

Tauler ont toujours été formulées par référence à un cadre de vie précis et à ses problèmes, et non point dans l'absolu, et doivent se comprendre en fonction de l'exemple de sainteté qu'ils donnaient eux-mêmes. Se souvenir que Maître Eckhart fut un pieux dominicain titulaire de hautes charges administratives empêche assurément de le considérer comme le champion d'une religion purement intellectuelle, idéaliste à la manière de Hegel. C'est d'une telle considération qu'on doit tirer le seul principe d'interprétation valable qui puisse s'appliquer à nos trois mystiques, exactement comme il s'applique à sainte Thérèse ou à saint Jean de la Croix : ne pas dissocier leur doctrine de leur sainteté.

La pauvreté des données biographiques sur Eckhart, Suso et Tauler explique qu'on se soit jusqu'ici relativement peu préoccupé de leurs personnalités. Certes, presque toutes les études qu'on leur a consacrées contiennent diverses notations là-dessus. Suso est particulièrement bien servi sous ce rapport; il est vrai qu'il est le seul aussi à nous avoir laissé des confidences personnelles. Dès 1908, les études d'Henri Delacroix s'efforçaient de nous restituer sa physionomie humaine et spirituelle. Elles ont maintenant vieilli, mais la magnifique thèse de M. Bizet, *Le mystique allemand Henri Suso et le déclin de la scolastique* (Aubier, 1947), nous a permis de retrouver le vrai Suso. En revanche, nous sommes moins bien fournis pour les autres. Pour Tauler, l'étude du P. Théry apporte des éléments intéressants, mais sommaires. Pour Eckhart, on peut recueillir quelques indications dans le petit ouvrage de Mme J. Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart et la mystique rhénane* (Le Seuil, 1956). Tout cela demeure insuffisant. L'état actuel de nos connaissances dans le domaine psychologique permettrait d'aborder le problème *ex professo*, avec l'espoir de parvenir à des résultats sérieux, mais le travail reste encore à faire. Il permettrait peut-être de résoudre, au moins partiellement, une question souvent posée : celle de savoir dans quelle mesure nos auteurs ont connu personnellement les états qu'ils décrivent. Reprenant l'opinion aujourd'hui la plus courante, Dom Vandenbroucke admet que Suso parle d'après ses propres expériences et les autres d'après les expériences de leurs dirigées. Pourtant, ce n'est nullement évident : on peut se demander si vraiment Eckhart et surtout Tauler étaient aussi étrangers aux voies mystiques qu'on le prétend. Il serait passionnant d'essayer de pénétrer d'une manière un peu plus profonde des personnalités aussi attachantes.

II. DOCTRINE

Vaut-il mieux aborder directement les œuvres d'un auteur ou commencer par se faire une idée d'ensemble de sa pensée au moyen des études doctrinales qui lui sont consacrées ? La question n'a pas de

réponse générale, et tout dépend de la facilité d'accès qu'offre l'auteur considéré. Si par exemple sainte Thérèse et même saint Jean de la Croix sont ordinairement plus clairs que leurs commentateurs, il n'en va pas tout à fait de même des Rhéno-Flamands. Leur pensée est plus loin de nous. Elle se rattache à un univers intellectuel qui pour nous s'est dans une certaine mesure périmé, celui du platonisme médiéval. Dans la forme où elle nous est parvenue, leur œuvre est faite, en majorité pour Eckhart et en totalité pour Tauler, de notes d'auditeurs, dont la forme succincte et abrupte est souvent déconcertante. Même les ouvrages écrits correspondent à un type d'expression qui ne nous est plus familier, et leur vocabulaire très spécial suppose une initiation. Pour toutes ces raisons, il semble préférable d'aborder Eckhart, Suso et Tauler par le biais des analyses doctrinales, qui faciliteront la lecture ultérieure des textes.

Si Maître Eckhart joue indubitablement le rôle d'un chef d'école, il n'est pas pour autant un aérolithe tombé du ciel. En fait, il est le produit de tout un milieu platonisant où Albert le Grand a joué un rôle central, et qui, avant Eckhart, avait déjà formé des esprits de la plus haute valeur, tel par exemple Thierry de Friberg. Ce milieu platonisant se trouva plus ou moins en conflit avec l'aristotélisme mis en honneur par saint Thomas d'Aquin et, s'il fut finalement vaincu, il n'en prolongea pas moins longtemps son influence. D'autre part, Eckhart trouvait derrière lui toute une tradition mystique centrée sur l'idée d'une union directe de l'âme à l'essence divine. En considérant bien ces antécédents on a pu estimer que l'originalité réelle d'Eckhart était assez réduite et qu'il avait surtout regroupé des thèmes déjà existants. Ce mouvement d'idées a été fort bien analysé dans l'introduction de M. Bizet mentionnée plus haut, qui constitue sur ce point l'étude la plus remarquable dont nous disposions actuellement, même en tenant compte des travaux allemands. Le lecteur français trouvera quelques renseignements complémentaires, dans les ouvrages de Dom Vandenbroucke et de Mme Ancelet-Hustache, nommés plus haut. Ajoutons ici, pour n'avoir plus à le redire, que, pour chacun de nos trois auteurs, ces mêmes ouvrages offriront des analyses de la plus haute valeur qui constituent, en notre langue, la meilleure introduction qu'on puisse recommander à la lecture des œuvres.

Eckhart.

La bibliographie des travaux qui concernent Maître Eckhart est immense, du moins en allemand, car celle des travaux français occuperait tout au plus quelques lignes. Mais, même pour le lecteur germaniste,

l'embarras du choix est plus théorique que réel : en effet, un bon nombre des ouvrages les plus souvent cités ne sont en fait accessibles que dans quelques rares bibliothèques. Signalons aux curieux qui voudraient s'initier d'une manière plus approfondie à la bibliographie eckhartienne qu'ils en peuvent trouver un excellent résumé critique dû à Dom Vandenbroucke dans l'article correspondant du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*. Que rien, parmi ces innombrables ouvrages, n'ait jamais été traduit en français montre bien que chez nous Eckhart demeure encore à peu près inconnu. Il y a là, il est vrai, le pire et le meilleur. Si notre époque semble avoir fait justice des interprétations aberrantes qui englobaient Eckhart dans l'idéalisme hégélien ou dans le racisme hitlérien, les divergences et les indécisions qui marquent l'ensemble de ces études traduisent bien un certaine ambiguïté de sa pensée. La place manque pour l'exposer ici en détail, mais quelques-uns de ces problèmes sont particulièrement frappants. Faut-il considérer Eckhart surtout comme un philosophe ou surtout comme un mystique ? Sans doute, les deux aspects sont liés, mais la question demeure aiguë, comme l'a bien montré M. de Gandillac dans son introduction à la traduction française des *Sermons* (Aubier, 1942). Faut-il insister sur les formules paradoxales qui semblent ramener sa pensée au panthéisme, ou mettre l'accent au contraire sur les données de base qui garantissent son orthodoxie ? Bien souvent, les préjugés même du commentateur commanderont ici les perspectives. Chez Eckhart abondent les thèmes hardiment platoniciens, surtout sur l'essence divine, l'être incréé de l'âme, l'introversion et l'anéantissement; pourtant, il y a chez lui une volonté non moins évidente de rejoindre le thomisme et de s'y conformer pour l'essentiel. D'où les deux lignes auxquelles se rattachent les analystes. Les uns aiment à mettre en lumière les aspects platonisants : c'est le cas de M. Bizet. D'autres les estompent un peu au profit du thomisme : le P. Denifle l'avait fait jadis, et le P. Œchslin a suivi son exemple dans son bel article du *Dictionnaire de Spiritualité*, dont on ne saurait par ailleurs trop recommander la lecture; c'est jusqu'à présent la plus complète initiation à Eckhart dont nous disposions en français. Enfin, les lecteurs déjà habitués aux données philosophiques du problème aborderont avec profit la vaste étude, récemment parue, de M. V. Lossky, *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart* (Vrin, 1960). En tout ceci, il faut nous souvenir que, dans l'état actuel de nos informations, toute tentative pour présenter la pensée d'Eckhart sous l'aspect d'une synthèse de tous points cohérente demeure forcément un peu artificielle.

Suso.

Il n'est pas douteux que Suso aussi bien que Tauler dépendent d'Eckhart, quoique la condamnation portée contre lui en 1329 les empêche de citer le Maître aussi librement qu'ils le voudraient. Mais ils ne sont nullement des épigones et ils gardent chacun leur originalité propre. De

tout le groupe, Suso est le seul à être vraiment un écrivain, voire un poète, et certaines pages de son œuvre rendent un son absolument unique. Moins spéculatif qu'Eckhart, il est plus profondément en contact avec la vie. Plus prudent aussi, il évite les expressions paradoxales et nuance minutieusement ses formules. En revanche, l'admirable rigueur métaphysique d'Eckhart s'estompe chez lui, cependant que s'y développe le sentimentalisme. Il n'a plus, comme son devancier, le souci de la fidélité thomiste, et des idées nominalistes se font jour çà et là. On sent en lui le déclin de la scolastique : c'est ce qu'a bien exprimé M. Bizet dans sa thèse citée plus haut. Il y faut joindre, d'un point de vue plus littéraire, sa thèse complémentaire, *Suso et le Minnesang, ou la Morale de l'amour courtois* (Aubier, 1947). L'ensemble constitue une étude jusqu'ici inégalée et qui fait que, de tout le groupe, Suso est de beaucoup le mieux connu en notre langue. A côté de cette œuvre capitale, deux autres essais de grande valeur doivent être mentionnés : ce sont les introductions composées par Mme Ancelet-Hustache et par le R. P. Benoît Lavaud pour leurs traductions respectives, citées plus bas. Celle de Mme Ancelet-Hustache est particulièrement développée et si, comme nous le verrons, elle contient une affirmation discutable, c'est une œuvre d'une extrême richesse.

Tauler.

Tauler a été jusqu'ici un peu moins favorisé, mais on peut espérer que, bénéficiant cette année d'un centenaire, il va rattraper largement son retard. Il est de fait qu'en ces trente dernières années, en dehors de l'ouvrage de M. Bizet noté plus haut, aucune étude d'ensemble vaste et approfondie sur Tauler n'avait paru, même en allemand; seuls quelques articles du P. Lavaud et de M. de Gandillac, excellents, mais aujourd'hui difficiles à retrouver, comblaient en partie cette lacune. L'introduction doctrinale du P. Hugueny jointe à la traduction française des *Sermons* contient de fort bonnes pages, mais elle sacrifie visiblement un peu trop au souci de ramener Tauler à la stricte orthodoxie thomiste. Il serait à souhaiter qu'on mît davantage en lumière ce qui fait sa réelle originalité. Nous ne le connaissons que par des notes de sermons, et il est impossible de le juger en tant qu'écrivain; ces notes, pourtant, fourmillent de trouvailles heureuses, hardies et souvent poétiques, et l'on peut regretter de n'avoir conservé de lui qu'une seule lettre, fort brève. Ses sermons le montrent plus préoccupé que Maître Eckhart de problèmes concrets de spiritualité, plus moraliste aussi. S'il demeure dans l'ensemble fidèle aux grands thèmes platonisants de son prédécesseur, il leur donne une forme plus précise, plus inattaquable. Surtout, il se préoccupe de construire une théorie cohérente des voies mystiques; en particulier, ses vues sur les épreuves spirituelles sont d'une profondeur et d'une netteté qui n'avaient guère été atteintes avant lui. La richesse de cette œuvre fait désirer qu'un spécialiste lui consacre enfin la grandiose synthèse qu'elle mériterait.

III. ŒUVRES

Aborder Eckhart, Suso et Tauler directement dans le texte original n'est possible qu'à peu de lecteurs, surtout en France. La difficulté tient naturellement à la langue dans laquelle sont rédigées la plupart de leurs œuvres : l'allemand de la fin de l'époque moyenne, le *spätmittelhochdeutsch*, qui est difficile à comprendre aujourd'hui, même pour un Allemand. L'obstacle n'est pas insurmontable pour un germaniste exercé, mais il y faut pas mal de temps, de patience et d'assiduité; les curieux qui voudraient se rendre compte des données du problème trouveront des textes de nos trois mystiques remarquablement choisis et présentés, mais non traduits, dans l'anthologie de M. Bizet, que nous avons déjà souvent citée : *Mystiques allemands du XIV^e siècle* (Aubier, 1957). Mais assurément un tel effort n'est que rarement possible, et c'est uniquement pour mémoire que nous indiquons les textes originaux.

Eckhart.

Ceux de Maître Eckhart, entrés tôt dans la clandestinité à la suite de sa condamnation, posent nombre de problèmes critiques. La vieille édition de Pfeiffer (1857) rassemblait pêle-mêle tous les textes allemands connus qu'on pouvait rattacher à Eckhart. Trente ans plus tard, en 1886, le P. Denifle éditait une grande partie des œuvres latines. Sur tout cela, la critique s'est beaucoup exercée, mais les arguments utilisés pour admettre ou rejeter tel ou tel texte ne sont pas toujours également convaincants. La prudence conseille de s'en tenir aux conclusions de la grande édition critique qui a commencé à paraître en 1936 à Stuttgart et qui continue actuellement son cours, à un rythme assez lent : elle nous a déjà livré beaucoup de textes très importants. Les œuvres latines comprennent des opuscules théologiques, des commentaires scripturaires dont un, très beau, sur saint Jean, et des sermons. Elles sont d'une pénétration particulièrement difficile, et rien n'en a jamais été traduit en français. Les œuvres allemandes comprennent trois petits traités (*Le livre de la consolation divine; De l'homme noble; Du détachement*), des *Conférences spirituelles* et des notes d'auditeur pour quelque 140 sermons. Seule une faible partie en est accessible en français. Deux traités et les *Conférences* ont été remarquablement traduits par MM. F. Aubier et J. Molitor, qui y ont joint un choix d'une trentaine de sermons, certainement authentiques; l'ensemble a paru sous le titre *Maître Eckhart, Traités et Sermons* (Aubier, 1942). C'est l'ouvrage de base pour quiconque veut connaître Eckhart en notre langue. En revanche, il faut se montrer réservé sur les *Œuvres de Maître Eckhart*, traduites en français par M. P. Petit : elles transcrivent en effet la version en allemand moderne de Büttner, qui est sans valeur critique. Notons également la traduction par Mme Mayrisch

Saint-Hubert du petit traité *Telle était Sœur Katrei*, avec 18 sermons d'authenticité certaine; le traité n'est pas d'Eckhart lui-même, mais son rattachement au milieu eckhartien n'est guère douteux (Cahiers du Sud, 1954). Quelques textes essentiels, mais malheureusement trop brefs ont été traduits d'une manière admirable par Mme Ancelet-Hustache dans son petit volume *Maître Eckhart et la mystique rhénane* (Le Seuil, 1956). Pour compléter leurs connaissances, ceux qui ont la chance de savoir l'allemand auront recours à la version moderne de J. Quint (Munich, 1955), qui est la seule satisfaisante au point de vue critique. Les anglicistes pourront très utilement consulter la belle anthologie réunie par James M. Clark et John V. Skinner (Londres, Faber and Faber, 1958), dont l'introduction est fort intéressante. Ils y trouveront le traité *Du détachement*, dont l'authenticité n'a été reconnue que tout récemment, et qu'on rencontrerait difficilement ailleurs. En outre, cet ouvrage est le seul du genre à contenir quelques extraits des œuvres latines, indispensables pourtant si l'on veut comprendre à fond la pensée d'Eckhart. La traduction est remarquablement précise et claire. Il est dommage que nous n'ayons pas en français l'équivalent d'un tel travail.

Suso.

Le texte original de Suso est actuellement peu accessible : qu'il s'agisse des œuvres latines ou des œuvres allemandes, les éditions critiques sont depuis longtemps épuisées et absolument introuvables, comme le sont aussi, d'ailleurs, les versions en allemand moderne. C'est donc, en somme, le lecteur français qui est le mieux placé pour le connaître. Nous disposons en effet d'un document de première valeur avec la magnifique traduction intégrale du P. Benoît Lavaud (Paris, 1946, 5 vol.); la maison qui l'édita a disparu, mais l'ouvrage est encore en vente à la librairie Saint-Dominique, à Nice. Le P. Lavaud a fait de très grands efforts pour nous donner une version exacte jusqu'au scrupule, rigoureusement calquée sur l'original, et par conséquent très sûre. Les œuvres latines de Suso comprennent uniquement son *Horologium Sapientiae*, qui eut au Moyen Age une diffusion considérable. Parmi ses œuvres allemandes, le *Livret de l'Eternelle Sagesse* et le *Livret de la Vérité* tiennent une place absolument centrale. Presque au moment où paraissait la traduction du P. Lavaud, Mme Ancelet-Hustache nous donnait, en un gros volume, l'essentiel de Suso (Aubier, 1943); sa traduction est plus littéraire, plus élégante, peut-être un peu moins proche du texte, mais de tous points fort remarquable. L'introduction qui la précède prend position sur le problème critique le plus grave que pose l'œuvre de Suso : celui de savoir si la *Vita* mise en tête de ses ouvrages est vraiment authentique et si l'on peut, par conséquent, la considérer comme un document autobiographique. A cette question, Mme Ancelet-Hustache répond par la négative, et rattache la *Vita* au genre des légendes hagiographiques. Cependant, ses arguments semblent très subjectifs et point pleinement convaincants. On conçoit que M. Bizet et le P. Lavaud, rejoignant l'émi-

nent spécialiste qu'était Mgr Gröber, aient continué à croire en l'authenticité substantielle de la *Vita*. A part cela, les textes de Suso posent peu de questions, d'autant que lui-même semble avoir pris soin d'en établir avant sa mort une édition *ne varietur*; seul le *Livret d'Amour*, que quelques manuscrits donnent à Suso, demeure d'une authenticité assez douteuse.

Tauler.

Si le texte original de Suso est maintenant introuvable, il en va de même du texte original de Tauler, à cette différence près que Tauler n'a jamais eu d'édition critique vraiment satisfaisante. A cet égard, l'année du centenaire nous a déçus, en ne nous apportant rien de nouveau. En revanche, elle nous a valu une très remarquable transcription en allemand moderne, due à Georg Hofmann, que tout germaniste amateur de Tauler se doit de posséder; elle vient de paraître sous le titre *Johannes Tauler, Predigten* (Fribourg, Herder, 1961). C'est une œuvre critique d'une extrême précision, en même temps qu'un tour de force littéraire de fidélité et d'élégance : la mémoire du grand mystique ne pouvait être mieux honorée. Mais on oserait dire qu'on avait presque aussi bien en français depuis longtemps. Entre 1928 et 1935, *La Vie Spirituelle* avait fait paraître, en trois volumes, la belle traduction due à la collaboration du P. Hugueny, du P. Théry et de M. Corin; le livre n'est nullement épuisé, et les Éditions du Cerf l'ont encore à leur catalogue. C'était un ouvrage extrêmement solide et précis au point de vue critique, et qui continue à faire autorité parmi les spécialistes. Si l'on peut, çà et là, discuter quelques menus détails de la traduction, elle est, dans son ensemble, d'une extraordinaire fidélité et d'une langue pleinement satisfaisante. On peut regretter que ce remarquable effort n'ait pas eu, sans doute, tout le succès qu'il méritait. C'est par ailleurs la seule version de Tauler valable en notre langue. On s'étonne de voir encore même d'excellents manuels citer la version du P. Noël (Tralin, 1911-1913, 8 vol.), simple traduction assez floue d'une adaptation latine due au chartreux Laurent Surius (1548). A ce propos, rappelons qu'en dehors d'un bref billet, nous ne possédons aucun écrit de Tauler. Son œuvre est constituée uniquement par des notes d'auditeurs résumant 84 sermons. Tous les autres ouvrages qu'on a voulu lui attribuer, spécialement au XVI[e] et au XVII[e] siècle, doivent être considérés comme apocryphes. C'est le cas en particulier des fameuses *Institutions*, si souvent traduites : il s'agit en réalité d'une ingénieuse compilation due à saint Pierre Canisius (1543), où il entre fort peu de Tauler. La traduction de *La Vie Spirituelle* constitue donc une voie d'accès absolument essentielle : il serait à souhaiter que le public la redécouvrît.

IV. INFLUENCE

Le problème de l'influence de nos trois mystiques est extrêmement complexe, et c'est à peine si nous pouvons l'effleurer ici. Ils sont en

effet les représentants d'une tendance fort importante du mysticisme chrétien. Autour de ce courant s'engagent des controverses compliquées qui trouveront un dénouement provisoire dans le conflit Fénelon-Bossuet. On comprend qu'il ne soit pas possible, dans le cadre de cet article, d'inventorier une bibliographie aussi vaste.

L'influence d'Eckhart est, au premier abord, assez peu apparente : en effet, sa condamnation obligeait à la discrétion sur ce point. Elle est évidente en ce qui concerne Suso et Tauler. S'est-elle exercée sur Ruusbroec et sur le milieu de Gronendaël ? Certains historiens, surtout flamands, le nient. Pourtant, la réponse positive semble avoir pour elle les plus fortes probabilités, et c'est à elle que se rattachent M. Bizet, Dom Vandenbroucke, le P. Œchslin. Tout porte à croire, en fait, que l'influence un peu ésotérique d'Eckhart s'est longtemps prolongée. Il est frappant de voir, en plein XVI[e] siècle, une œuvre comme la *Perle évangélique* (1535) citer Eckhart avec vénération. Malheureusement, les études précises nous font défaut sur ce point.

Une autre question non moins importante est celle d'une influence de nos auteurs sur l'école mystique espagnole du XVI[e] siècle, et nommément sur saint Jean de la Croix. Les réponses un peu simplistes qu'on y avait faites jusqu'ici ne nous satisfont plus, mais le problème demeure embrouillé : heureusement, on peut espérer assez prochainement un ouvrage de M. Orcibal, qui apportera là-dessus beaucoup de nouveau. Certes, une influence ouverte d'Eckhart est impensable, en raison de la condamnation. Mais la version latine de Tauler par Surius, répandue à travers toute l'Europe, véhiculait avec elle plusieurs textes eckhartiens. Et il semble que saint Jean de la Croix doive à Tauler plus qu'on ne le croyait jadis.

En revanche, on perçoit beaucoup plus clairement le prolongement dans la spiritualité allemande de la tradition eckhartienne. Apparente même chez un jésuite comme Maximilien Sandaeus, elle se manifeste à plein dans le *Pèlerin chérubinique* d'Angelus Silesius (= Johann Scheffler, 1657), qui semble lui aussi avoir connu Eckhart surtout à travers Tauler. On peut consulter là-dessus le travail très approfondi de M. H. Plard, *La mystique d'Angelus Silesius* (Aubier, 1943).

Indiquons enfin en terminant que le XVII[e] siècle français a continué à lire Suso et Tauler, ce dernier connu surtout, il est vrai, par les fameuses *Institutions*. Mais, en 1664, un *Dialogue de la Sagesse éternelle* paraît, dédié à Bossuet, et M. Bizet a montré jadis, dans *La Vie Spirituelle*, qu'il fallait voir en Louis-Marie Grignion de Montfort un ultime et fidèle disciple de Suso.

Louis Cognet.

Chroniques

POUR LIRE LES PÈRES

En 1943, dans certain oflag, les officiers prisonniers s'arrachaient la *Vie de Moïse* de saint Grégoire de Nysse, que le P. Daniélou venait de traduire et qui constituait le premier volume de la collection « Sources chrétiennes ». Ces officiers, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne s'étaient jamais beaucoup souciés de patrologie, se passionnaient tout à coup pour l'œuvre d'un évêque cappadocien du IV^e^ siècle, et ils y trouvaient un appui dans leur épreuve.

Depuis lors, le nombre des chrétiens n'a cessé de croître, pour qui un Ignace d'Antioche, un Irénée de Lyon, un Ambroise de Milan ou un Jean Chrysostome ne sont plus des inconnus, mais des amis et des guides. D'autres pourtant, et en plus grand nombre, hésitent à s'aventurer dans un domaine qui leur paraît encore réservé aux érudits. Ils admettent bien que c'est un pays « où coulent le lait et le miel », mais ils craignent de s'y perdre, et ils attendent que d'autres leur en rapportent quelques échantillons ou du moins leur indiquent l'itinéraire à suivre.

Quel profit un chrétien de notre temps peut-il donc retirer de la lecture des Pères, et de quels instruments dispose-t-il aujourd'hui pour cette lecture ? C'est à ces deux questions que, très brièvement, nous voudrions répondre ici.

POURQUOI LIRE LES PÈRES

Le chrétien qui ouvre les écrits des Pères a d'abord l'heureuse surprise d'y trouver un christianisme jeune, un christianisme qui en est encore à l'âge de la découverte et de l'émerveillement. L'Incarnation, pour eux, ne date que de quelques centaines d'années; elle appartient à l'histoire contemporaine, et ils n'ont pas encore eu le temps de s'y habituer.

En outre, avant comme après la paix de l'Église (315), le paganisme reste tout proche, et sa présence, plus ou moins hostile, fait davantage ressortir la nouveauté du christianisme et la rupture qu'il implique avec le monde. Près de la moitié des Pères, d'ailleurs, sont des convertis, et, même nés de parents chrétiens, ils n'ont le plus souvent reçu le baptême qu'à l'âge d'homme; de façon plus ou moins aiguë, ils ont donc

connu la crise de la conversion, et ils ont dû chercher Dieu avant de le trouver. Quand ils parleront de Dieu, ce sera d'un Dieu vivant, et en référence à une expérience personnelle.

Ce christianisme juvénile — bien propre à nous guérir d'une certaine religion infantile — est en même temps, surtout chez les Grecs, un christianisme optimiste. Lorsque Dieu se manifeste aux hommes et leur témoigne sa « philanthropie » au point de venir habiter parmi eux, comment l'admiration, la joie et la reconnaissance ne l'emporteraient-elles pas sur tout autre sentiment ? Emerveillés, ravis — c'est-à-dire arrachés à eux-mêmes — à la pensée que Dieu a envoyé son Verbe pour sauver l'homme de la mort et lui offrir une inimaginable divinisation, les Pères grecs sont heureux de vivre et pleins d'une confiance que rien ne peut entamer.

De cet optimisme fondé sur la foi, et sur une foi qui va d'abord à l'essentiel, il est assez clair que notre temps a un besoin urgent, face à un athéisme qui croit buter contre l'absurde et qui aboutit à la désespérance. Notre temps en a un besoin urgent, et la plupart des hommes en ont un besoin permanent, face au découragement, à la lassitude et à la pusillanimité.

Les Pères, tant latins que grecs cette fois, répondent à un autre besoin actuel en présentant un christianisme qui n'a pas encore éclaté en disciplines différenciées et plus ou moins détachées les unes des autres. Tous les Pères sont des exégètes, tous sont des théologiens, tous sont des moralistes et tous sont des maîtres spirituels. Pour eux, une spécialisation ne se conçoit pas, car leur mission n'est pas de donner des cours, mais de montrer aux hommes comment *vivre* le mystère chrétien et comment le vivre dans sa plénitude; ce qui les oblige aussi bien à le saisir dans la Parole de Dieu qu'à l'annoncer, à le défendre éventuellement, et à en expliciter les conséquences et les exigences d'ordre moral ou spirituel.

Pourquoi cet enseignement en contact incessant avec l'Écriture et visant avec une égale constance à mettre le croyant en contact avec le Dieu vivant, le Dieu transcendant et pourtant penché sur l'homme, nous paraît-il aujourd'hui plus audible et plus enrichissant qu'aucun autre ? La raison en est sans doute que le renouveau biblique et liturgique nous l'a fait souhaiter et nous y a acclimatés, mais aussi que cet enseignement est particulièrement apte à satisfaire notre désir de percevoir comment notre propre vie s'insère dans le dessein de Dieu, comment notre histoire personnelle se situe dans cette histoire du salut que Dieu écrit au jour le jour, de la Genèse à l'Apocalypse. Et cette interrogation est la forme que revêt pour nous, actuellement, l'éternelle question du sens de l'existence humaine.

Telles sont les raisons que nous avons *aujourd'hui* de lire les Pères, telles sont les leçons que nous attendons d'eux et que l'Église de notre temps, et pas seulement quelques chrétiens épris d'antiquité, demande à ceux qui portent le nom magnifique et significatif de « Pères de l'Église ».

DANS QUOI LIRE LES PÈRES

Chaque époque a eu sa manière de lire les Pères. Pour un chrétien du XX^e^ siècle, lire les Pères veut dire presque nécessairement les lire dans une traduction en langue vivante, munie d'une introduction qui fasse émerger l'auteur et son œuvre des brumes de l'inconnu et les situe dans le développement historique et doctrinal de l'Église.

Depuis la guerre, trois collections ont vu le jour en France, qui se proposent de mettre les écrits des Pères à la portée d'un assez large

public. Elles ont publié déjà un bon nombre de titres, dont l'abondance même peut rendre perplexe le lecteur non averti. Les pages qui suivent n'ont d'autre but que de l'orienter.

Collection « Église d'hier et d'aujourd'hui ».

Elle est la plus accessible [1]. Chacun de ses petits volumes est consacré à un Père, et comprend deux parties : la première retrace l'histoire du personnage, en visant surtout à faire revivre l'homme dans sa recherche de Dieu et dans son métier d'évêque ou de guide spirituel; la seconde donne un choix de textes, généralement assez brefs, empruntés à ses divers ouvrages. Dans l'ensemble, ces textes sont heureusement choisis : qu'ils nous parlent de Dieu ou de nous-mêmes, ils nous atteignent vraiment, et nous font réfléchir... ou prier.

Une douzaine de Pères figurent déjà dans cette collection : Ignace d'Antioche, Cyprien de Carthage, Hilaire de Poitiers, Athanase d'Alexandrie, Ambroise de Milan, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Cyrille de Jérusalem, Paulin de Nole, Césaire d'Arles, Benoît de Nursie, Grégoire le Grand. Souhaitons, pour que cette collection constitue une bibliothèque patristique assez complète, qu'y trouvent place sans trop attendre, non seulement Irénée et Tertullien, annoncés depuis quelque temps déjà, mais aussi Clément d'Alexandrie, Origène, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome et Cyrille d'Alexandrie parmi les Grecs, Jérôme, Augustin et Léon le Grand parmi les Latins.

Parmi ces volumes ou, plus justement, parmi ces Pères, certains sont d'un abord plus aisé, et peuvent être conseillés sans hésitation au lecteur le moins préparé. Ainsi : *Ignace d'Antioche* (J.-L. Vial) : lettres d'un évêque en route vers le martyre et passionné pour l'unité de l'Église. *Athanase d'Alexandrie* (J.-M. Leroux) : méditations sur l'Incarnation et souvenirs, passablement idéalisés, sur saint Antoine, le Père des moines. *Grégoire de Nazianze* (P. Gallay) : prières et conseils d'un théologien qui était aussi un poète et un homme de Dieu. *Cyrille de Jérusalem* (M. Véricel) : catéchèses de préparation au baptême; explication du *Credo* et des sacrements. *Césaire d'Arles* (P. Riché) : sermons concrets et pittoresques d'un évêque méridional et clairvoyant.

Dans la même collection ont paru deux volumes qui rassemblent et présentent des textes patristiques sur l'*Apostolat des premiers chrétiens* (H.-P. de Lagneau) et sur les *Chrétiennes des premiers siècles* (A.-M. La Bonnardière). Ce dernier est particulièrement réussi, et fait espérer que la formule sera reprise pour d'autres thèmes. Un volume sur Pâques est d'ailleurs annoncé.

Collection « Les écrits des saints ».

Elle ne se limite pas aux Pères de l'Église [2]. Elle publie des textes de saints de tous les siècles, depuis saint Luc jusqu'à saint Pie X. Chaque volume donne la traduction, intégrale ou partielle, d'un ou de plusieurs ouvrages, choisis pour leur valeur spirituelle. Il comporte, bien entendu, une introduction présentant le personnage et l'œuvre traduite.

Le programme de la collection prévoit que les Pères y tiendront une

1. Éditions Ouvrières, Paris. Chaque volume, d'une centaine de pages : 3,90 NF.
2. Éd. du Soleil Levant, Namur. Chaque volume, de 192 pages : 6,15 NF.

large place. Dix volumes, jusqu'ici, leur ont été consacrés :

Saint Cyprien (D. Gorce) : Extraits de divers traités de spiritualité. *Les saints moines d'Orient* (Pl. Deseille) : Morceaux choisis de saint Athanase, saint Pacôme, saint Basile et Cassien. *Saint Grégoire de Nazianze* (E. Devolder) : Quelques poèmes et lettres, et le célèbre discours « Après sa fugue ». *Saint Jean Chrysostome* (B.-H. Vandenberghe) : Lettres à Olympias sur l'espérance (texte complet). *Saint Jean Chrysostome* (B.-H. Vandenberghe) : Dialogue sur le sacerdoce (texte complet). *Saint Jérôme* (A. Dumas) : Choix de lettres. *Saint Augustin* (M. Pontet) : Extraits des Sermons sur l'Évangile selon saint Jean. *Saint Augustin* (D. Gorce) : Fragments des Homélies sur les Psaumes. *Saint Vincent de Lérins* (M. Meslin) : Commonitorium, ou méthode pour distinguer l'orthodoxie de l'hérésie (texte complet). *Saint Benoît* (A. Dumas) : Abrégé de sa Règle et de sa Vie.

Dans la plupart des cas, on le voit, le but visé n'est pas de donner une idée d'ensemble de tel ou tel saint, mais de présenter une partie de son œuvre et donc un aspect seulement de sa personnalité et de son activité. Les Pères apparaissent ici avant tout comme des maîtres de vie spirituelle, mais d'une vie spirituelle sans cesse nourrie et inspirée de la Bible. Aussi bien dans leurs sermons que dans leurs lettres, ils cherchent simplement à faire écho à la Parole de Dieu, en montrant à leur auditeur ou à leur correspondant la signification qu'elle prend pour lui dans la situation de fait où il se trouve.

Collection « Sources chrétiennes ».

Inaugurée il y a moins de vingt ans, elle a déjà publié quatre-vingts volumes [3]. Elle représente sans doute l'effort le plus considérable qui ait été accompli en notre temps pour faire connaître et faire lire les Pères de l'Église. Elle a révélé, et continue à révéler, à un vaste cercle de lecteurs des textes qui, n'ayant pas été traduits en français depuis très longtemps ou même ne l'ayant jamais été, n'étaient plus connus que d'un très petit nombre d'érudits.

Mais, à côté d'œuvres fort riches du point de vue théologique et spirituel, elle a publié un certain nombre d'ouvrages d'histoire ou même certains commentaires scripturaires que le lecteur moyen risque de trouver hermétiques, surtout lorsque l'introduction, comme il arrive parfois, ne l'éclaire que sur les problèmes de critique textuelle et le laisse seul aux prises avec les problèmes d'ordre littéraire ou doctrinal. C'est pourquoi il peut être utile de mentionner ici quelques volumes qui, par leur contenu aussi bien que par leur présentation, sont d'un accès facile et d'un profit certain [4] :

Ignace d'Antioche (Th. Camelot) : *Lettres*, dans leur texte intégral. *Clément d'Alexandrie* (H.-I. Marrou) : *Le Pédagogue*, ou l'éducation du chrétien par le Verbe. *Origène* (O. Rousseau) : *Homélies sur le Cantique des Cantiques*. *Tertullien* (R. Refoulé) : *Traité du baptême*. *Grégoire de Nysse* (J. Daniélou) : *Vie de Moïse*, ou itinéraire spirituel de l'Égypte à la Terre promise, via

3. Éd. du Cerf, Paris. La plupart des volumes comportent non seulement la traduction française, mais aussi le texte original (grec ou latin).

4. D'autres volumes devraient être ajoutés à cette liste, tels *La Tradition apostolique* d'Hippolyte de Rome ou les *Centuries sur la charité* de Maxime le Confesseur, mais ils sont actuellement épuisés.

le désert. *Jean Chrysostome* (R. Flacelière) : *De l'incompréhensibilité de Dieu*, et du respect qui s'impose devant le mystère. *Saint Augustin* (P. Agaësse) : *Commentaire de la Ire Épître de saint Jean* sur la charité [5]. *Léon le Grand* (R. Dolle) : *Sermons* liturgiques, en trois volumes, d'une lecture déjà plus exigeante. *Diadoque de Photicé* (E. des Places) : *Œuvres spirituelles*, aussi remarquables que peu connues. *Cassien* (E. Pichery) : *Conférences* avec les Pères du désert, en trois volumes.

D'autres « sources chrétiennes » de grande classe, que l'on voudrait pouvoir recommander, restent encore scellées. Souhaitons que cette collection publie, au rythme rapide qui est le sien, tous les écrits essentiels d'un Irénée, d'un Clément d'Alexandrie, d'un Origène, d'un Tertullien, ces Pères dont la postérité a été particulièrement nombreuse, ces Docteurs dont la pensée reste particulièrement féconde. On aimerait également qu'elle fasse paraître un certain nombre de textes majeurs dont la plupart n'ont jamais été traduits en français, tels que les Catéchèses attribuées à Cyrille de Jérusalem, les Homélies et les Hymnes d'Ephrem le Syrien, une grande partie de l'œuvre des Cappadociens (surtout les écrits ascétiques de Basile et de Grégoire de Nysse), les Homélies dites de Macaire, enfin les Commentaires scripturaires de ce malheureux Cyrille d'Alexandrie, que son mauvais caractère fait laisser dans l'ombre.

Si des dizaines ou des centaines de milliers d'auditeurs, croyants ou incroyants, de tout milieu et de toute culture, sont capables de suivre les Conférences de Carême de Notre-Dame, on ne voit pas pourquoi ils ne seraient pas capables de lire les conférences, les sermons ou les lettres des Pères.

Nous aurions tort d'imaginer ces Pères comme des professeurs s'adressant à un petit cercle d'initiés; sans doute, certains d'entre eux, un Clément, un Origène, un Jérôme ou même un Augustin, coiffent parfois le bonnet de docteur. Mais la plupart sont des évêques, souvent même des évêques de petites villes, et leur auditoire comprend au moins autant de manuels que d'intellectuels. Les sermons de saint Léon, qui pourtant nous paraissent passablement théologiques, sont les sermons qu'il donnait le dimanche à son peuple de Rome.

Les écrits des Pères, ceux surtout que nous avons retenus dans les pages qui précèdent, ne sont donc pas destinés à quelques disciples spécialement doués, mais à tout chrétien soucieux d'éclairer sa foi et de nourrir sa vie spirituelle. L'expérience montre qu'ils peuvent encore jouer ce rôle, et d'une façon qui répond singulièrement aux besoins de notre temps.

PH. ROUILLARD, O.S.B.

5. Seul ouvrage de saint Augustin paru dans *Sources chrétiennes*. La raison en est qu'une nouvelle traduction des *Œuvres complètes* de saint Augustin est en cours de publication dans la *Bibliothèque augustinienne*, Éd. Desclée de Brouwer, Paris.

RELIGIEUSES EN USINE

Rendant compte du dernier congrès des aumôniers jocistes, à Issy-les-Moulineaux, en septembre dernier, le P. Bernard Gardey notait que, malgré tous les efforts déployés, tant par l'Action catholique que par la mission, toute la générosité dépensée, toute la recherche de compréhension, rien n'a jusqu'ici encore « transformé substantiellement les rapports entre l'Église et la classe ouvrière » (*Signes du Temps*, octobre 1961). Et il ajoutait que si la J.O.C. garde son influence sur les jeunes travailleurs, elle en a « plus encore peut-être, selon notre sentiment, sur le monde clérical ».

Les efforts d'Action catholique et de mission n'ont pas manqué d'avoir une immense influence aussi sur la générosité féminine. Qui pourrait dire le nombre de « congrégations », ou plutôt d'instituts, d'unions, de groupes, que le désir du témoignage de la foi en milieu ouvrier a cristallisés ? Sans parler des filles qui se sont engagées isolément, chacune à sa manière, comme par exemple le professeur de philosophie Michèle Aumont qui a tant contribué à mieux faire connaître la situation réelle des « femmes en usine ».

Cette ferveur missionnaire féminine continue à porter ses fruits. En dehors des vieilles congrégations religieuses qui tentent certains essais de mission, parfois timides, parfois audacieux, sur leurs « marges », soit par des instituts séculiers rattachés étroitement à leur congrégation, soit par des maisons « extra formam » de la congrégation, « parachutées », comme l'on dit aujourd'hui, en plein milieu de mission, peut-on citer ces quelques noms : *Mission de France féminine*, *Travailleuses missionnaires* (déjà répandues également hors de France), *Petites Sœurs de l'ouvrier, tertiaires dominicaines en mission ouvrière* (près de Lyon), et encore *Dominicaines ouvrières de Malakoff*... Mais peut-être y a-t-il autant de groupes, sans nom encore que la discrétion ne nous permet pas de nommer, et autant, qui se cherchent... ?

Dispersion des efforts.

Le dommage, apparemment, est celui d'une grande dispersion des efforts. Peut-il cependant en être autrement ? Une institution puissante et centralisée aurait du mal à se fondre dans la classe ouvrière, à apporter un témoignage de foi qui ne reste pas à l'extérieur du milieu de vie des ouvriers et ouvrières. Les petits groupes, ici, semblent une nécessité de la « présence », du témoignage et de la mission. Étant petits, ils connaissent moins la tentation de se fermer sur eux-mêmes, de s'occuper des choses de leur institut; ils sont plus facilement accueillants. Étant petits, ils ne sont pas non plus obligés d'avoir une masse importante de biens collectifs, ni d'avoir économe ou procureuse spécialisée, ni surtout « économat »; ils apportent plus facilement le témoignage extérieur de la simplicité et de la pauvreté, et l'on sait combien cela même importe. Les institutions nombreuses, qui sont comptables d'une masse de biens, meubles et immeubles, apportent à leurs membres une sorte de sécurité collective qui les rend, malgré elles, quelque peu étrangères aux pauvres;

ou, tout au moins, en laquelle les pauvres ne se reconnaissent jamais entièrement. Les petits groupes sont donc une nécessité de la mission ouvrière, bien que, pour la formation de leurs membres en particulier, ils représentent souvent une dispersion considérable des forces sacerdotales.

D'autant que, malgré cette exigence dont nous venons de parler, tous les groupes ne représentent peut-être pas la même qualité d'engagement apostolique. Certains pourraient, sans dommage, à cet égard, être mieux connus et être plus nombreux, en se répartissant par exemple, selon une formule qui ne porte pas préjudice à la simplicité de vie qu'ils connaissent actuellement.

Un engagement partiel ou total.

Pour ce qui est de la qualité d'engagement, certains, en effet, ne demandent aucun engagement à leurs membres; d'autres, comme certains instituts séculiers, demandent un engagement partiel (les filles demeurent libres de garder le domicile de leurs parents ou de prendre le domicile de leur choix, de demeurer dans la profession choisie ou d'en élire une autre, de demander ou d'accepter tel salaire ou tel autre, etc); d'autres enfin demandent un engagement total tel qu'il se pratique dans la vie religieuse. Ainsi veulent être les dominicaines ouvrières de Malakoff : pleinement ouvrières, par leur profession en usine ou dans « le monde du travail », par leur simplicité de vie, pleinement engagées ou pleinement religieuses par leur vie commune — en appartement — dans le partage des biens, par la communauté de table et de bourse et la communauté de prière. Pleinement religieuses, pour être aussi et surtout entièrement missionnaires, elles ont choisi de s'appuyer sur la tradition contemplative et apostolique de l'Ordre de Saint-Dominique : elles sont dominicaines. Du moins, le sont-elles de cœur, avant qu'elles le soient un jour s'il plaît à Dieu canoniquement. Il semble que ce soit une équipe qui, en vertu de son engagement total, mérite d'être connue de celles qui aspirent à ce genre de vie.

On peut espérer aussi que c'est par de telles institutions, enracinées dans une forte tradition spirituelle, religieuse et missionnaire, que la mission ouvrière portera un jour ses fruits. Comme l'écrivait encore le P. Gardey dans l'article cité : « Il n'est pas d'exemple qu'à une telle inquiétude (missionnaire), un jour ou l'autre, les événements provoqués ou exploités par quelques hommes d'élite n'apportent les réponses convenables. »

A.-M. Henry, o. p.

JOURNAL D'UN PRÊTRE D'APRÈS-DEMAIN

Il s'agit d'une thèse de sociologie du troisième cycle soutenue en Sorbonne [1]. L'auteur est l'un des hommes qui connaît le mieux la question des prêtres-ouvriers. Il convient de porter à son actif que cette familiarité avec l'une des affaires qui ont secoué le plus douloureusement, ces

1. E. Poulat, *Journal d'un prêtre d'après-demain*. Préface de G. Le Bras. Coll. « Religions et société ». Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1961; 330 pp.

dernières années, l'Église en France ne trouble pas la sérénité de son travail, mais lui a permis de pressentir l'importance que le modeste journal de l'abbé Calippe (1902-1903) prenait à la fois à l'époque même de sa rédaction et comme élément d'un ensemble plus vaste. C'est d'ailleurs l'un des mérites d'E. Poulat que souligne dans sa préface le professeur Le Bras.

Un clergé inquiet.

A l'aube du XX^e^ siècle, le clergé français était inquiet. La plupart des prêtres se demandaient quel serait le sort du clergé au cas où la rupture du Concordat interviendrait effectivement et ses craintes se doublaient dans une minorité non négligeable d'angoisses apostoliques. Le monde ouvrier leur paraissait coupé de l'Église. Plus de quarante ans avant l'abbé Godin, certains ecclésiastiques déclaraient en propre terme : « La France, pays de mission. »

Aussi plusieurs proposaient-ils à la fois pour assurer leur subsistance, compromise à brève échéance par la rupture du Concordat et pour retrouver le contact avec la classe ouvrière que les prêtres travaillent de leurs mains. Bien entendu, tout comme leurs successeurs — les prêtres-ouvriers — s'appuyaient-ils sur saint Paul.

Une époque en recherche.

L'abbé Calippe (1869-1947), qui devait mourir doyen du chapitre et archiprêtre de la cathédrale d'Amiens, publie donc sous la forme d'un journal une sorte de petit roman d'anticipation où il représente ce que devient, dans une France dirigée par un gouvernement socialiste, un jeune prêtre, pieux, totalement consacré à ses tâches sacerdotales. L'Église est retirée au culte, le curé doit travailler.

Le style du journal porte l'empreinte de son origine ecclésiastique. Plus d'un passage prête à sourire. De plus, et sans que l'on puisse lui en faire le reproche, l'abbé Calippe ne pressent pas tous les retentissements, notamment dans l'ordre de l'humanisme, que le travail manuel — et surtout le travail industriel — peut provoquer chez un clerc.

Il n'empêche que ce journal constitue le témoin précieux d'une époque dont on avait oublié qu'elle était en recherche avec tant d'ardeur sur des sujets que notre génération pensait avoir découverts.

La tradition du travail manuel.

E. Poulat a bien compris qu'un tel phénomène ne pouvait être le produit d'une génération spontanée. Tout en présentant l'auteur du journal, en décrivant « l'effervescence apostolique autour de 1900 », il s'attache à retracer sans doute à grands traits, mais avec le sens historique le plus sûr et la plus scrupuleuse honnêteté, « la tradition historique du travail manuel dans le clergé séculier ». Ce travail est précieux, car il est de nature à porter par son style accessible à la connaissance du grand public des faits et des problèmes réservés jusqu'ici à l'investigation d'une poignée de chercheurs.

Les apôtres et tous ceux que passionne avec une impatience dont les excès n'abolissent pas la légitimité l'évangélisation du monde ouvrier tireront leur profit à la lecture de ce livre en découvrant que non seulement les problèmes soulevés à l'Église par la classe ouvrière ne datent pas de notre génération, mais aussi que les controverses soulevées à cette occasion ne sont pas un fait nouveau.

★

Il convient, toutefois, de formuler deux réserves ou plutôt deux mises

en garde à propos du livre d'E. Poulat. Il ne faudrait pas d'abord que le lecteur mal informé retire de ce livre l'impression que la question du travail manuel tenait une importance primordiale, il y a soixante ans, dans les préoccupations du clergé français. Ceux qui s'en souciaient, pour nombreux qu'ils étaient, n'en constituaient pas moins une minorité. D'autre part, certains aspects dégagés par « l'expérience des prêtres-ouvriers » sont absents de ce livre. Entre les désirs, les velléités, les tentatives limitées, les anticipations du XX^e^ siècle commençant et « l'affaire des prêtres-ouvriers » existent deux mondes dont nul ne pouvait prévoir l'importance : le développement d'une classe ouvrière sous l'influence des progrès industriels et de leur évolution bolchevique, d'une part, et d'autre part, le fait pour des prêtres d'avoir vécu en pleine étude la condition ouvrière ainsi transformée.

En tout cas, le livre d'E. Poulat venait à son heure pour nous ramener à nos propres yeux, à nos justes proportions et en nous désignant par là même comme les témoins d'une recherche ancienne, de nous donner quelque espérance d'avenir.

BERNARD GARDEY.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme Théologique. La Grâce,* nouv. trad. par CH.-V. HÉRIS, o.p. Éd. du Cerf-Desclée et C^ie^, Paris, 1961; 432 pp.

Le T. R. P. Héris ne nous donne pas seulement une traduction nouvelle des six questions de la *Somme Théologique* (I-II, q. 109-114) sur la grâce : il a considérablement augmenté les notes explicatives et les renseignements techniques (175 pages au lieu de 90). Il l'a fait avec une fluidité transparente et pacifiante. Malgré une bibliographie réduite, nous avons ainsi ample moyen de pénétrer la lettre et l'esprit du traité.

Un souhait toutefois : que vienne vite la traduction des questions immédiatement précédentes (106-108) sur la *Loi Nouvelle*. L'édition allemande, avec commentaires du P. Deman, osait tout bloquer en un seul volume (t. XIV, Heidelberg, 1955), sous le titre : *La Nouvelle Alliance et la Grâce*. Rapprochement fort utile à la Théologie Morale ! Il nous empêche d'oublier que la Grâce de l'Esprit est la première Loi du chrétien : nous vivons sous la Loi de Grâce.

A. D.

A.-M. CARRÉ, o.p. : *Prêtres et laïcs, apôtres de Jésus-Christ.* Coll. « Conférences de Notre-Dame de Paris ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 176 pp.; 6 NF.

Pour son troisième carême à Notre-Dame de Paris, le P. A.-M. Carré a choisi, en cette année 1961, le thème de « l'apostolat ».

Le genre littéraire du livre explique sa division et son style. Nous n'avons pas ici un traité systématique, ou didactique, de l'apostolat, mais une suite de six conférences qui impo-

sait par conséquent, quelle que soit la matière, de diviser celle-ci en six chapitres. Au surplus, ces conférences n'ont pas été destinées d'abord à être écrites, mais à être parlées, leur style est donc celui de la parole, et même d'une parole particulièrement éloquente et chaude, comme le savent bien ceux qui ont déjà entendu le P. Carré.

C'est précisément grâce à la vie de cette parole que les « servitudes » du genre littéraire retrouvent leurs avantages. La vie du dialogue se déployant librement chaque dimanche, une heure durant, entre le prédicateur et son auditoire, agrandi par la radio aux dimensions du monde, va fixer le programme successif de l'entretien. En premier lieu, le P. Carré y parle de la communion nécessaire des prêtres et des laïcs dans l'œuvre commune de l'apostolat; ce ne sont pas les prêtres seuls qui constituent l'Église ni les laïcs seuls; les uns et les autres apportent un mauvais témoignage en le laissant croire. Comme il y a fort à faire cependant pour apprendre ensemble à conjuguer le *nous* au lieu du *je* et du *vous* ! « En certains pays, le prêtre annonce aux fidèles : vous avez tant de dettes. Ailleurs, en des pays que nous connaissons bien, il a pris l'habitude de dire, j'ai tant de dettes. Alors que c'est la paroisse tout entière, prêtres et laïcs, qui doit y faire face » (p. 28). Et, comme s'il voulait choisir un symbole de cette communion enfin retrouvée, le P. Carré dédie son Carême à Marie-Madeleine, laïque, et « apôtre des Apôtres », puisqu'elle annonça la première aux disciples le Christ ressuscité.

La seconde et la troisième conférences nous entretiennent de ce qu'est l'apôtre en lui-même, et de ce qui le définit. L'apôtre est un envoyé de Dieu et de Jésus-Christ, qui a vu le Christ ressuscité, qui en est témoin et qui « réalise » en quelque sorte, par sa parole et son témoignage, une certaine présence de Jésus-Christ. L'apôtre est, en même temps, serviteur du Royaume qui est communion d'amour avec le Christ et, en lui, avec le Père. A ce commun service, prêtres et laïcs sont en même temps conviés.

Où se termine, où commence l'apostolat ? — De l'univers au prochain le plus proche répond le quatrième entretien. Et il précise que le prochain c'est « le pauvre » en même temps que « le semblable ». Il y a cependant, en cette œuvre, des tâches propres aux laïcs que « deux réalités fondamentales situent et enracinent dans la terre des hommes : la famille et le métier ». Le quatrième sermon développe le thème de l'engagement propre au laïc. Il dénonce vigoureusement en passant l' « instinct de sécurité » (p. 132) qui pousse certains laïcs, à s'abriter derrière les décisions d'autrui et une certaine peur d'être libre (pp. 132, 133, 138).

Enfin, la sixième conférence, s'adressant de nouveau aux prêtres et aux laïcs, évoque les tentations de l'apôtre qui doit en même temps apporter un témoignage public et discret, exempt par conséquent de peur, de pusillanimité, ou d'ambition et de désir de dominer spirituellement.

Nous en avons assez dit, nous l'espérons, pour remettre en mémoire à ceux qui l'ont entendu et les convier à relire le beau développement de ce carême, et pour donner à ceux qui ne l'ont pas entendu le désir de « l'entendre » en le lisant.

A.-M. H.

A.-J. FESTUGIÈRE, o. p. : *Les moines d'Orient* : I. *Culture ou sainteté,* Introduction au monachisme oriental. — II. *Les moines de la région de Constantinople;* Callinicus, vie d'Hypatios; anonyme, vie de Daniel le Stylite. Le Cerf, Paris, 1961; 96 et 176 pp.

Le P. Festugière a entrepris de donner une traduction française de quelques-uns des documents les plus

significatifs de l'ancien monachisme oriental. Il a commencé par les vies de deux saints de la région de Constantinople, représentatifs l'un de la vie cénobitique dans un cadre urbain, l'autre de cette forme si particulière de vie monastique qui est celle du stylite sur sa colonne. Viendront ensuite les *Vies des moines palestiniens* composées par Cyrille de Scytopolis et l'*Histoire des moines en Égypte* écrite par des moines du mont des Oliviers à Jérusalem à la suite d'une enquête menée en 394-395, œuvre dont le P. Festugière vient de publier par ailleurs l'édition critique dans les *Subsidia Hagiographica* des Bollandistes. Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ces documents et sur la qualité de la traduction et des notes auxquelles le R. P. Janin, a.a., a apporté, pour les moines constantinopolitains, la collaboration de son exceptionnelle connaissance des lieux et de leur histoire.

Nous préférons nous attarder quelque peu sur le premier fascicule dont le sous-titre dit l'intention. L'introduction débute par une phrase des *Retractationes* de saint Augustin : « Je regrette d'avoir donné grande part aux arts libéraux : car beaucoup de saintes gens les ignorent à fond, et il y en a qui les savent et ne sont pas saints. » L'humaniste qu'est le P. Festugière le prend-il à son compte ? Sans doute, mais dans le sens même où saint Augustin avait pu l'écrire, bien différent de l'usage qui en a parfois été fait et surtout de l'attitude généralement tenue par le monachisme oriental. L'auteur tient à cet égard une position très ferme et fait dès le départ profession d'humanisme, au sens classiquement reçu de ce mot. Disciple fidèle des Anciens, il fait confiance à la raison et demande que l'homme soumette sa conduite à cela même qui le fait homme, assuré que — droitement exercée — cette raison s'ouvre sur la contemplation.

Puisant largement dans les textes qu'il publiera par la suite, il dénonce trois conséquences graves du mépris de la raison et du travail intellectuel : l'activité désordonnée de l'imagination et de l'affectivité qu'on s'efforcera vainement de mater, au risque de sombrer dans l'hébétude ou dans la folie, le démonisme effréné dans lequel resurgissent tous les phantasmes incontrôlés et, ce qui est plus grave, le risque de redoutables déviations dans la doctrine ou dans les mœurs et en tout cas le fanatisme borné qui a eu dans l'histoire de l'Orient chrétien de si redoutables conséquences. A cet appauvrissement et à ces dangers le P. Festugière oppose les bienfaits du travail intellectuel qui purifie l'imagination, calme l'affectivité et ouvre l'esprit à la connaissance de Dieu en vérité.

On pensera peut-être que la thèse est quelque peu unilatérale et que les exemples choisis pour l'illustrer vont à une présentation exagérément pessimiste et un peu caricaturale du monachisme oriental. La lecture intégrale des textes auxquels ces pages veulent servir d'introduction remettra les choses au point. On regrettera que l'auteur fasse si peu de place aux recueils d'apophtegmes qui nous transmettent le meilleur de l'expérience de ce très beau réveil évangélique que fut, malgré tout, le monachisme des IV^e^-V^e^ siècles. Le P. Festugière n'en disconviendrait certes pas. Mais on ne comprend, hélas! que trop, devant les redoutables déviations et les tristes conséquences auxquelles a trop souvent abouti l'inculture des moines, le plaidoyer que lui inspire la fréquentation de ces vieux textes.

I.-H. Dalmais.

Présence du Christ, par un moine de l'Église d'Orient. Éd. de Chevetogne, 1961; 109 pp.

L'auteur anonyme de cette plaquette avait déjà publié un recueil de méditations qui suivait le Christ dans le cours de son existence terrestre. Il

le contemple ici dans les diverses formes sous lesquelles il se rend aujourd'hui présent à nous : sacrements, lecture scripturaire, apostolat, rencontre de nos frères humains, vie de l'Église. Excellent recueil, tout simple et profondément évangélique, qui nous découvre à quelle intimité de tous les instants avec le Seigneur peut mener cette *Prière de Jésus* dont l'auteur a si bien parlé naguère.

I.-H. D.

ÉLISABETH DES ALLUES : *Toumliline. A la recherche de Dieu au service de l'Afrique*, préface de Mgr Journet, avant-propos de Marcelle Auclair. Coll. « Rencontres », 60. Édit. du Cerf, Paris, 1961; 281 pp.

Quelle merveilleuse aventure, que cette fondation, au Maroc, d'une abbaye bénédictine par quelques moines d'En Calcat ! C'était en 1951, peu avant l'indépendance du pays. Or, en ce temps de violence, ces hommes réussissent à donner un éclatant témoignage de vie chrétienne et religieuse, comportant un véritable engagement dans la vie humaine, et sans se compromettre avec l'un ou l'autre des partis en présence. Le récit de ces débuts, très prenant, projette une vive lumière sur les événements actuels. Il nous fait participer, d'autre part, à une redécouverte de la vie monastique, une sorte de renouvellement de l'expérience des premiers fondateurs d'abbayes dans un monde neuf. Il devrait aussi permettre de redresser certains jugements hâtifs sur la forme monastique de la vie religieuse, qui serait, croit-on, inadaptée à notre temps et sans efficacité apostolique. De même, les sages réflexions du prieur de Toumliline concernant l'usage des biens matériels seraient à méditer par ceux qui tendent à faire de la plus grande pauvreté un absolu. Enfin, à l'occasion de la nouvelle fondation entreprise par les moines de Toumliline en Afrique noire, s'ouvrent de larges perspectives pour la compréhension de ce monde nouveau. Même si Toumliline se trouve actuellement, par suite des événements politiques, aux prises avec de grandes difficultés, ce qu'on y a semé fructifiera. Quant à la lecture du livre qui décrit cette expérience, elle est de nature à procurer un enrichissement considérable.

R.-L. ŒCHSLIN.

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN : *Rencontres*. Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 184 pp.

« Tout ce que j'écris et raconte, je le fais pour faire vivre dans nos cœurs Dieu et son amour; c'est un prétexte aussi pour faire brûler certains cœurs du désir de Dieu, pour que nous puissions commencer à comprendre quelque chose de l'amour infini et douloureux, de la patience infinie de sa miséricorde envers tous les égarés. » C'est dans cet esprit que l'auteur évoque les disparus qui ont enrichi sa vie : les Bloy, Raïssa Maritain, sa femme Christine et son fils Pieterke. Livre où tout est pureté, amour, action de grâces, et que l'on ne peut lire sans émotion.

M.-L. T.

J.-A. MOHLER : *Symbolik*, oder Darstellung der dogmatischen Gegensätze der Katholiken und Protestanten. Éd. J.-R. Geiselmann, Verlag, Jacob Hegner, Köln et Olten, 1958.

L'édition critique de l'œuvre, de Möhler se poursuit avec une rapidité étonnante. Après *L'Unité dans l'Église* (cf. *La Vie Spirituelle*, janv. 1960, p. 110), J.-R. Geiselmann nous offre la *Symbolique*, ce maître-livre qui ne vit pas moins, entre 1832 et 1926, de trente-cinq éditions successives et eut de nombreuses traductions étran-

gères, dont quatre en Italie. L'original, qui avait survécu à toutes les guerres, disparut en 1945; mais le professeur Geiselmann avait pu en copier certaines parties; c'est dire l'intérêt de la présente édition. Dans une préface extrêmement fouillée, J.-R. G. expose le sens et l'esprit de la *Symbolique*. Ces pages, qui font état d'une documentation de première main, sont désormais le travail de base sur lequel devra s'appuyer l'étudiant möhlérien. On ne saurait souhaiter œuvre critique plus parfaitement réalisée.

B.-D. Dupuy.

H. CARRIER, s.j. : *Psycho-sociologie de l'appartenance religieuse.* Coll. « Studia Socialia ». Presses de l'Université grégorienne. Rome, 1960; 314 pp.

Les études de sociologie religieuse, qui se sont multipliées au cours de ces dernières années, ont eu, pour la plupart un caractère morphologique, c'est-à-dire que l'on s'est consacré à des dénombrements de pratiquants, à l'histoire et à la description d'institutions. En revanche, l'aspect psychosociologique a été rarement abordé. L'originalité de l'étude du P. Carrier réside dans une application systématique des concepts de la psychologie sociale à l'appartenance religieuse, plus particulièrement à l'appartenance aux religions chrétiennes, en tant qu'*attitude de comportement*. Comment se forme cette attitude ? Pour répondre à cette question, l'auteur procède à une description psycho-sociale de la conversion. Celle-ci est différenciée selon les structures des groupes qui accueillent le converti; c'est ainsi que l'on distingue l'adhésion à une secte et l'adhésion à une Église. Puis vient l'étude du rôle de l'éducation première et de l'enseignement religieux. Dans une dernière partie, l'auteur se consacre à la différenciation de l'attitude religieuse elle-même. On souligne particulièrement l'influence de l' « image » du groupe religieux telle qu'elle existe dans la conscience de ses membres. Les changements de l'attitude religieuse sont enfin abordés, par exemple, dans les cas de l'abandon de la pratique par les jeunes, les ruptures de l'unité des croyances, l'évolution vers l'athéisme. La conclusion insiste sur la spécificité de l'attitude religieuse.

Le P. Carrier est un sociologue canadien qui enseigne aujourd'hui à l'Université grégorienne. Son ouvrage témoigne d'une vaste connaissance de la psychologie sociale anglo-saxonne. Les instruments d'analyse qu'il utilise sont encore relativement peu répandus dans les pays de langue française. En se référant à ce bon modèle de recherche, le lecteur se rendra compte des riches perspectives ouvertes par l'approche psychosociologique de la vie des groupes religieux.

Pierre Badin.

M.-J. MOSSAND et G. QUINET : *Profils de prêtres d'aujourd'hui.* Coll. « Église et monde ouvrier ». Éd. ouvrières, Paris, 1961; 208 pp.; 2 NF.

En préparation du Congrès des aumôniers jocistes de base tenu à Issy en septembre 1961, une vaste consultation avait été organisée. Un millier de prêtres avaient répondu à un questionnaire court et bon. Voici présentés des extraits de ces témoignages. Ils sont de grande portée. Et il faut remercier tous ceux qui ont travaillé à cette publication à laquelle on souhaite une large diffusion.

Du point de vue de *La Vie Spirituelle*, on y relève surtout la montée dans le clergé d'un esprit assez nouveau. Il est profondément marqué par les structures de l'Action catholique. C'est toute une manière de vie sacerdotale qui en est modifiée : vie de prière, vie liturgique, oraison, il n'y a plus rien qui échappe à cet

esprit: Et c'est le rôle joué par ces prêtres dans les révisions de vie des militants qui paraît déterminant, avec l'adoption progressive de la révision de vie entre prêtres aux différents échelons de la vie pastorale. Sommes-nous à un tournant dans la spiritualité des clercs? Lisez et jugez.

J. Bonduelle.

G. BERTRAMS, s.j. : *Le célibat du prêtre*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 112 pp.; 4,80 NF.

Voici, dans une traduction laborieuse, un laborieux essai pour combattre la conception légaliste du célibat des prêtres dans l'Église latine. Il est l'objet d'un vœu, veut-on prouver ici, avant d'être une obligation canonique. Il ne manque certes pas de bons arguments en faveur de cette position dont l'auteur tire des conséquences intéressantes. Tout le monde n'acceptera pas pour autant la manière un peu forcée dont il lie, en doctrine chrétienne, sacerdoce et célibat. La plus haute convenance n'est pas encore une nécessité! Tout le monde souscrira, par contre, aux remarques du dernier chapitre, de portée plus psychologique, sur la pédagogie du célibat. Elles aideront les responsables de la formation du clergé.

J. Bonduelle.

Th. SUAVET : *Prières d'espérance*. Coll. « Spiritualité », n° 15. Éditions ouvrières, Paris, 1960; 160 pp.; 4,50 NF.

« La prière doit nous prendre tout entiers, avec notre corps, notre entourage, nos préoccupations professionnelles, familiales, sociales, politiques... Il est donc possible de prier dans n'importe quelle situation. » Et c'est ce que fait l'auteur : dans la maladie et dans les moments de crainte, devant les besoins de l'Église et la souffrance des hommes, en face d'un beau paysage et quand la joie de Dieu envahit, il exprime son espoir, son acceptation, son enthousiasme, sa souffrance. Chaque prière est précédée de quelques mots d'introduction et s'appuie sur de beaux textes de l'Écriture. Puisse ce livre ouvrir à beaucoup le chemin d'une prière vraie, simple, personnelle, incarnée.

M.-L. T.

Henry BARS : *Dimanche à la Clarté. I. De l'Avent à l'Ascension*. Éd. Fleurus, Paris, 1960; 282 pp.; 7,90 NF.

La Clarté, c'est un village des environs de Perros-Guirec, où M. l'abbé Bars, chaque dimanche, commente la Parole de Dieu. Ses sermons suivent le déroulement de l'année liturgique et prennent toujours comme point de départ un texte de la messe. Mais ils nous changent heureusement de ces homélies préfabriquées qu'on nous propose si souvent. Ce théologien, bien connu pour ses travaux sur Maritain et sur les vertus théologales, a quelque chose à dire, et il sait le dire, humainement, simplement, en vous remplissant l'âme de cette lumière, de cette clarté, dont la liturgie, et d'abord le christianisme, débordent. Enfin un recueil que l'on peut recommander à tous les pasteurs, et à beaucoup de fidèles, sans craindre de les décevoir!

Ph. R.

R. W. GLEASON, s.j. : *Le monde à venir. Les fins dernières*. Coll. « Théologie, pastorale et spiritualité ». Éd. Lethielleux, Paris, 1961; 192 pp.; 9,75 NF.

L'auteur reprend ces thèmes des fins dernières que, de nos jours, les prédicateurs n'osent pas souvent aborder. Sa pensée, nourrie de l'Écriture, se développe, dans une langue claire et vivante, en une réflexion théologique suggestive qui renouvelle ces

grands problèmes. Les larges perspectives qu'il ouvre, au long de cet ouvrage, révèlent un théologien de classe. Les pages consacrées au Purgatoire (ch. v) nous paraissent particulièrement pénétrantes. Mais dans tout le livre, clercs et laïcs trouveront beaucoup à prendre.

R.-L. OECHSLIN.

R. P. JEAN LAPLACE, s.j. : *Culture et apostolat.* Coll. « Vie sacerdotale ». Éd. Fleurus, Paris, 1960; 174 pp.; 7,20 NF.

Le prêtre est de plus en plus dévoré par les tâches pastorales et ne peut guère consacrer de temps à l'étude. Pourtant son apostolat est en liaison directe avec sa culture, et sa vie spirituelle a besoin d'un effort intellectuel qui entretiendra et augmentera l'acquit de ses années de première formation. Le P. Laplace, qui a prêché de nombreuses retraites sacerdotales, donne ici d'excellents conseils, des méthodes de travail, des pistes de recherche.

M.-L. T.

La pastorale de l'enfance et de l'adolescence se cherche encore. De tous côtés jaillissent des expériences intéressantes; des équipes sacerdotales mettent en commun leurs efforts. Plusieurs livres récents nous en esquissent les premiers résultats; ils rendront grand service aux prêtres qui doivent organiser des retraites de profession de foi. Citons d'abord l'excellent livret de l'abbé ANDRÉ SOLLER : *Retraites d'enfants* (rédigé en collaboration avec la commission Enfance et Liturgie; paru chez Fleurus, Paris, 1960, coll. « Expériences pastorales »; 184 pp.; 5,85 NF). Il ne s'agit pas tant de prêcher des sermons aux enfants que de les faire travailler eux-mêmes, de les aider à découvrir les vérités qui les feront réfléchir, à condition qu'ils soient bien encadrés et guidés par des catéchistes compétents. — Le livre de JEAN CRISTIN : *Retraites et récollections pour préadolescents* (coll. « Catéchèse et pastorale », Éd. du Centurion, Paris, 1961; 174 pp.; 7,70 NF), est de la même veine. Après quelques renseignements généraux sur l'organisation d'une retraite, les méthodes pédagogiques à employer, la façon d'intéresser les parents, il indique plusieurs plans de retraites centrées sur les grands thèmes bibliques (l'Alliance, le Royaume de Dieu, la vie nouvelle). — L'abbé PAUL SAUVAGEOT donne le Livre du maître du petit carnet déjà bien connu : *Parlez-moi, Seigneur. Pour la retraite de Communion solennelle* (coll. « Expériences pastorales », Éd. Fleurus, Paris, 1961; 136 pp.; 5,85 NF). Il y analyse d'abord les éléments spirituels de la retraite, qu'il rattache à la célébration du mystère pascal, puis il donne des renseignements utiles pour le déroulement des réunions et la façon d'y rendre l'enfant actif.

Pour préparer les enfants à recevoir le sacrement de confirmation, retenons deux ouvrages : celui du P. MICHEL GASNIER, o.p. : *Ma confirmation. Retraite préparatoire* (Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 164 pp.; 5,50 NF), très adapté à un jeune auditoire, et dont l'enseignement fort simple est entremêlé d'anecdotes bien choisies. Et celui du P. MARIE-HUGUES LAVOCAT, o.p. : *Témoin et chevalier du Christ* (Ami du Clergé, Langres, 1960; 94 pp.). Là aucune histoire, mais un langage qui reste à la portée des enfants, tout en leur faisant bien pénétrer le sens et la grandeur de ce sacrement.

Enfin, pour les plus jeunes : *Audite Filii,* par ALBERT FILCHNER (coll. « Le prédicateur des enfants », Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 200 pp.; 8 NF). Pour chaque dimanche de l'année le prédicateur choisit une phrase de la messe qu'il illustre abondamment par des histoires de toutes sortes. Ces histoires ne sont pas toujours très adaptées au sujet, mais on pourra s'en inspirer pour capter l'intérêt des petits.

M.-L. T.

HAGIOGRAPHIE

P. ALBERT DU SACRÉ-CŒUR, o.c.d. : *Approches du mystère de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Éd. Alsatia, Paris, 1961; 336 pp.; 13,50 NF.

« Ce petit livre est un *essai*, c'est-à-dire une étude *partielle*. » Pourtant il constitue un essai précieux, puisqu'il étudie sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans son *devenir*. Mais toute âme est un mystère — surtout une âme appelée à une telle sainteté ! Elle est un mystère du fait de sa participation à la vie de Dieu par la grâce. Elle l'est déjà du pur point de vue humain, car toute personne est un mystère, souvent même un mystère pour elle-même. Ce n'est pas magnifier l'œuvre de la grâce que de négliger le mystère humain. Mais, de pressentir le triomphe de la grâce sur des résistances humaines parfois si profondes, qu'elles échappent au sujet lui-même, n'a pour conclusion qu'une plus belle louange de la grâce.

On sait gré à l'auteur de nous épargner un étalage de termes scientifiques, qui eussent rendu son ouvrage difficile à lire. Le langage toujours accessible ne doit pas nous masquer la profondeur du travail. Pour un peu on reprocherait à l'auteur sa discrétion : l'Avertissement (pp. 185-186) rend un son de sincérité qui émeut. En essayant de pénétrer certains aspects du mystère humain de la sainte de Lisieux, l'auteur a voulu montrer la sagesse divine à l'œuvre, prévoyant « telle nature individuelle en vue de telle élévation par la grâce ».

Libre à certains de discuter telle ou telle de ses explications psychologiques (souvent présentées comme hypothèses); de mettre en doute la désignation de certains points de l'itinéraire spirituel. Il reste que cet ouvrage permet de mieux connaître sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, délivre de certaines interprétations non exemptes d'angélisme, et, au total, donne une confiance plus profonde dans l'œuvre de la grâce divine aux prises avec le mystère humain de chacun.

L. M. J.

Plusieurs biographies intéressantes, à des plans divers, ont paru récemment. Signalons tout d'abord un *Saint Louis, roi de France*, de Paul Guth, aux Éditions Bloud et Gay (1961, 256 pp.; relié 16,50 NF). Solidement appuyé sur la chronique de Joinville, le récit est vivant, plein d'humour (pouvait-on attendre autre chose du Naïf ?), se lit d'une traite, mais sait très bien mettre en relief la vraie sainteté et la science politique d'un de nos meillleurs rois.

Sixième volume de la collection « Votre nom — votre saint » (Mame, Paris, 1960, 88 pp., relié 7,50 NF), le *Saint Jérôme*, de Régine et Madeleine Pernoud, fait justice de certaines légendes et nous présente un érudit qui fut aussi un poète, un maître spirituel en même temps qu'un controversiste, un être profondément humain et sensible, mais dont la foi savait dépasser les apparences pour ne s'appuyer que sur le Christ.

Mme Maria Winowska s'attache à nous faire connaître les grandes figures chrétiennes de la Pologne contemporaine. Elle vient d'écrire la vie d'un précurseur du mouvement social : *Aux portes du Royaume. Bronislas Markiewidz, curé de paroisse et fondateur des Michaelites, 1842-1911* (Fayard, Paris, 1960, 295 pp., 12,50 NF, collection « Ecclesia »). Ce jeune prêtre accueille les enfants les plus pauvres et vit avec eux, leur apprend à travailler, à se dévouer. Il a contre lui la noblesse, le clergé, de puissantes associations; on s'oppose à ses initiatives, on lui interdit de bâtir, de recruter des disciples. Sans

dire mot, il se soumet. Jusqu'à sa mort il vivra dans une humilité et une obéissance totales. Sa cause est introduite en cour de Rome.

Aux Éditions France-Empire, dans une collection dirigée par Michel de Saint-Pierre, une figure tout à fait inconnue du grand public : *Un évêque médecin, Nicolas Stenon, 1638-1686,* par Mgr Rafaël Cioni (1960, 255 pp., 8,40 NF). Médecin éminent (il a donné son nom à un canal salivaire), grand voyageur, parlant huit langues, il découvre en Italie le catholicisme, abandonne la religion luthérienne, devient prêtre puis évêque et exerce un difficile apostolat en Allemagne du Nord. D'une humilité extrême, d'une charité sans borne, d'une pauvreté d'ermite, il se faisait le serviteur de tous; passionné d'amour de Dieu il avait pour devise : souffrir sans consolation. Il est mort en odeur de sainteté, et de nombreux catholiques du Nord souhaitent que l'Église couronne ses mérites.

Dans la même collection, *A la proue du vaisseau de l'Église, Catherine de Sienne,* par M.-Henri Jette (1961, 303 pp.; 8,40 NF), biographie solidement documentée, vivante, à recommander à un large auditoire.

La collection « Convertis du XX^e siècle » sort un cinquième volume (Casterman, 1961, 248 pp., 6,00 NF), où l'on retrouve des noms éminents : Foujita, Malaparte, le grand rabbin Zolli... Parfois il s'agit d'une biographie plus que d'un récit de conversion, mais le plus souvent l'on touche du doigt et l'œuvre de Dieu dans les âmes et la fidélité des hommes qui doivent tout quitter pour répondre à l'appel entendu.

Il suffit d'aimer : le film a fait connaître ce titre et a livré aux foules le message de Bernadette. Mais Gilbert Cesbron avait écrit un scénario bien plus long que celui retenu par l'écran : il le donne ici intégralement; image si simple, si tendre, si respectueuse de la voyante de Lourdes (Robert Laffont, Paris, 1960; 216 pp.; 6 NF). — Toute petite, elle aussi, et ne faisant pas de bruit, *sainte Germaine de Pibrac* racontée aux jeunes par Luce Laurand (E.I.S.E., Lyon, 1960, 80 pp., 3,75 NF). Fillette souffreteuse et persécutée, elle reste sereine, forte par sa foi, toujours douce, ne dérangeant personne ni durant sa vie, ni pour mourir. — Dans leur collection « Saintes mères et mères de saints », les mêmes éditions font paraître une vie de *Sainte Monique, mère de saint Augustin,* par Louise André-Delastre (1960, 304 pp.; 9,75 NF). Il est difficile de parler de sainte Monique, tout ce que nous en savons tient dans quelques lignes des *Confessions* de l'évêque d'Hippone et des *Dialogues* de Cassissiacum. L'auteur a patiemment suivi la sainte d'Afrique en Italie, étudié les travaux des spécialistes de l'histoire du IV^e siècle, et tiré le meilleur parti des documents. Cette biographie est vivante et pleine d'intérêt.

Que connaît-on aussi de *saint Claude* ? Voici édité, chez Lethielleux un recueil d'études écrites par un agrégé de l'Université, un archiviste, un bibliothécaire, sous la direction du chanoine Ligier, archiprêtre de Saint-Claude. Elles traduisent les biographies moyenâgeuses du thaumaturge, examinent leur valeur, passent au crible leurs données et proposent de voir en saint Claude un évêque claustral. Elles publient ensuite des récits de miracles enregistrés du XII^e au XVII^e siècle, suivent le culte du saint à travers les âges. Travail scientifique assez rare parmi la production hagiographique de notre époque, et qui intéressera surtout les spécialistes et les habitants du Jura (1960, VIII-198 pp.; 11,10 NF). — Très différent de ton, le livre du P. Gasnier, o.p. : *Trente visites à Joseph le silencieux* (Salvator, Mulhouse, 1960; 182 pp.; 6,50 NF). L'Évangile ne parle guère de saint Joseph, mais la période où il vécut est une des mieux connues de l'histoire ancienne; et l'on peut reconstituer le

cadre où il évolua. L'auteur puise aussi largement dans les méditations des Pères de l'Église pour essayer de rendre les sentiments de l'époux de Marie.

Une biographie de G. HUNERMANN se lit toujours comme un roman; celle du P. François Pfanner, trappiste, et fondateur de la congrégation missionnaire de Mariannhill : *Le rebelle obéissant,* n'échappe pas à cette loi, et la personnalité de son héros y est bien pour quelques chose : cet Autrichien volcanique, dévoré du zèle des âmes, envoyé en pionnier dans le Natal, allant toujours au-delà de la Règle quand les circonstances semblent l'exiger, avait de quoi déconcerter les supérieurs de la Trappe qui ne pouvaient comprendre de loin la raison de certaines adaptations; il fut pourtant d'une obéissance héroïque et sut renoncer à toute son œuvre pour suivre l'ordre reçu d'Europe. Il demeura dès lors dans la solitude, même lorsque Rome eut décidé l'érection de ses fondations en congrégation autonome. Les religieux de Marianhill et les Sœurs du Précieux Sang continuent dans le silence, le travail, l'aide aux indigènes, l'œuvre missionnaire qu'il a commencée (Éditions Salvator, Mulhouse, 1960; 264 pp.; 7,50 NF).

Pour qui veut connaître en quelques minutes la biographie des saints de chaque jour, voilà *Les saints des quatre saisons,* par Mme MARTEAU DE LANGLE DE CARY (t. I, janvier-mars, préface de Daniel-Rops, Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 400 pp.; 12 NF). On y découvrira la richesse toujours renouvelée de la vie de l'Église.

Nous connaissons très mal saint Jean Chrysostome, évêque d'Antioche, puis de Constantinople, extraordinaire orateur, le premier parmi les Docteurs de l'Église d'Orient, mainteneur de la foi et de la morale chrétiennes en face de la cour impériale, mais aussi homme tendre, passionné, attachant, plus grand encore dans la persécution que dans l'exercice de l'autorité. DONALD ATTWATER, un des spécialistes anglais de la chrétienté orientale, nous en retrace le portrait et cite de nombreux extraits de ses sermons, sous le titre : *Bouche d'or, voix de l'Église.* Ouvrage intéressant, un peu touffu (coll. « Sélection », Mame, Paris, 1961; 280 pp.; 8,95 NF). — Rédigé par un écrivain de métier, alerte, vivante, la nouvelle biographie de *Saint Augustin,* par JACQUES CHÂBANNES (Éd. France-Empire, Paris, 1961; 320 pp.; 8,40 NF), conçue surtout dans une perspective historique, a de quoi intéresser un vaste public. Les spécialistes regretteront que les grands thèmes de la doctrine de l'évêque d'Hippone ne soient pas davantage mis en relief, et soulignent maintes erreurs de détail. — Dans la même collection, JEAN MARC MONTGUERRE décrit la vie de *Saint François Xavier au quartier latin* (1961, 190 pp.; 8,40 NF). Il faut y chercher moins l'étude d'une évolution spirituelle que la description de l'existence estudiantine dans le Paris du XVI^e^ siècle. — Au moment de la préparation de Vatican II il est intéressant de scruter la figure et l'œuvre de *Pie IX.* Le P. PIERRE FERNESSOLE s'y emploie avec l'objectivité, le sérieux, le souci de la documentation aux sources les plus directes, que ses ouvrages précédents ont mis en relief. L'ouvrage comprendra deux tomes; le premier (1792-1854) vient de paraître chez Lethielleux, Paris (288 pp., 16,50 NF).

En 1253, l'année même de la mort de sainte Claire, le pape Innocent IV chargeait l'évêque de Spolète d'interroger quinze compagnes de la sainte et cinq personnes d'Assise sur la réputation de sainteté de l'abbesse de Saint-Damien. Les témoignages, rédigés en latin, puis transcrits en ombro-italien, ont été perdus durant des siècles; retrouvés il y a quarante ans, traduits par les RELIGIEUSES CLARISSES DE TOULOUSE, présentés avec des notes et des appendices critiques fort intéressants, il nous feront

sous leur dépouillement voulu, toucher du doigt l'authentique sainteté de la collaboratrice de saint François : *J'ai connu Mme sainte Claire* (Éd. du Cèdre, Paris, 1961; 176 pp.; 5,90 NF). — Biographie rapide, à la lecture facile, la *Sainte Louise de Marillac*, de JEAN GUY, s'efforce de montrer comment la direction dilatante de Vincent de Paul a transformé l'inquiète fondatrice des Filles de la Charité et l'a fait s'épanouir dans l'amour de Dieu. Une dernière partie donne un aperçu rapide et sans grand ordre de l'expansion et de l'activité des Filles de la Charité dans le monde (Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 224 pp.; 6 NF). — Nous avons déjà loué sans réserve (cf. *La Vie Spir.*, août-sept. 1957) la *Vie de Dame Laurentia Mac Lachlan* (*In a great tradition*, par les Bénédictines de Stanbrook, Londres, 1956). L'ouvrage, allégé de la notice historique sur l'abbaye, vient d'être traduit en français par M. DE LA FOREST-DIVONNE : *Au pied de la grille* (Spes, Paris, 1961, 254 pp.; 9,30 NF). Abbesse de grande classe, d'une compétence reconnue par tous les spécialistes en matière de manuscrits du haut Moyen Age, elle correspondit pendant vingt-cinq ans avec Bernard Shaw, et les lettres qu'échangèrent la moniale et le célèbre dramaturge sont abondamment citées dans ce livre.

Bel exemple de courage et de volonté que le livre de DENISE LEGRIX : *Née comme ça* (Segep-Kent, Paris, 1960; 250 pp.). Née sans bras ni jambes, placée dans des circonstances difficiles et parfois délicates, elle est parvenue à gagner sa vie par sa peinture et à aider les autres. Le sentiment religieux semble avoir tenu très peu de place dans cette transformation. — Grande réussite aussi que la vie de *Jean-Sébastien Bach*, par JEAN GALLOIS (coll. « Nos amis les musiciens », Eise, Lyon, 1961; 112 pp.; 5,85 NF). Son travail acharné, sa foi ardente lui permirent de créer une œuvre impérissable au sein de difficultés matérielles sans cesse renouvelées. Livre à recommander à tous les adolescents qui aiment la musique. — Faire de son œuvre un acte de foi, c'est aussi le but du poète cubain *Armand Godoy* dont Anne FONTAINE analyse délicatement la vie et les vers en un beau livre fervent (Grasset, Paris, 1959; 216 pp.; 6,75 NF).

M.-L. T.

RENÉE ZELLER : *Joseph le charpentier. En marge des Évangiles.* Coll. « Sélection ». Mame, Paris, 1961; 272 pp.

Écrire une vie de saint Joseph, de ce grand silencieux qui ne nous est un peu connu que par l'Évangile selon saint Matthieu, cela peut sembler une gageure. Mais une gageure qui en vaut la peine, car l'époux de Marie est associé de si près au mystère central de notre foi, celui de l'Incarnation, qu'il est bienfaisant pour un chrétien d'essayer de pénétrer dans le secret de cette existence tout absorbée par le rayonnement divin.

Renée Zeller a su respecter la simplicité de l'Évangile et ne faire aucun emprunt aux écrits apocryphes, riches en traits merveilleux. Elle a voulu, dit-elle dans sa préface, « faire une enluminure » dans les marges de l'Évangile, « y ajouter des perspectives humaines pour l'accorder davantage avec notre propre vie ». Elle a donc imaginé les dialogues, les détails familiers, reconstitué le contexte historique. Pour réussir cette « enluminure », il fallait deux conditions, qu'elle a parfaitement remplies. D'abord une connaissance précise et imagée de la vie quotidienne de l'époque et des lieux dans lesquels elle s'est déroulée. Ensuite — et surtout peut-être — ce don de sympathie chaleureuse, nourri par la méditation assidue du texte évangélique, qui permet à Renée Zeller — depuis quelques années surtout — de faire la « psy-

chologie religieuse » de ceux qui vécurent auprès du Seigneur. (Les nombreux lecteurs qu'elle a amenés, par son *Saint Jean*, sa *Marie de Magdala*, sa *Marie en son temps*, son *Saint Pierre*, à renouveler leur foi au Christ, peuvent témoigner de sa réussite en ce domaine.)

Autant qu'une Vie de Joseph, ce livre est une Enfance de Jésus ou une Vie de Nazareth. C'est dire le profit qu'y trouveront tous ceux qui, dans la ligne du P. de Foucauld, cherchent dans la vie cachée de Jésus le modèle de leur « présence à Dieu » et de leur « présence aux hommes ».

Remercions l'auteur de nous avoir à nouveau partagé les richesses de sa foi, avec l'agrément et la profondeur qui lui sont coutumiers.

MARIANNE MAHN-LOT.

Dans la collection « Les écrits des saints », éd. du Soleil levant, Namur, trois nouveaux titres :

Saint ANSELME : *Textes choisis*, traduits et présentés par la Révérende Mère Marie-Pascal Dickson. 1960; 192 pp.; 6,15 NF.

L'ouvrage comprend la préface du Monologion, le Proslogion, le *Cur Deus homo*, la méditation sur la rédemption de l'homme, la lettre à Lanzon et celle à Baudouin, roi de de Jérusalem, l'épître sur les sacrements de l'Église, l'oraison pour recevoir le corps et le sang du Seigneur. Il est précédé d'une notice biographique qui résume la vie du saint par Eadmer.

Bienheureux THÉOPHANE VÉNARD : *Lettres*, choisies par le P. Jean Guennou. 1961; 192 pp.; 6,15 NF.

Échelonnés de la douzième année à la mort du jeune martyr, vingt ans plus tard, ces textes retracent, jour après jour, son itinéraire humain et spirituel, son désir toujours plus ardent de donner sa vie pour sa foi.

Bienheureux PIERRE-JULIEN EYMARD : *Textes (Doctrine ascétique, pastorale)* choisis et présentés par Henri Evers, s.s.s. 1961; 192 pp.; 6,15 NF.

Extraits de sermons, articles, lettres montrent la dévotion du bienheureux envers l'Eucharistie, étudient les conditions de la vie d'union au Christ, insistent sur l'esprit d'enfance spirituelle.

M.-L. T.

E. MOROZZI : *Il Governo pastorale secondo S. Antonino di Firenze*. Coll. « Quaderni del Clero ». Éd. Presbyterium, Roma, 1961; 153 pp.

Juriste et moraliste Antonin « des Conseils » fut aussi un archevêque de Florence, dont l'œuvre pastorale méritait d'être connue, car il fut un pasteur sage et éclairé. Il sut donner à son épiscopat un sens pastoral profond en comprenant que le renouvellement des exigences de la vie sacerdotale ne pouvait se réaliser que par un approfondissement du ministère sacerdotal lui-même. C'est ce que nous font découvrir ces pages qui nous retracent le pasteur d'âmes tel que le voulait saint Antonin. Nul doute que ce petit livre apportera sa lumière à un problème si actuel et pourtant déjà si ancien.

P. F.

Saint PIERRE CANISIUS : *Textes choisis*, par J. Boulange et A. de La Croix-Laval. Coll. « Les Écrits des Saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1960; 190 pp.

Saint FRANÇOIS D'ASSISE : *Textes choisis*, par F. Weyergans. Coll. « Les Écrits des Saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1959; 186 pp.

L'éloge n'est plus à faire des volumes parus dans la collection « Les Écrits des Saints ». Près de vingt-

cinq titres constituent une bibliothèque de textes bien traduits et bien introduits. L'ouvrage consacré à saint François est un recueil commode qui n'existait pas encore sous cette forme et, dans le volume relatif à Canisius on trouvera des morceaux choisis qui donnent la nostalgie d'une époque où les docteurs et prédicateurs étaient virulents. Les épigones de la Contre-Réforme pourront s'y délecter et en prendre de la graine.

S. B.

JOURDAIN DE GIANO, THOMAS D'ECCLESTON et SALIMBENE D'ADAM : *Sur les routes d'Europe au XIII^e siècle*. Chroniques traduites et commentées par Marie-Thérèse LAUREILHE. Éd. Franciscaines, Paris, 1959; 232 pp.; 15,00 NF.

Trois récits de Frères mineurs ambulants nous promènent en Allemagne, en Angleterre, en France et en Provence quelques décades après la fondation des franciscains. Ils nous font découvrir que la vie séraphique et, en particulier, la vie religieuse en général, comportaient une singulière verdeur et une liberté apostolique stupéfiante au milieu du XIII^e siècle. A titre d'exemple lisez la harangue adressée par le Frère Hugues de Digne au consistoire du pape Innocent IV à Lyon (pp. 182 s.). Mais presque tout mériterait d'être commenté...

S. B.

Monsieur Vincent et les âmes, par Dom Emile BERTAUD, d'après ses lettres. Alsatia, Paris, 1961; 200 pp.; 9,90 NF.

A travers les quelques 2.500 lettres qui nous en restent, Dom Bertaud a choisi des textes représentatifs de la spiritualité de saint Vincent de Paul. Spiritualité très simple et pratique : Dieu aime les hommes, sa Providence veille sans cesse sur eux : à cet amour doit correspondre, de la part des créatures, la confiance, l'abandon, la soumission. Mais cette vie d'enfant de Dieu demande un effort; il faut prendre sa croix à la suite du Christ, l'union à Jésus souffrant est le vrai moyen de parvenir à une charité de plus en plus vive. Monsieur Vincent s'adressait surtout à des Filles de la Charité et à des prêtres de la Mission; un tiers des extraits reproduits ici concernent la vie religieuse, les grandeurs du sacerdoce, le ministère des âmes.

M.-L. T.

Les Saints de tous les jours. 10. Octobre. Le Club du Livre chrétien, Paris, 1960; 304 pp.; 14,40 NF.

Ceux que nous appelons les saints ont d'abord été des hommes comme nous, en proie aux difficultés et aux grâces de la vie de tous les jours. Dans un style assez alerte, et qui après quelques tâtonnements a trouvé un heureux équilibre, la collection dont voici le dixième volume s'efforce de les faires revivre dans leur réalité humaine. A chaque jour suffit son saint, plus ou moins connu, souvent moins que plus, et la notice qui lui est consacrée ne cherche pas tant à raconter exactement son histoire qu'à donner au lecteur l'impression d'avoir rencontré ce saint, c'est-à-dire cet homme que Dieu a ravi. Les notices sont suivies de quelques textes, anciens ou modernes, remarquablement choisis, qui font écho au témoignage rendu par le saint du jour. On ne lira pas sans émotion, par exemple, à la suite du récit de la passion de saint Léger, évêque et martyr du VIII^e siècle, la prière composée par Jacques Fesch la veille de son exécution, le 1^er octobre 1957. Avec son apparente désinvolture, cette collection pourrait bien nous amener à prendre la sainteté au sérieux.

PH. R.

LES DISQUES RELIGIEUX

DISQUES POUR NOËL

La grande pastorale des Noëls de France. 25 cm. *Jéricho* 400.

Grâce aux harmonisations de Michel Garçin, pittoresque et exactement adaptées au caractère des chants; grâce aux *Petits Chanteurs de Chaillot,* dont les voix ont été portées à un rare point de perfection par le merveilleux musicien qu'est Roger Thirot; grâce à une « mise en scène » empruntée aux Pastorales de notre enfance : la chute d'Adam, l'annonce du Sauveur, l'apparition de l'étoile, le cheminement de la sainte Famille, l'éveil des bergers, la rencontre des mages et d'Hérode, l'adoration de tous à la crèche; grâce à la fine diction de Marie-Rose Carlié, qui évoque (en vers) les scènes autrefois représentées, — voilà un disque qui « renouvelle enfin le genre » des chansons de Noël (d'autant que la plupart de celles qu'on y entend sont peu connues). Le disque idéal pour la veillée. Une pochette-album, illustrée par G. Lecœur, donne leur texte intégral.

Noëls, direction : R. P. Martin. 25 cm. *Lumen* LD 2516.

Une anthologie de noëls savants (Costeley, du Caurroy, Mouton) et de noëls populaires, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. A ce degré de perfection dans l'harmonisation (les chansons folkloriques sont harmonisées par P. Maillard-Verger) et dans l'interprétation, ce genre dit « mineur » atteint à l'œuvre d'art. Ce disque est digne de prendre place dans la discothèque des amateurs de polyphonie les plus exigeants.

Noël a Notre-Dame et Chansons de Noël. 30 cm. *Guilde Intern.* MMS 2171.

Première face : P. Cochereau, aux grandes orgues de Notre-Dame, donne un récital où six joyeux chorals de Bach pour le temps de Noël sont précédés d'un « Noël sur les flûtes » de Daquin et d'une bergerie de Le Bègue. La réalisation phonographique est irréprochable. Deuxième face : neuf noëls traditionnels chantés avec ampleur et justesse par les *Chanteurs de la cantilène,* auquel le superbe ténor J. Giraudeau apporte son concours. Un des meilleurs disques de la Guilde.

La vie du Christ a travers la chanson populaire. 30 cm. *Jéricho* 50.

La chanson populaire fut d'abord une chanson religieuse. Nous en connaissons surtout les noëls, mais elle en a produit sur bien des thèmes. Jean Malraye, spécialiste du folklore, a choisi et harmonisé dix-huit chansons qui racontent, à leur manière naïve et souvent émouvante, la vie du Seigneur. Trois instruments les accompagnent, une flûte, un hautbois, un basson. Trois voix les chantent. Cette sobriété de moyens convient exactement à ce genre sans prétention, tout en conservant un caractère vraiment artistique. Les pa-

rents s'y enchanteront comme les enfants.

DIEU N'EST PAS DANS LE VENT, du P. Cocagnac. *Lumen* LD 1-518.

Nouveauté dans le style du P. Cocagnac. Il raconte avec bonhomie l'histoire d'Élie découragé et réconforté par le gâteau mystérieux (face 1), visité par Dieu dans la grotte où il s'est réfugié, non plus à la manière tonitruante du Sinaï, mais *dans une brise légère,* préfiguration de la douce apparition du Fils de Dieu dans la grotte de Bethléem (face 2). Et pour chaque épisode le récit se transforme tout naturellement en chanson. Pas seulement pour enfants.

MARIE NOËL. Noël de l'Avent et deux poèmes, 45 tours. *Fontana* 495.515.

On aimera posséder et entendre ce chant de Marie « entrant en Avent », dont la musique, de Marie Noël elle-même, est instrumentée par J. Jouineau et interprétée par la maîtrise d'enfants de la R.T.F. Suzanne Flon dit le *Cantique du pain,* qui est de la même inspiration où la douleur est en contrepoint de la joie, et l'*Image pour le jour des Rois,* enluminure souriante, tous deux extraits, ainsi que le chant d'Avent, du « Rosaire des Joies ».

L'ANNONCE FAITE A MARIE, de Paul Claudel. 30 cm. *Past et Musique* 30.004.

La plus belle interprétation de l'œuvre claudélienne la plus connue, qui poursuit sa carrière au théâtre de l'Œuvre. Allez la voir : Loleh Bellon (Mara), Danièle Delorme (Violaine) et leurs partenaires vous bouleverseront. Ensuite vous aimerez réentendre quelques belles scènes grâce à ce disque.

H.-CH. CHÉRY, o. p.

LIVRES REÇUS

Alleluia. Agenda liturgique 1962. 73, rue Sainte-Anne, Paris-2e; 3,30 NF.

BARATTI (Carlo) : *Figure e realtà.* Parabole del Vangelo. Coll. « Pagina Sacra ». Éd. Ancora, Milano, 1961; 184 pp.; 700 lires.

BLONDEL (Maurice) : *Carnets intimes (1883-1894).* Éd. du Cerf, Paris, 1961; 560 pp.; 27 NF.

BRAURE (Maurice) : *L'église à l'époque classique.* Coll. « Je sais — Je crois ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1961; 124 pp.; 4 NF.

CERVIA (Adriano) : *Il libro di Betania.* Coll. « Pagina Sacra ». Éd. Ancora, Milano, 1961; 112 pp.; 500 lires.

CLAUDEL (Paul) : *Je crois en Dieu.* Textes présentés par Agnès du Sarment. Préface du P. H. de Lubac. Éd. Gallimard, Paris, 1961; 430 pp.; 16 NF.

CRISTIANI (Mgr) : *L'insurrection protestante.* Coll. « Je sais — Je crois ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1961; 126 pp.; 4 NF.

DANIÉLOU (J.) : *Scandaleuse vérité.* Coll. « Les idées et la vie ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1961; 174 pp.; 7,50 NF.

De la vie parfaite, selon saint François de Sales. Textes rassemblés par le R. P. A. Denis, o.c.s.o. Introduction de Daniel-Rops. Éd. Bonne Presse, Paris, 1961; 242 pp.

Dieu parle. Paraboles mystiques. Présenté par Mgr A. Combes. Trad. par R. Jundt. Coll. « Église et temps présent ». Éd. Grasset, Paris, 1961; 286 pp.; 9 NF.

Dourisboure (P.) et Simonnet (C.) : *La mission des grands plateaux*. Éd. France-Empire, Paris, 1961; 320 pp.

Falsini (P.-R., o.f.m.) : *Padre Gemelli e la rinascita liturgica in Italia*. Éd. Vita e Pensiero, Milan, 1961; 250 lires.

Guillard (chamoine E.) : *Miséricordieuse Trinité*. Lettre-préface de S. Em. le Cardinal Richaud. Institution Saint-Jean-Baptiste, Bazas (Gironde), 1961; 358 pp.; 8 NF.

Hameline (J.-Y.) : *Le chant grégorien*. Coll. « Technique à cœur joie ». Éd. Presse d'Ile-de-France, Paris, 1961; 122 pp.; 8,70 NF.

Jomin (H., s.j.) : *La Chine*. Coll. « Vues chrétiennes sur... ». Éd. Flammarion, Paris, 1961; 218 pp.; 7 NF.

Labourdette (P., o.p.) : *Cours de théologie morale*. Édition ronéotypée. Couvent des Dominicains, Toulouse.

Lacordaire : *Pensées*. Textes choisis par Y. Frontier. Préface du R. P. Féret. Coll. « Le trésor du cœur ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1961; 220 pp.

La règle de saint Benoît. Trad. et intr. par Dom A. Dumas, o.s.b. Le club du Livre chrétien, Paris, 1961; 286 pp.; 22,50 NF.

Leprohon (P.) : *Histoire du Cinéma*. (I) *Vie et mort du cinématographe (1895-1930)*. Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 290 pp.

L'obéissance. Ouvrage collectif, 4e éd. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 328 pp.; hors-commerce.

Pruche (Benoît, o.p.) : *Histoire de l'homme, mystère de Dieu*. Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1961; 452 pp.; 24 NF.

Renouvellement de la catéchèse. Ouvrage collectif. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 572 pp.; 16,50 NF.

Riva (S.-A.) : *Lettere di san Francesco agli uomini d'oggi*. Préface de P. Bargellini. Éd. del Franciscanum, Brescia, 1961; 224 pp.; 600 lires.

Riva (S.-A.) : *Guida religiosa della scuola materna*. Éd. del Franciscanum, Brescia, 1961; 138 pp.; 500 lires.

Riva (S.-A.) : *Catechismo e formazione presentati alle anime religiose*. Éd. del Franciscanum, Brescia, 1961; 338 pp.; 1.500 lires.

Roldan (A.) : *Introduccion à la ascetica diferencial*. Coll. « Psicologia Medicina Pastoral ». Éd. Razon Y Fe, Madrid, 1960; 464 pp.; 100 Ptas.

Saint Augustin : *Six traités antimanichéens*. Coll. « Œuvres de saint Augustin ». Série : Dieu et son œuvre. Éd. Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1961; 830 pp.; 33 NF.

Schillebeeckx (E.-H.) : *Le mariage est un sacrement*. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1961; 74 pp.; 30 fr. belges.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME CV

JUILLET-DÉCEMBRE 1961

A.-M. Avril : « Sept ». A propos d'un livre récent 251
D. Barthélemy : Dieu méconnu par le vieil homme, Job 445
— Les causes de la méconnaissance de Dieu 597
A.-M. Besnard : La compassion de saint Dominique 270
— Tu m'as séduit, Yahvé 584
P. Blanchard : Au cœur de la Rédemption, l'abbé Huvelin (1838-1910). 285
J. Bonduelle : Situation crucifiée de l'apostolat des laïcs 395
F. Bourdeau : Action catholique et formation doctrinale 330
— Antonioni ou le Paradis perdu 616
C. Bourgin : Ascèse et vie de prière personnelle 345
B. Bro : Connaître Dieu. Celui à qui nous ressemblons le plus. Celui à qui nous ressemblons le moins 477
P.-Th. Camelot : Saint Léon le Grand, successeur de saint Pierre.... 521
L. Cognet : Un guide de lecture pour Tauler et les mystiques rhénans. 650
Comment des instituteurs de l'enseignement public vivent la foi..... 18
Y. M.-J. Congar : Tauler dans son temps et son actualité permanente. 642
A. Coutrot : Le P. Bernadot et « La Vie Spirituelle » 226
L.-M. Dewailly : Une communauté naissante : Thessalonique, II, saint Paul 255
M. Duclercq : Les Équipes Enseignantes 8
B.-D. Dupuy : Recherches récentes sur le rôle du laïcat dans l'Église. 408
J. de Finance : Le Verbe incarné et notre connaissance du Dieu vivant. 502
S. Fumet : C'était le temps des coups de foudre 236
B. Gardey : Regards sur la J.O.C. 544
— Journal d'un prêtre d'après-demain 667
A.-M. Henry : Les mouvements du laïcat et notre rattachement à l'Église 363
— Religieuses en usine 666
Robert de Langeac : Seigneur, montrez-nous le Père 514
R. Laurentin : Bulletin marial 424
B. Lavaud : Dieu et l'homme, d'après Jean Tauler 624
Les Instituteurs et la foi 6
P. Poupard : Lacordaire et Bautain. La charité de Lacordaire, homme d'Église 530
J.-G. Ranquet : Le devoir d'accueil 374
P. Rouillard : Connaître le Dieu vivant. Image et connaissance de Dieu d'après les Pères grecs 464
— Le chrétien devant les Psaumes 421
— Pour lire les Pères 661

Th. Suavet : Engagement temporel et apostolat du laïc 385
J. Tauler : Dieu et l'homme 624
Un Dieu que l'on prie 569
Une bataille fut gagnée 213

LES LIVRES

M. Agnelet : Miracles à Fatima, p. 430. — Albert du Sacré-Cœur : Approches du mystère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, p. 676. — K. Algermissen et L. Boer : Lexikon, der Marienkunde, p. 432. — E. des Allues : Toumliline, p. 672. — Amédée de Lausanne : Huit homélies mariales, p. 432. — F. Amiot : 365 méditations sur les évangiles et saint Paul, t. III et IV, p. 553. — L. André-Delastre : Sainte Monique, p. 677. — Angelus Domini, p. 429. — Au cœur de la crise moderniste, p. 556. — Au seuil de la théologie, p. 292. — G. d'Avak : Il sacerdozio e Maria, p. 424. — Avec Notre-Dame, p. 429. — D. Attwater : Bouche d'or, p. 678. — M. Barré : Une route spirituelle pour notre temps, p. 424. — H. Bars : Dimanche à la clarté, p. 674. Trois vertus clefs, p. 299. — K. Barth : Aux captifs la liberté, p. 438. Communauté chrétienne et communauté civile, p. 435. Dogmatique I et II, p. 435. Lettre à un pasteur allemand et la réponse, p. 435. — C. Barthas : De la grotte au chêne vert, p. 430. — J. Becaud : L'Église, espérance des peuples, p. 557. — G. Bertrams : Le célibat du prêtre, p. 674. — F. Biot : Communautés protestantes, p. 555. — J.-F. Bonnefon : Le vénérable Jean Duns Scot, p. 432. — A.-C. Bouquet : Les travaux et les jours au temps d'Hérode, p. 437. — P. Bourgy : Théologie et spiritualité de l'Incarnation, p. 301. — L.-N. Boutin : La tiare mystique du Très Saint Rosaire, p. 425. — L. Bouyer : Le Sens de la vie sacerdotale, p. 287. — A. Brazzola : Vers la joie de Dieu, p. 310. — J. Calvin : Commentaires sur le Nouveau Testament, IV, p. 434. — A.-M. Carré : Prêtres et laïcs, apôtres de Jésus-Christ, p. 669. — H. Carrier : Psycho-sociologie de l'appartenance religieuse, p. 673. — G. Casalis : Portrait de Karl Barth, p. 560. — Catholicisme hier, aujourd'hui, demain, p. 305. — G. Cesbron : Il suffit d'aimer, p. 677. — J. Chabannes : Saint Augustin, p. 678. — X. de Chalendar : Paraboles, p. 311. Passages, p. 311. — J. Chambon : Le protestantisme français jusqu'à la Révolution, p. 435. — R. Cioni : Nicolas Stenon, p. 677. — Clarisses de Toulouse : Madame sainte Claire, p. 679. — P. de Clorivière : Considérations sur l'exercice de la prière, p. 313. — J.-M. Connolly : The voices of France, p. 550. — Contemplations mariales, p. 429. — A. Coutrot : Un courant de la pensée catholique, l'hebdomadaire « Sept », p. 251. — Didier de Cré : Notre-Dame de la Trinité, III, p. 425. — J. Cristin : Retraite pour pré-adolescents, p. 675. — S. Cwiertniak : La Vierge Marie dans la tradition anglicane, p. 425. — L. Daloz : Le travail selon saint Jean Chrysostome, p. 309. — M. Daniélou : Vous prierez ainsi, p. 310. — P. Darimbert : L'aube de Dieu, p. 430. — E. Delaruelle, etc. : Saint François de Sales, p. 310. — Ph. Delhaye : Permanence du droit naturel, p. 307. — M. Desmullier : Ma consécration mariale, p. 425. — A. Desqueyrat : L'enseignement politique de l'Église, p. 557. — L.-M. Dewailly : Envoyés du Père, p. 316. — G. di Agresti : La Madona e l'ordine dominicano, p. 432. — C. Dillenschneider : Le Christ, l'unique prêtre et nous ses prêtres, p. 298. — D. Dohen : Vertus du chrétien dans le monde, p. 310. — M.-M. Dubois : Petite somme mariale, II, p. 425. — M. Dubois-Quinard : Laurent de Paris, p. 295. —

R. Ducourret : Dire l'Angelus..., p. 425. — L'ecclésiologie au XIXe siècle, p. 554. — G. Ellard : La liturgie en marche, p. 301. — Bx Pierre-Julien Eymard : Textes, p. 680. — A.-J. Festugière : Les moines d'Orient, I et II, p. 670. — A. Filchner : Audite Filii, p. 675. — A. Fontaine : Armand Godoy, p. 679. — J. Fuchs : Le droit naturel, p. 309. — J. Gallois : J.-S. Bach, p. 679. — J. Galot : Pleine de grâce, p. 425. — M. Gasnier : Trente visites à Joseph, p. 677. Ma confirmation, p. 675. — J. Genet : L'énigme des sermons du Curé d'Ars, p. 314. — J. Gerson : Œuvres complètes, p. 312. — R. W. Gleason : Le monde à venir. Les fins dernières, p. 674. — I. Gobry : La pauvreté du laïc, p. 548. — H. Gollwitzer : Les chrétiens et les armes atomiques, p. 552. — J. Gouvernaire : Accord de la prière et de l'action, p. 548. — A. Graham : Penser et agir en chrétien d'aujourd'hui, p. 550. — R. Guardini : Royaume de Dieu et liberté de l'homme, p. 300. — R. Guelluy : Vie de foi et tâches terrestres, p. 306. — P. Guth : Saint Louis, roi de France, p. 676. — J. Guy à Sainte Louise de Marillac, p. 679. — R. Halter : La Vierge Marie dans la vie et l'œuvre de Paul Claudel, p. 426. — J. Hamel : Le combat de l'Église dans l'Allemagne de l'Est, p. 435. — W. Herberg : Protestants, catholiques et israélites, p. 555. — P. Hoesl : Chante ma joie, p. 311. — A. Holgersen : Le chant de la Salette, p. 431. — J.-M. Hornus : Évangile et labarum, p. 559. — A. Houtin et F. Sartiaux : Alfred Loisy, sa vie, son œuvre, p. 558. — E. Huant : Le péché contre la chair, p. 306. — G. Hunermann : Le rebelle obéissant, p. 678. — Abbé Huvelin : Le regard du Christ, p. 313. — Barnabé Ignotus : Octobre, mois du Rosaire et mois des missions, p. 426. — A.-C. Jemolo : L'Église et l'État en Italie, p. 556. — M.-H. Jette : Catherine de Sienne, p. 677. — P. Julien-Eymard d'Angers : Réflexions sur la vie chrétienne, p. 311. — F. Klein : La valeur du protestantisme moderne, p. 437. Retour aux réformateurs ou réforme progressive ? p. 437. — T. Koehler : Le Dieu de Marie, p. 426. — P. Labertholonnière : Les fruits de l'esprit, p. 315. — M. de la Forest-Divonne : Au pied de la grille, p. 679. — J. Laplace : Culture et Apostolat, p. 675. — La prière, p. 293. — L. Laurand à Sainte Germaine, p. 677. — L. Lavelle : Morale et religion, p. 550. — M.-H. Lavocat : Témoins et chevaliers du Christ, p. 675. — Le Christ et les Églises, p. 556. — J. Leclercq : Mère de notre joie, p. 426. — J. Leclercq, F. Vandenbrouck et L. Bouyer : La spiritualité du Moyen Age, p. 292. — D. Legrix : Née comme ça, p. 679. — B. Leeming : Principes de théologie sacramentaire, p. 301. — G. Lefebvre : L'unique source de vie, p. 300. — M.-H. Lelong : L'Évangile et le Credo, p. 548. Saint Jean parmi nous, p. 548. — Le sel de la terre, p. 551. — Les Saints de tous les jours, octobre, p. 681. — P.-A. Liégé : Vivre en chrétien, p. 300. — C. Ligier à Saint Claude, p. 677. — Y. Lubbock : Return to Belief, p. 551. — M. Luther : Œuvres, p. 434. — G. Madinier : Nature et mystère de la famille, p. 552. — H. du Manoir : Maria, I, p. 432. — F. Marduel : Examen de conscience selon l'évangile, p. 553. Le pardon de Dieu, p. 553. — H.-L. Maréchal : La vie mystérieuse de Notre-Dame, p. 426. — B. Maréchaux : Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous, p. 426. — J.-C. Margot : Les Épîtres de Pierre, p. 436. — M. Marteau de Langle : Les Saints des quatre saisons, p. 678. — H. Mazue : La madone de Syracuse, p. 431. — G. Meersseman : Der Akathistos im Abendland, II, p. 432. — Meister Eckhart der Prediger, p. 294. — A. Michel : Ave Maria, p. 426. — R. P. Millot : Missions d'aujourd'hui, p. 318. — J.-A. Moehler : Symbolik, p. 672. — C. Moix : La pensée d'Emmanuel Mounier, p. 305. — J.-M. Montguerre : Saint François Xavier, p. 678. — Monsieur Vincent et les âmes, p. 681. — E. Morozzi : Il governo pastorale secondo S. Antonio di Firenze,

p. 680. — G. Mosmans : L'Église à l'heure de l'Afrique, p. 317. — M.-J. Mossand et G. Quinet : Profils de prêtres, p. 673. — P. Nemesiegyi : La paternité de Dieu chez Origène, p. 299. — E. Neubert : Marie et l'éducateur chrétien, p. 427. Marie et la vie religieuse, p. 427. Mon idéal, Jésus fils de Marie, p. 427. — T. Ohm : Les principaux faits de l'histoire des missions, p. 317. — L. Pain : Les prophètes de Marie, p. 431. — H. Panneel : La grande énigme de La Salette, p. 431. — R. et M. Pernoud : Saint Jérôme, p. 676. — J.-M. Perrin : Les mystères de la charité, p. 299. — M.-J. Perrin : Marie, mère du Christ et des chrétiens, p. 427. — M.-M. Philipon : L'Évangile du Père, p. 311. — E. Philippart de Foy : Marie, miroir de vie chrétienne, p. 427. — M.-D. Philippe : Mystère de miséricorde, II et III, p. 427. — B. Piault : La création et le péché originel, p. 303. — J. Pintard : Le sacerdoce selon saint Augustin, p. 301. — M.-D. Poinsenet : Saint Dominique, p. 299. — E. Poulat : Journal d'un prêtre d'après-demain, p. 667. — Présence du Christ, p. 671. — Prêtres et monde ouvrier, p. 553. — Prier Dieu avec les poètes, p. 551. — K. Rahner : Marie, mère du Seigneur, p. 427. — S. Ramirez : La esencia de la esperanza cristiana, p. 299. — A. Renou et M. Beatrix : La Vierge et les femmes de Palestine, p. 428. — A. Rétif : Initiation à la mission, p. 318. — H. Rondet : Les dogmes changent-ils ? p. 302. O vous, Mère du Sauveur, p. 428. — P. Roschini : Dizionario di mariologia, p. 433. — Saint Anselme : Textes choisis, p. 680. — Saint François d'Assise : Textes choisis, p. 680. — Saint Pierre Canisius : Textes choisis, p. 680. — Saint Thomas d'Aquin : Somme théologique, le monde des ressuscités, p. 547. — La Grâce, p. 669. — Cardinal Saliège : Écrits spirituels, p. 315. — H. Sarda : Notre pain quotidien, p. 311. — P. Sauvageot : Parlez-moi, Seigneur, p. 675. — P.-W. Scheele : Opfer des Wortes, p. 306. — E.-H. Schillebeeckx : Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu, p. 296. — L. Simon : Une éthique de la Sagesse, p. 558. — A. Soller : Retraites d'enfants, p. 674. — R. Spiazzi et R. Montini : Maria e la chiesa nell'arte Presbyterium, p. 428. — C. Spicq : Ce que Jésus doit à sa Mère, p. 428. — E. Staehlin : Die Verkündigung des Reiches Gottes in der Kirche Jesu Christi, p. 554. — Studio e vita interiore, p. 309. — E. de Strycker : La forme la plus ancienne du Protévangile de Jacques, p. 433. — Sur les routes d'Europe au XIII^e siècle, p. 681. — T. Suavet : Prières d'espérance, p. 674. — The Monk of Farne, p. 312. — Theologen unserer Zeit, p. 303. — P.-R. Thomas : Mariale, I-II, p. 428. Mariale, III-IV, p. 547. — Thomas a Kempis : L'Imitation de Jésus-Christ, p. 547. — M. Thurian : L'unité visible des chrétiens et la tradition, p. 558. — C. Tilmann : Le cep et les sarments, p. 310. — P. Tournier : Les saisons de la vie, p. 436. — J. Truchet : La prédication de Bossuet, p. 296. — P. Van Der Meer de Walcheren : Rencontres, p. 672. — E. Vandeur : Marie et la sainte Messe, p. 429. — F. Varillon : Éléments de doctrine spirituelle, p. 304. — B. de Vaulx : Les missions, p. 318. — Bienheureux Théophane Vénard : Lettres, p. 680. — S. Verhey : Der Mensch unter der Heerschaft Gottes, p. 550. — M. Vericel : Marie. Quand les Pères parlent de la Vierge, p. 429. — W. Vischer : Valeur de l'Ancien Testament, p. 559. — L. Volken : Les révélations dans l'Église, p. 549. — A. de Vries : La Bible racontée aux enfants, p. 436. — M. Winowska : La belle aventure de Catherine, p. 431. Bronislas Markiewicz, p. 676. — L. Wulf : Geistliches Leben in der heutigen Welt, p. 553. — R. Zellier : Joseph le Charpentier, p. 679.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE - SPIRITUALITÉ

Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, la Grâce, p. 669 (A. D.). — A.-M. Carré, Prêtres et laïcs, apôtres de Jésus-Christ, p. 669 (A.-M. H.). — A.-J. Festugière, Les moines d'Orient, I et II, p. 670 (I.-H. Dalmais). — Présence du Christ, p. 671 (I.-H. D.). — E. des Allues, Toumliline, A la recherche de Dieu au service de l'Afrique. p. 672 (R.-L. Oechslin). — P. Van der Meer de Walcheren, Rencontres, p. 672 (M.-L. T.). — J.-A. Mohler, Symbolik, p. 672 (B.-D. Dupuy). — H. Carrier, Psychosociologie de l'appartenance religieuse, p. 673 (P. Badin). — M.-J. Mossand et G. Quinet, Profils de prêtres d'aujourd'hui, p. 673. G. Bertrams, Le célibat du prêtre, p. 674 (J. Bonduelle). — Th. Suavet, Prières d'espérance, p. 674 (M.-L. T.). — H. Bars, Dimanche à la Clarté, I, p. 674 (Ph. R). — R. W. Gleason, Le monde à venir. Les fins dernières, p. 674 (R.-L. Oechslin). — J. Laplace, Culture et Apostolat, p. 675. A. Soller, Retraites d'enfants. J. Cristin, Retraites et récollections pour pré-adolescents. P. Sauvageot, Parlez-moi, Seigneur. Pour la retraite de Communion solennelle. M. Gasnier, Ma confirmation, Retraite préparatoire. M.-H. Lavocat, Témoin et chevalier du Christ. A. Filchner, Audite Filii, p. 675 (M.-L. T.).

HAGIOGRAPHIE

Albert du Sacré-Cœur, Approches du mystère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, p. 676 (L.-M. J.). — P. Guth, Saint Louis, roi de France. R. et M. Pernoud, Saint Jérôme. M. Winowska, Aux portes du Royaume, Bronislas Markiewicz. R. Cioni, Un évêque médecin, Nicolas Stenon. M.-H. Jette, A la proue du vaisseau de l'Eglise, Catherine de Sienne. Convertis du XX^e^ siècle, t. V. G. Cesbron, Il suffit d'aimer. L. Laurand, Sainte Germaine de Pibrac. L. André-Delastre, Sainte Monique, mère de saint Augustin. C. Ligier, Saint Claude. P. Gasnier, Trente visites à Joseph le Silencieux. G. Hunermann, Le rebelle obéissant. M. Marteau de Langle de Cary, Les saints des quatre saisons. D. Attwater, Bouche d'or, voix de l'Eglise. J. Chabannes, Saint Augustin. J.-M. Montguerre, Saint François Xavier au quartier Latin. P. Fernessole, Pie IX. Religieuses clarisses de Toulouse, J'ai connu Mme Sainte-Claire. J. Guy, Sainte Louise de Marillac. M. de la Forest-Divonne, Au pied de la grille. D. Legrix, Née comme ça. J. Gallois, Jean-Sébastien Bach. A. Fontaine, Armand Godoy, pp. 676-679 (M.-L. T.). — R. Zeller, Joseph le charpentier, p. 679 (M. Mahn-Lot). — Saint Anselme, Textes choisis. Bienheureux Théophane Vénard, Lettres. Bienheureux Pierre-Julien Eymard, Textes, p. 680 (M.-L. T.). — E. Morozzi, Il governo pastorale secondo S. Antonio di Firenze, p. 680 (P. F.). — Saint Pierre Canisius, Textes choisis. Saint François d'Assise, Textes choisis, p. 680 (S. B.). — Sur les routes d'Europe au XIII^e^ siècle, p. 681 (S. B.). — Monsieur Vincent et les âmes, p. 681 (M.-L. T.). — Les saints de tous les jours, octobre, p. 681 (Ph. R.).

Le plus beau cadeau de Noël

LA BIBLE DE LA FAMILLE

texte biblique dans la traduction intégrale
de la Bible de Jérusalem

enrichie de 4 cartes en noir et 4 cartes en couleurs, de 47 reproductions de Rembrandt en noir et en couleurs et d'un index des textes bibliques de la messe.

Un volume de 1 632 pages. Format 22 × 29
180 NF + T. L.

En souscription jusqu'au 31 décembre au prix de
165 NF

LES ÉDITIONS DU CERF

Le plus beau cadeau de Noël

La fête de la Nativité sera, nous n'en doutons pas, une occasion solennelle d'enrichir les familles par ce cadeau d'une inappréciable valeur :

LA BIBLE DE LA FAMILLE

Les Éditions du Cerf sont heureuses d'annoncer la parution prochaine de ce nouveau volume qui est une réduction (22 × 29) — mais fidèle et intégrale — de la grande édition dont on rappelle qu'elle a été un des cinquante plus beaux livres français parus en 1959.

En la présentant sous cette forme, leur ambition est qu'elle soit rétablie à la place d'honneur, trop souvent perdue, du foyer familial et qu'elle y redevienne le Livre de la lecture commune à haute voix.

Par sa typographie belle et aérée, elle est accessible aux yeux de tous âges. Les reproductions de Rembrandt servent le texte sacré sans nuire à son intégrité.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à remettre jusqu'au 31 décembre à votre libraire habituel, ou, à défaut, aux Éditions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

M. .....

Profession .....

Adresse .....

.....

souscrit ..... exemplaire de la *BIBLE DE LA FAMILLE* au prix de **165** NF l'exemplaire au lieu de **180** NF et verse immédiatement un tiers du prix (soit **55** NF par exemplaire), le solde étant payable à la livraison.

C.C.P. votre libraire ou Éditions du Cerf, 1436-36, Paris.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Poststrasse 14 *Offenburg-Baden*

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay *Buenos Aires*

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal, 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica
5090, avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Service de Documentation pastorale 4869, rue Garnier
Montréal 34 P. Q.
Les Presses Universitaires Laval
28, rue Sainte-Famille *Québec 4*

Egypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne-Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Foyer du Livre
B. P. 1189 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, 140, Strand
London W. C. 2

Hollande :

Coebergh, Ged Oude Gracht, 74
Haarlem
Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2. 4. *Amsterdam C*
Bestelcentrale der V. Sk. B.
Faber Str. 7 *Nijmegen*

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via San Pio X, 8 *Rome*
Desclée et C°
Piazza Grazioli N. 4 *Rome*
Lifra
22-23, piazza S. Luigi dei Francesi
Rome

Liban :

Librairie Orientale. B. P. 1986
Beyrouth

Mexique :

Frumentum, Apartado 31. 515
Guadalupe, Mexico
Biblia Arte Liturgia, Berlin 17
Mexico 6 D. F.

Portugal :

Livraria Sampedro
Praça dos Restauradores 65 1°
Lisboa
Editorial Alpha et Omega
R. Eugenio dos Santos, 76, 2.
Lisboa

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U.S.A. :

The American News C°
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 C. Wabash avenue
Chicago 5 Illinois

Le gérant, R. P. Plé,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7°.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne).
D. L., 4° trimestre 1961. — Impr., n° 2.443.

OJD VÉRITÉ VÉRITÉ DIFFUSION · PUBLICITÉ